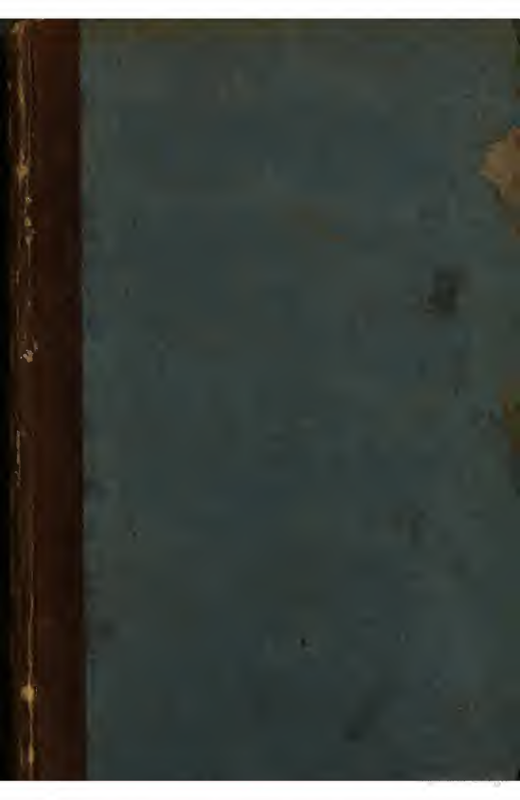
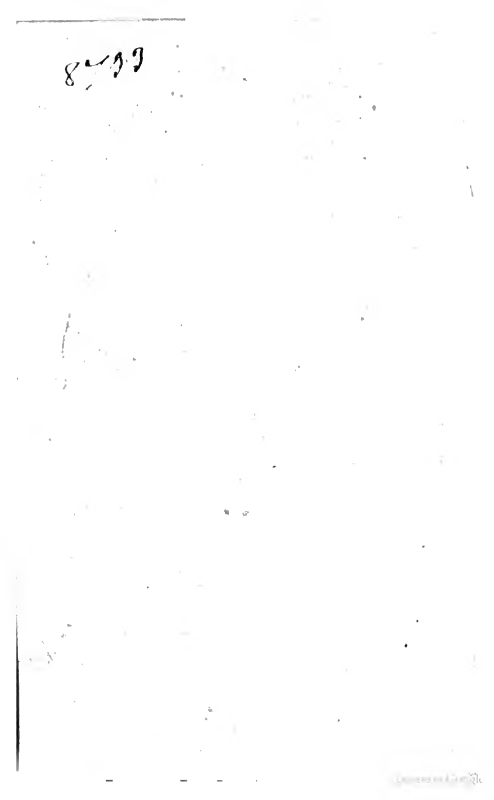
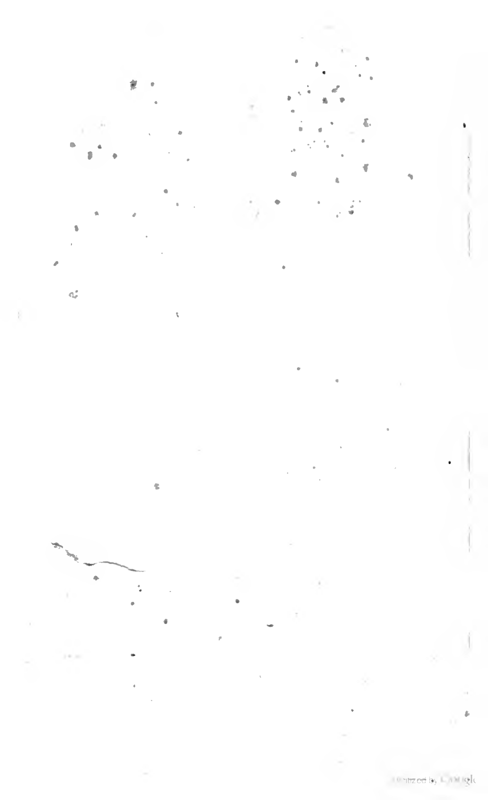






HISTOIRE

DE

RUSSIE.



HISTOIRE

DE

RUSSIE,

PAR

PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

ci-devant Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et maintenant de l'Institut national de France.

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR, ET CONDUITE JUSQU'A LA MORT DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

TOME HUITIÈME.



HAMBOURG ET BRUNSWICK,
Chez PIERRE-FRANÇOIS FAUCHE et Compagnie.
1800.



HISTOIRE
DE
RUSSIE.

PROGRÈS DES RUSSES DANS LA SIBÉRIE.

Müller. Fischer.

Nous avons vu les Russes, à la fin du XVI[e] siècle, chasser Koutchoum de la Sibérie, le poursuivre, pénétrer jusqu'à l'Ob, que nous appelons Obi, et étendre leurs découvertes du côté de l'orient, jusqu'au centième degré de longitude. Ils avaient soumis les peuples errans entre l'Ob et l'Irtich : déjà ils avaient construit Sourgout, sur la rive septentrionale de ce premier fleuve. Au nord, ils avaient bâti Bérézof, vers le soixante-quatrième degré de latitude; et de-là, soumettant au tribut les Samoïèdes et les Ostiaks de l'Obdorie, ils avaient monté presque jusqu'aux bouches de l'Ob. Maîtres de tout le pays qu'avait possédé le prince tatar, ils s'étaient vengés sur ce descendant de Tchinguis, des maux que leur avait faits autrefois le petit-fils de ce conquérant.

Les riches pelleteries de la Sibérie, excitèrent parmi les Russes la même cupidité

qu'avait fait naître chez les Espagnols l'or du nouveau monde. Les solitudes les plus secrètes et les plus éloignées ne purent rester inconnues aux chasseurs, et ils fournirent à leur retour des lumières aux commandans des nouvelles villes. Ainsi l'intérêt hâtait les progrès des découvertes.

Ces chasseurs firent un bien à la patrie en reculant ses limites, mais ils lui firent en même-temps un mal irréparable. Leur avidité insatiable poursuivit, avec une telle fureur, les animaux dont les dépouilles font une des richesses du Nord, qu'ils en détruisirent les espèces entières dans des contrées où elles devaient être inépuisables, si on leur eût fait la chasse avec quelque sorte de modération.

La perte aurait été moins ruineuse, s'ils avaient commencé leurs recherches du côté du midi; les animaux effrayés se seraient réfugiés vers le nord, et y auraient été retenus par la barrière des mers: mais, comme on se jeta d'abord sur les contrées septentrionales, les animaux poursuivis cherchèrent une retraite vers le midi, sur les bords de l'Amour, et sur les frontières de la Chine, où les zibelines ne sont pas à présent moins communes que dans le district d'Iakoutsk.

Ainsi, pour un intérêt passager, ces aventuriers, que les Russes appelaient *Promychlény*, procurèrent aux sujets de la Chine une richesse dont ils privèrent leur patrie.

Ce furent eux qui apprirent aux Kozaques de Sourgout, qu'à l'orient de l'Ob vivait une race d'Ostiaks, qui manquait et d'armes et de courage. Une proie aussi facile à saisir ne fut pas négligée, et c'est pour la conserver qu'en 1596 on éleva le fort de Narym.

On avait entendu parler à quelques Tatars d'un peuple diapré. La curiosité fit rechercher cette nouvelle race d'hommes. Il se trouva que ce n'était autre chose que les Ostiaks dépendans de Narym, qui portent des pelisses de rennes de plusieurs couleurs. C'est par la même raison que les Koriaks appellent diaprée une certaine race d'Ioukaguirs.

Chaque jour les découvertes s'étendaient davantage. L'abondance des zibelines attira les chasseurs sur les rivages du Taz et du Pour: les Kozaques de Bérézofs'approchèrent des bords de la mer Glaciale, et rendirent tributaires les Samoïèdes et les Ostiaks, qui vivent entre l'Ob et l'Iénissei.

Il fallait, pour les contenir, fonder une nouvelle ville. Il eût été difficile de trans-

porter par terre, à travers des forêts, et à deux cents lieues de Bérézof, les matériaux et les provisions nécessaires pour former cet établissement. On construisit, comme on put, à Bérézof, de ces mauvais bâtimens à voiles et à rames, dont les plus hardis navigateurs ne hasarderaient pas de se servir sur les mers les plus paisibles : mais sur lesquels les habitans d'Arkhangel osaient passer, à travers les glaces, jusqu'à la Nouvelle-Zemle.

Ces bâtimens, qu'on appelle *kotchi*, sont plats, et ont ordinairement douze toises de long. Souvent, au défaut de fer, on n'emploie, pour en lier les pièces, que des chevilles de bois; c'est aussi de bois que l'on fait les ancres, et, pour leur donner plus de poids, on y attache des pierres. Des courroies de peaux de rennes tiennent souvent lieu de cables, et les voiles sont faites des mêmes peaux. Des aventuriers ont franchi, sur ces frêles bâtimens, des mers orageuses et presque toujours couvertes de glaçons.

Quand la flotte de Bérézof fut prête, le prince Chakovski s'embarqua avec cent Kozaques. (en 1600) Il entra dans le golfe de l'Ob. Là il perdit une partie de ses provisions, et l'humidité gâta le reste. Cependant il continua sa route et doubla le large Promontoire

qui sépare le golfe de l'Ob de celui du Taz, et qui s'étend jusqu'au soixante-neuvième degré de latitude. Il s'égara dans ces mers inconnues; et au lieu d'entrer dans le Taz, il s'engagea dans une autre rivière qu'on croit être le Pour.

Il s'aperçut bientôt de son erreur, et fut obligé de débarquer pour continuer sa route par terre. Des Samoïèdes le secoururent, et lui donnèrent des rennes pour traîner les provisions et les bagages. Les hommes se servirent de ces longs patins, que les Russes appellent Lyji, et dont se servent aussi les Lapons. Ils furent bientôt attaqués par une autre troupe de Samoïèdes, qui volèrent le bagage, tuèrent trente Kozaques, et mirent le reste en fuite. Enfin, l'année suivante, ce malheur fut réparé, et l'on bâtit, sur la rive orientale du Taz, à cinquante lieues de son embouchure, une ville, qu'on nomma Mangazéia. Elle fut depuis transportée dans une île de l'Ob, devant l'embouchure du Touroukhan, ce qui lui fait aussi donner le nom de Touroukhansk.

Au midi, sur les bords du Tom qui se jette dans l'Ob, vers le cinquante-septième degré de latitude, un prince tatar avait à-peu-près trois cents sujets sous sa domination. Il sentit

sa faiblesse, et alla lui-même à Moskou se donner au Tsar Boris Godounof, qui régnait alors. Il promit d'aider les Russes à soumettre ses voisins, et demanda qu'une forteresse fût élevée dans son petit empire. Telle est l'origine de la ville de Tomsk.

Les voisins de ce prince étaient les Télengoutes, la horde du prince Binei, les Kirguis, les Tchati et les Kouznetsi.

Les Télengoutes vivaient au couchant de l'Ob, à la manière des nations errantes. Ils se soumirent en 1609, changèrent leur genre de vie, et s'établirent aux environs de Tomsk.

La horde du prince Binei était une peuplade de Kalmouks, qui, chassée du midi des Monts Altaï par les Moungals, s'était établie dans le désert renfermé par l'Ob et l'Irtich.

Les Kirguis-Kaisaki auraient volontiers reconnu la domination des Russes, s'ils n'avaient pas été rebutés par les rapines des Voévodes. La femme d'un prince kirguis vint à Tomsk, envoyée par son époux. Elle était vêtue d'une riche pelisse de martre zibeline, qui plut aux Voévodes: ils la lui arrachèrent. Le prince son époux se vengea par le fer et le feu. On eut depuis des avantages sur les Kirguis, on les réprima, ils furent repoussés,

et obligés de chercher d'autres retraites, mais ils ne furent jamais entièrement soumis.

Les Tchati avaient été sous la domination de Koutchoum. On trouve encore, près de l'Ob, et dans les environs de Tomsk, quelques restes de cette nation.

Les Kouznetsi ont reçu ce nom des Russes; il signifie forgerons. C'étaient des Tatars sédentaires, adonnés aux travaux des forges. Souvent inquiétés par les Kirguis, ils se rachetaient en leur donnant des armes et des ustensiles de fer. Ils furent soumis à la Russie, se soulevèrent, furent de nouveau réprimés, secouèrent encore le joug, et firent et supportèrent beaucoup de maux. C'est contre eux qu'on éleva en 1618 la ville de Kouznetsk, sur la rive droite du Tom, devant l'embouchure de la Kondoma.

Pendant que la domination des Russes s'étendait au midi, les aventuriers en reculaient les barrières vers les régions boréales. Ceux de Mangazéia construisirent des Kotchis sur le Touroukhan, entrèrent dans l'Iénissei, et le descendirent jusqu'à son embouchure. On était déjà au mois d'août, suivant le nouveau style; cependant ils ne purent mettre en mer que cinq semaines après, parce qu'un vent de nord poussait dans le golfe des

glaçons, dont plusieurs s'élevaient comme des montagnes, et avaient plus de trente toises d'épaisseur. Enfin un vent du midi rejeta ces glaces dans la haute mer. Les aventuriers, encouragés par l'intérêt, franchirent un golfe hérissé d'écueils, entrèrent dans la mer Glaciale, pénétrèrent dans la Piassida, au-delà du soixante-treizième degré de latitude, et soumirent au tribut les Samoïèdes, habitans de ces rivages. (1614)

La même cupidité faisait affronter aux habitans d'Arkhangel des dangers encore plus terribles. Sortis de la mer Blanche, sur de fragiles kotchis, ils suivaient les côtes de Poustozersk, franchissaient le détroit de Vaigat, remontaient une rivière que la couleur trouble de ses eaux leur avait fait appeler Moutnaïa, et tiraient sur la terre leurs bâtimens pendant un chemin de quatre jours entiers : ils les remettaient à flot dans une autre rivière qu'ils nommaient Zéléna, à cause de la couleur verte de ses eaux, entraient dans le golfe de l'Ob, pénétraient dans celui du Taz, et se rendaient à Mangazéia, où ils se croyaient payés de leurs travaux et de leurs périls, par les profits d'un commerce interlope. La sévère interdiction de ce commerce a mis fin à ces navigations téméraires.

Cependant les Toungouses, qui occupaient les deux rives de la Toungouska, furent indignés des progrès des Russes, et des faibles obstacles qu'avaient opposés à ce peuple de vainqueurs les nations qui vivaient entre l'Iénissei et l'Ob. Ils se flattèrent d'abattre cette nouvelle puissance, furent prévenus, et procurèrent aux armes des Russes une nouvelle victoire. Une seconde tentative de leur part fut suivie d'une autre défaite. Les Russes, inquiétés, demandèrent du renfort: la ville d'Iénisseisk, le fort Makovski, furent élevés. Ces citadelles n'étaient que de bois; mais elles étaient inexpugnables pour des peuples qui ne connaissaient d'autres armes que des flèches. Peu-à-peu leur audace, souvent abattue, fit place à la crainte: quelques-uns de leurs princes se rendirent tributaires (*), et bientôt cet exemple fut généralement suivi. La plupart des Toungouses venaient apporter eux-mêmes leur tribut à Iénisseisk; vêtus de pelisses de martre-zibeline, leurs patins étaient doublés de ces riches fourrures.

Un Ataman de Kozaques, Maxime Perfirief, reçut en 1627 la commission de soumettre

(*) En 1621.

au tribut les Bouriates, qui vivaient au haut de la Toungouska : il entra le premier par cette rivière dans celle d'Ilim, fut arrêté par les cataractes, se rendit par terre jusques chez les Bouriates, et ne put les engager à se reconnaître tributaires. Le succès de cette entreprise était réservé à un certain Békétof, qui eut l'audace de franchir les cataractes et les écueils de l'Ilim, et revint à Iénisseisk chargé des tributs qu'il avait levés.

On avait trouvé de l'or entre les mains des Bouriates, on imagina qu'ils avaient des mines d'or dans leur pays. La cupidité se réveilla; un Voévode fut mis à la tête d'une nouvelle expédition dans ces contrées. On ne trouva point d'or; les Bouriates le recevaient par échange des Moungals, qui le tenaient eux-mêmes des Chinois. Mais, dans cette expédition, on pénétra jusqu'à la Léna (*).

(*) La petite vérole, maladie endémique chez les Arabes, était inconnue dans la Sibérie. Elle fut portée en 1631 dans la Zimovie de Tourinsk; et de-là, dans le district de Mangazéia. Les Ostiaks, les Samoïèdes, en furent frappés pendant les rigueurs de l'hiver. Elle exerça des ravages affreux; elle se répandit dans la suite chez les Kalmouks, et jusques dans le Kamtchatka, emportant presque la moitié de la population, et reparaissant avec la même fureur au bout de dix, douze, ou quinze années.

On entendit parler alors des Iakoutes, peuple indépendant et riche en troupeaux. On n'eut pas besoin d'employer de grandes forces pour s'établir chez ces hommes paisibles. Ils reçurent avec joie des étrangers, qui leur donnaient des ustensiles nécessaires en échange du superflu de leurs troupeaux et de leurs pelleteries. S'ils étaient satisfaits de ce commerce, jamais les Russes n'en avaient fait un plus avantageux. Ils recevaient, pour un chauderon de cuivre, autant de peaux de zibelines qu'il pouvait en contenir. Ce fut alors qu'ils posèrent les premiers fondemens de la ville d'Iakoutsk sur la rive occidentale de la Léna, au 62ᵉ degré de latitude et au 147ᵉ degré 12 minutes de longitude (*).

Cette nouvelle découverte devait exciter l'envie. Les Kozaques de Mangazéia la disputèrent à ceux d'Iénisseisk. Il y eut entre eux des combats, et les malheureux Iakoutes ne surent plus à qui ils devaient obéir. On leva sur eux le tribut avec dureté, on les réduisit au désespoir, et ce peuple si doux ne respira plus que la haine, la révolte et la

(*) La ville d'Iakoutsk ne fut d'abord qu'un Ostrog ou fort de bois, construit en 1632 par Békétof, capitaine de Kozaques.

vengeance: mais en voulant rompre ses chaînes, il ne fit que les resserrer.

La curiosité intéressée des Russes, piquée sans cesse par de nouvelles découvertes, n'était jamais satisfaite. Un certain Bouza fut envoyé en 1636 d'Iénisseisk sur la Léna pour reconnaître les rivières qui tombent dans la mer Glaciale, et rendre en passant de nouvelles nations tributaires. Il n'emmena que dix Kozaques, et fut renforcé sur la route par une quarantaine d'aventuriers. Il descendit la Léna jusqu'à son embouchure occidentale, côtoya le rivage de la mer, et entra dans l'Olének, au-delà du 72ᵉ degré de latitude. Il trouva sur les bords de cette rivière une race de Toungouses, passa l'hiver avec eux, en reçut un tribut, et au commencement du printemps, avant la fonte des neiges; il regagna par terre la Léna, dont il apprit qu'il n'était éloigné que de vingt-cinq lieues.

Il construisit deux kotchis, se rembarqua, entra une seconde fois dans la mer Glaciale, et fit voile vers l'est jusqu'à l'Iana; il remonta cette rivière, et trouva des Iakoutes qui lui payèrent un tribut.

Après le repos de l'hiver, il entreprit en 1639 un troisième voyage: il construisit

quatre kotchis sur l'Iana, et entra par l'embouchure orientale de cette rivière dans un grand lac qui communique par un canal étroit à la mer Glaciale. La Tchendona se jette dans cè lac. Ce fut à l'embouchure de cette rivière que Bouza rencontra le Chaman ou Pontife des Ioukaguirs. Ce prêtre barbare le conduisit chez ses compatriotes qui se rendirent tributaires.

Les desirs des Kozaques augmentaient avec leurs succès. En 1639, un Ivan Moskvitin pénétra jusqu'à la petite rivière d'Ouliia, qui tombe dans la mer d'Okhotsk, au 160e degré de longitude. Cette nouvelle découverte préparait celle du Kamtchatka.

Pendant qu'une troupe de Kozaques descendait au midi jusqu'au Tsipir qui tombe dans le Vitim, et entendait parler pour la première fois des Daouri, d'autres reconnaissaient l'Indiguirka jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale, et mettaient tout le cours de ce fleuve sous la domination de la Russie (*).

(*) L'embouchure du Tsipir ou de la Tsipa, est vers le 54e degré de latitude, et le 130e. trente minutes de longitude, et la bouche la plus occidentale de l'Indiguirka, est au-delà du 71e degré de latitude, et vers le 162e de longitude.

Les Russes, par leurs nouvelles acquisitions, avaient pour voisins, au midi, différentes hordes de Kalmouks, des Tatars sujets de plusieurs princes de la famille de Koutchoum, et les Moungals d'Altyn-Khan, ou du Khan doré, qui errait sur les bords du lac Oupsa et du Kemtchik, qui tombe dans l'Iénissei. Le titre de Khan doré avait été donné à ce misérable prince par de pauvres Kirguis, frappés de quelques débris des richesses que ses ancêtres avaient pillées dans l'Asie. Je passe sous silence les dissentions, les guerres et les négociations des Russes avec toutes ces hordes : ces détails pourraient faire seuls la matière d'un long ouvrage qui ne trouverait pas de lecteurs.

Déjà les nouveaux dominateurs de la Sibérie avaient reconnu tout le cours de l'Angara qui se jette dans la Toungouska : déjà ils avaient imposé tribut à tous les Bouriates qui errent sur ses bords : il leur restait encore à connaître les nations qui vivent sur les rivages du lac Baikal, l'un des plus grands de l'Asie. Son étendue a mérité que les Orientaux lui donnassent le nom de mer, et une ancienne vénération y a fait ajouter le titre de sacrée. Sa longueur du couchant au levant est de cent vingt-cinq de nos

lieues, et sa plus grande largeur est à-peu-près de six. Il fournit les eaux de l'Angara, et reçoit celles de la Sélenga, fleuve célèbre par les pélerinages des Indiens.

Ce n'était pas l'espérance d'imposer à de nouvelles nations quelques tributs en pelleteries, qui excitait les Russes à ces recherches : ils croyaient que les montagnes qui entourent le Baikal renfermaient des mines d'or, et ils voulaient les découvrir. Les Kozaques, envoyés dans ces contrées, vers le milieu du dernier siècle, bâtirent un ostrog sur la Bargouzina; mais ils ne rapportèrent d'autre or que celui qu'ils reçurent en présent d'un prince moungal. C'est à ces premières tentatives que sont dus les commencemens de la ville d'Irkoutsk, qui est devenue la seconde de la Sibérie. Elle est bâtie sur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de l'Irkont.

Les rapports que firent à Iénisseisk des Kozaques revenus des bords de la Bargouzina, échauffèrent l'esprit du Voévode, et l'engagèrent à ordonner des expéditions encore plus méridionales. Il en chargea Békétof, déjà connu par son intelligence : cet Enfant-Boïar, accompagné de cent Kozaques, gagna le lac Baikal, s'embarqua, parvint à

l'embouchure de la Sélenga qui était déjà glacée, et y établit une Zimovie : c'est ainsi qu'on appelle les constructions où les collecteurs des tributs, les chasseurs, et les troupes envoyées à des découvertes, passent le temps de l'hiver.

Békétof se rembarqua au retour du printemps, entra dans la Sélenga, ensuite dans le Khilok, et parvint au lac Irguen vers la fin de septembre 1653. Ce lac et le lac Chakchas ont perdu, en moins d'un siècle, leur communication avec le Khilok, par le desséchement spontané de deux rivières. C'est ainsi que par-tout abondent les preuves de la diminution des eaux.

La troupe de Békétof descendit vers l'orient en suivant le cours de l'Ingoda et de la Chilka, et construisit à l'embouchure de la Nertcha un faible ostrog : il fit place depuis à la ville de Nertchinsk, devenue célèbre par le traité de paix qui y fut conclu entre la Chine et la Russie. Ce fut là que Békétof passa l'hiver; mais la disette l'obligea d'abandonner l'ostrog que lui-même avait construit.

Les Russes d'Iakousk étaient parvenus à-peu-près dans la même contrée par un autre chemin. C'était Petre Golovin, Voévode d'Iak-

d'Iakoutsk, qui avait formé le projet de cette expédition. Il en chargea Poïarkof, lui donna cent trente hommes, un canon d'une demi-livre de balle, et d'abondantes munitions de guerre et de bouche.

Poïarkof partit en 1643, entra dans l'Aldan qui se jette dans la Léna à vingt lieues d'Iakoutsk, et remonta l'Outchour, qui a son embouchure dans l'Aldan. Il franchit avec beaucoup de peine les cataractes de la Gonoma; ses bâtimens y furent arrêtés par les glaces, et il se vit obligé de construire une Zimovie pour passer l'hiver sur les bords de cette rivière.

Mais il ne se livra pas au loisir pendant la rigueur de la saison: il l'employa à reconnaître la contrée, et parvint jusqu'aux montagnes qui séparent aujourd'hui la Russie de la Chine. On les prendrait pour les limites de deux mondes différens: d'un côté règne l'horreur des climats septentrionaux; l'autre est orné de fleurs et produit des fruits délicieux.

Poïarkof franchit ces montagnes, entra de la Braenda dans la Séïa, et de cette rivière dans le fleuve Amour, qui, connu sous le nom d'Ingoda à sa source, prend celui de Chilka lorsqu'il reçoit les eaux de

l'Onon, et celui d'Amour après s'être enrichi de celles de l'Argoun. S'élevant vers le nord, il fuit ensuite vers l'orient, trace un quart de cercle pour chercher le midi ; et abandonnant enfin les belles solitudes qu'il a parcourues, il retourne au septentrion et se jette dans la mer du Kamtkchatka.

L'objet du voyage de Poïarkof était encore de découvrir des mines d'or. On lui avait fait espérer qu'il en trouverait dans le voisinage des Etats de Lavkai, prince des Daouri : on n'y trouvait en effet que des campagnes cultivées, de riches moissons, les véritables biens que prodigue la terre aux peuples laborieux, et non ceux qu'elle cache dans son sein.

Enfin Poïarkof, après avoir perdu plus de la moitié de son monde par la disette et par les fatigues, descendit l'Amour jusqu'à son embouchure, recueillit de riches tributs des Doutchéry et des Guiliaki; et entra, au printemps de l'année 1645, dans la mer du Kamtchatka : il revint dans la Sibérie par l'embouchure de l'Ouliia.

Les nouvelles de ces voyages mettaient en fermentation les esprits des aventuriers : c'était à qui trouverait la route la plus courte pour se rendre à l'Amour. L'un d'eux,

nommé Khabarof, offrit de soumettre à la Russie les contrées nouvellement découvertes, et ne demanda ni gages ni munitions. Il voulait armer à ses frais cent cinquante aventuriers: à peine en trouva-t-il la moitié, et le Voévode d'Iakoutsk y joignit quelques Kozaques.

Khabarof entra de la Léna dans l'Olekma, et ne put atteindre la première année qu'à l'embouchure du Touguir, qui s'y jette vers le 55[e] degré de latitude. Il remonta cette rivière, dans le mois de février 1648, et gagna l'Amour par les montagnes qui le séparent des sources du Touguir. Toujours persuadé qu'on trouverait des mines d'or chez le prince Lavkai, il cherche la résidence de ce petit Souverain, et n'y trouve pas un seul homme. Il rencontre seulement, à peu de distance l'une de l'autre, cinq espèces de méchantes forteresses qui servaient de retraites à Lavkai et à ses frères.

Khabarof s'était déjà établi dans le troisième de ces forts, lorsqu'il vit approcher cinq hommes à cheval: c'était Lavkai lui-même avec ses deux frères, son gendre et un valet. Ces princes venaient savoir pourquoi les Russes s'emparaient de leurs résidences. On chercha, par le moyen des

interprètes, à tranquilliser leurs esprits, à leur faire entendre qu'on n'avait d'autre objet que de trafiquer avec eux et de leur demander un léger tribut, comme un hommage qu'ils rendraient à la puissance du Tsar. Les frères et le gendre ne paraissaient pas éloignés de se rendre tributaires; mais le prince était incertain, et tous retournèrent sur leurs pas.

On voulait, on espérait dissiper les craintes de Lavkai; mais on ne put parvenir à le joindre: on trouva seulement, dans la dernière forteresse qu'il avait abandonnée, une vieille femme qui se dit soeur de ce prince. Elle raconta qu'elle avait été prisonnière du Bogdoi. La résidence de ce prince était arrosée par les eaux du Naoun, qui, entrant dans le Chingal, va se perdre dans l'Amour. Ce Bogdoi était tributaire des Manjours, que nous appelons Mantchoux, et qui venaient de faire la conquête de la Chine. On peut observer, en passant, qu'on donne bien improprement à ce peuple le nom de Tatares-Mantchoux. Les Manjours n'ont dans leur langue aucune conformité avec celle des Tatars, et sont de la même race que ces Toungouses qui occupent une si grande partie de la Sibérie.

Khabarof retourna dans la première forteresse qu'il avait découverte, et qui était la mieux fortifiée. Il y trouva des fosses remplies de blé ; les campagnes voisines promettaient de payer avec usure les travaux des cultivateurs : et d'épaisses forêts servaient de retraite aux plus belles zibelines.

Un pays qui préparait de si grands avantages méritait d'être conservé. Khabarof, accompagné d'une suite peu nombreuse, alla solliciter du renfort à Iakoutsk ; il n'obtint que vingt-un Kozaques, et engagea cent dix-sept aventuriers à le suivre : bien faible secours pour la grandeur de l'entreprise. Pendant qu'il faisait ce voyage, les gens qu'il avait laissés au-delà de l'Amour recueillaient les tributs de différentes peuplades de Toungouses.

De retour à Albazin, c'était le nom de la principale forteresse de Lavkai, il s'embarqua en 1649 avec tout son monde sur l'Amour, et sa petite flotte navigua vers l'orient. Après deux jours de navigation, il trouva une ville des Daoures, détruite par les flammes, et le lendemain quelques cabanes abandonnées. Enfin il découvrit le soir trois forteresses réunies, que trois princes alliés venaient de construire d'un commun

effort pour lui résister. Ils avaient avec eux cinquante Chinois. Ils se crurent d'abord en état de s'opposer à la descente des Russes: mais à la première décharge, vingt Daoures tombèrent morts, le reste se réfugia dans les forteresses, et les Chinois, paisibles spectateurs, se retirèrent dans la plaine. Les Daoures refusèrent de se rendre, et la terre fut bientôt hérissée des flèches qu'ils lançaient: mais les Russes avaient trois petites pièces d'artillerie, et ils ne tardèrent pas à faire brèche au premier fort. Le lendemain ils se rendirent maîtres du second; et les Daoures les plus courageux, réfugiés dans le troisième, se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Khabarof ne perdit que quatre hommes, et en tua six cents soixante. On trouva dans la place des grains et des bestiaux, et le vainqueur passa six semaines dans sa nouvelle conquête.

Les Chinois, qui n'avaient pas combattu, étaient envoyés par le Chamchakan ou Souverain de la Chine, pour recevoir le tribut des Daoures. L'un de ces officiers, richement vêtu, vint faire une visite aux Russes dans leur nouvelle conquête. Sa politesse annonçait des sentimens pacifiques: il parla beaucoup; mais on manquait d'inter-

prête, et il ne put se faire entendre.

Khabarof enfin se rembarqua, continuant toujours à descendre l'Amour, et ne trouva, pendant plusieurs jours de navigation, que des places désertes et des cabanes abandonnées. Enfin, à une demi-journée au-dessus de l'embouchure de la Séïa, on découvrit une ville qui passait pour forte dans la contrée. Plusieurs princes y avaient mis en sureté leurs effets les plus précieux: c'était une proie qu'ils avaient amassée pour les Russes. Ces princes, croyant l'ennemi encore éloigné, étaient sortis de la ville et s'amusaient à une partie de plaisir dans un village voisin. La ville fut escaladée, le village enveloppé, les princes faits prisonniers: ils prêtèrent serment de fidélité, et promirent de payer un tribut. Deux d'entre eux restèrent en otages, et les autres eurent la liberté de vivre dans leur village comme auparavant: car ses peuples, ennemis du séjour des villes et de la vie sédentaire, ne se renferment dans des places que lorsqu'ils y sont contraints par le danger.

Les princes venaient souvent faire des visites aux Russes, et les invitaient à leur tour. Consolés en apparence de leur infortune, ils semblaient être devenus les amis de leurs

vainqueurs : mais profitant, après trois semaines, de la confiance qu'ils avaient inspirée, ils prirent la fuite pendant la nuit avec tout leur monde ; et l'un des deux princes otages, ne pouvant s'accoutumer à la perte de sa liberté, se donna lui-même la mort.

Les provisions étaient restées dans le village, et les Daoures les avaient emportées avec eux : ainsi la disette ne permettant pas à Khabarof de passer l'hiver dans la forteresse, il y mit le feu et se rembarqua. Il navigua pendant plusieurs jours entre les montagnes qui bordent l'Amour des deux côtés, et parvint à l'embouchure du Chingal : il reconnut les Doutchéri et les Gogouli, peuples cultivateurs et bergers, et les Atchani qui ne vivent que de la pêche. Ce fut sur le rivage habité par ces différentes peuplades, qu'il construisit un petit fort de bois pour y passer l'hiver.

Il avait reçu ordre de ménager les peuples, de s'attirer leur confiance, et de gagner leur amitié par sa douceur : il les effraya par ses menaces, les irrita par ses vexations, les souleva par ses cruautés. Il avait envoyé cent hommes chercher des vivres ; il n'en restait guère que le même nombre auprès de lui. Les Doutchéri, les Atchani se réunissent au

nombre de mille, entourent la petite place, et y mettent le feu. Déjà les Barbares se croient vengés. Mais soixante et dix Russes font une sortie, les autres entretiennent sur le rempart un feu assez vif de mousqueterie et de leur petite artillerie: ils sont victorieux, et n'ont perdu qu'un seul homme.

Khabarof fait augmenter les fortifications de sa petite citadelle, croit n'avoir plus rien à craindre de ses timides ennemis, et passe l'hiver dans une parfaite sécurité. Le 24 mars, tout dormait dans la place, lorsqu'au point du jour, parut une armée chinoise, ou peut-être moungale, qui s'anonnça par un feu d'artillerie et de mousqueterie. Les Russes se réveillent, surpris de ce bruit inaccoutumé; eux qui, depuis si long-temps, n'ont entendu d'autres armes à feu que celles dont eux-mêmes faisaient usage; eux entourés de nations qui ne connaissaient d'autres armes que l'arc et les flèches. Déjà les Chinois entraient dans la place par la brèche; mais ils voulaient prendre les Russes vivans, et ce fut ce qui les perdit. Khabarof eut le temps de faire amener une pièce de canon devant la brèche, et les assiégeans foudroyés tombèrent ou se retirèrent en désordre.

Les assiégés profitent de cet instant, font

une sortie, enlèvent aux Chinois deux pièces de canon, attaquent, renversent, égorgent un gros d'ennemis armés de mousquets; et, mettant le sabre à la main, ils n'ont que la peine de tailler le reste en pièces. Ceux qui purent éviter la mort se retirèrent, et quelques-uns restèrent prisonniers.

Khabarof remonta l'Amour, pour se former une résidence moins exposée aux entreprises des Chinois, et où il pût recevoir plus aisément des secours de la Sibérie. Il eut le bonheur de passer à pleines voiles devant l'embouchure du Chingal, où une armée de six mille Chinois, Manjours et Doutchéri attendait les Russes au passage. Mais ce bonheur fut suivi de plusieurs infortunes. Une partie de ses Kozaques se livra à la désertion; une troupe qui venait se joindre à lui s'égara; un renfort considérable, que la cour avait ordonné de lui envoyer, ne fut pas expédié; enfin les Daoures, de qui l'on comptait arracher des subsistances, s'étaient retirés du haut de l'Amour, infesté par les Russes, et avaient emporté avec eux leurs richesses. Les gens de Khabarof aimaient mieux risquer leur vie, prodiguer leur sang, et braver les plus dures fatigues, que de travailler une terre fertile; et ils manquaient de tout. Ils

s'établirent sur les bords de la Kamara, sans prévoir comment ils y vivraient, et y bâtirent un ostrog, qu'ils appelèrent Kamarskoi.

Un gentilhomme, nommé Zénovief, envoyé de la cour, arrive avec peu de monde à cet ostrog. Il apporte aux Kozaques des médailles d'or, récompense que le Souverain accorde à leurs services : mais il leur déplaît, en voulant les soumettre à la discipline, et les appliquer à la culture des terres. Il fallait semer, recueillir, et emmagasiner des vivres pour un secours qui devait arriver de Moskou. Mais les Kozaques auraient cru se dégrader, en travaillant pour d'autres, et voulaient même ne devoir qu'au brigandage leur propre subsistance.

Enfin Zénovief partit en 1653 pour Moskou, emmenant avec lui Khabarof, que la cour fit Enfant-Boïar pour prix de ses services. Le Kozaque Stépanof fut chargé du commandement sur les bords de l'Amour.

Il avait tout au plus avec lui cinq cents hommes à Kamatskoi, lorsqu'au mois de mars 1655, il y fut assiégé par une armée chinoise de dix mille hommes, la plupart armés de mousquets, et traînant avec eux quinze pièces de canon. Les Kozaques avaient peu d'artillerie : mais ils avaient établi, dans le corps

de la place, une batterie élevée, sur laquelle ils avaient placé du canon qu'ils pouvaient tourner aisément pour faire feu de tous côtés.

Les Chinois taillèrent en pièces un parti qui osa sortir contre eux. Ils dressèrent trois batteries, les firent agir à-la-fois contre la place: foudroyée de toutes parts, on eût dit qu'elle allait être réduite en cendres: elle ne fut pas même endommagée. Ils se déterminèrent enfin à donner l'assaut: il fut ordonné pour le commencement de la nuit; on se battit avec acharnement jusqu'au jour, et les Chinois furent repoussés. Les assiégés profitèrent du trouble de l'ennemi, firent une sortie, tuèrent beaucoup de monde et firent des prisonniers. Les Chinois n'osèrent plus sortir de leur camp, et levèrent enfin le siége: tant la nation la plus policée de l'Asie le céde, dans l'art de la guerre, aux troupes les moins disciplinées des Européens.

Mais la situation des vainqueurs était bien plus cruelle que celle des vaincus. Ceux-ci en furent quittes pour se retirer avec la honte de leur défaite: et Stépanof risquait de mourir de faim sur le théâtre de sa victoire. On n'avait pu déterminer ses Kozaques à prévenir le besoin par le travail, et ils commençaient

à subir le supplice que leur paresse s'était préparé.

Cependant un ancien Voévode d'Iénisseisk, Pachkof, fut chargé par ordre de la cour d'une nouvelle expédition dans cette contrée. Il avait reçu la commission de construire un ostrog sur l'Amour ou sur la Chilka. On ne lui donna que trois cents Kozaques; mais il parvint à rassembler près de six cents hommes. Ce fut lui qui, en 1658, éleva Nertchinsk, dans le pays arrosé par la Nertcha. L'ostrog qui avait été déjà construit à-peu-près dans le même endroit n'existait plus. Pachkof souffrit, dans sa nouvelle forteresse, une telle disette, que son monde fut obligé de manger des chevaux et des chiens, et de faire servir ensuite à leur nourriture les animaux qui inspirent le plus de dégoût.

Stépanof devait être à ses ordres: il le mande, et envoie au-devant de lui un détachement de trente hommes: il n'existait plus. Il avait entrepris avec cinq cents hommes une expédition vers le bas de l'Amour. Attaqué à l'embouchure du Chingal par quarante-sept barques chinoises; abandonné d'une partie des siens qui prirent la fuite ou se rendirent sans combat; enveloppé par les ennemis, trop faible pour leur résister, trop brave

pour se déclarer vaincu : il avait reçu la mort les armes à la main, et tous ceux qui étaient restés auprès de lui avaient été tués ou faits prisonniers.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que, sur les bords de l'Amour, il se passât rien dont on ait conservé le souvenir. Mais un crime donna lieu, en 1665, à un nouvel établissement au haut de ce fleuve.

Tchernigovski, Polonais au service de Russie, assassina le Voévode d'Ilimsk, et pour éviter la peine due à son crime, il fuit avec quatre-vingt-quatre hommes sur les bords de l'Amour, en perdit quinze, tués par les Toungouses chez qui ils avaient exercé en passant le pillage, et arriva avec le reste sur les cendres d'Albazin ; car les Russes avaient soin de mettre le feu aux forteresses qu'ils abandonnaient. Ses gens y bâtirent un faible ostrog, lui donnèrent le nom qu'avait porté le fort qui n'existait plus, et remirent sous la dépendance de la Russie les Toungouses qui avaient secoué le joug. Tchernigovski rendait un service à l'Etat : il obtint sa grâce et des gratifications pour lui et pour ses complices, qui avaient été en même-temps les compagnons de ses travaux utiles à la patrie. Son nouvel établissement prospéra. Des vil-

lages, des monastères, s'élevèrent autour de la ville nouvelle : la contrée fut défendue par de nouveaux forts, et de nouvelles peuplades furent soumises au tribut.

Cependant les Chinois apprennent qu'Albazin est relevée, que les Russes s'étendent dans le pays, que leurs forces s'accroissent en silence, et deviendront redoutables si on ne s'oppose pas à leur progrès. Ils font sommer le commandant d'Albazin de rendre la place : sur son refus, une armée vient en faire le siége : elle détruit en passant tous les forts construits sur la Séïa, la Sélimba et le Tougour. L'artillerie chinoise consistait en plus de cent pièces de campagne et en cinquante gros canons. Les Chinois avaient appris des Jésuites à fondre le canon avec plus d'art, à l'employer avec plus d'effet, à faire un usage plus régulier des armes à feu. Les secours qu'attendaient les défenseurs d'Albazin n'étaient pas même encore parvenus jusqu'à Nertchinsk. Dès le premier jour du siége, cent Russes furent tués : les fortifications furent criblées de boulets ; la poudre et le plomb manquaient aux assiégés : ils obtinrent la permission d'abandonner Albazin et de se retirer à Nertchinsk. Leurs vainqueurs les suivirent jusqu'à l'embouchure de l'Argoun.

Les Chinois réduisirent en cendres la forteresse, le couvent, les villages. Mais le blé que les Russes avaient ensemencé resta sur la terre : et l'ennemi était à peine retiré, que les Russes revinrent faire la moisson. Les dangers passés sortirent de leur mémoire; ils ne furent plus sensibles qu'à la fertilité du sol, à la beauté du climat, à la douce habitude de vivre dans un pays qu'ils avaient formé, et qui avait si bien payé leurs travaux. Ils relèvent la place, la rendent plus forte que la première fois, lui donnent plus de beauté, plus d'étendue; elle devient digne de porter le nom de ville.

Cette témérité ne pouvait être heureuse. Des partis de Chinois rôdaient dans ces contrées : des Toungouses venaient apporter leurs tributs dans Albazin, et allaient rendre compte aux ennemis de l'état de la place et des progrès des travaux. Cent cinquante barques chinoises apportèrent devant Albazin quatre cent cinquante hommes et quarante pièces de canon : la cavalerie arriva en même-temps, forte de trois mille hommes. Les assiégés n'étaient qu'au nombre de sept cent trente-six, et ils se défendirent jusqu'à l'hiver : ils étaient encore plus incommodés par le scorbut que par le feu des ennemis.

La

La rigueur de la saison força les Chinois à changer le siége en blocus. Bientôt ils communiquèrent avec les Russes comme avec un peuple ami, leur offrirent des médecins, et en reçurent des présens. Enfin ils se retirèrent quand on eut la nouvelle certaine que des ministres venaient de Moskou régler avec les plénipotentiaires de la Chine les limites des deux empires. Nous avons parlé de ce traité dans la vie de Pierre I: nous avons vu que les Russes abandonnèrent Albazin et tout le pays arrosé par l'Amour. La Gorbitsa, et une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la source de cette rivière jusqu'à l'Océan oriental, fut marquée pour la frontière de la Chine et de la Russie.

DU KAMTCHATKA.

Les Russes, en s'avançant toujours dans la Sibérie, devaient enfin parvenir jusqu'au Kamtchatka, presqu'île aussi grande que l'Angleterre et l'Ecosse réunies, et qui forme, avec le pays des Tchouktchi, la borne la plus orientale de notre continent. Ils durent entendre parler de cette contrée, dès le moment qu'ils rendirent tributaires les Koriaks

Muller. Krachéninikof.

qui habitaient vers le golfe de Pinjina. Ce n'est que sur de semblables rapports qu'Izbrand-Ides en a pu faire mention dans son voyage de la Chine. On ignore quels sont les Russes qui y sont entrés les premiers.

Mais on sait que, vers le milieu du dernier siècle, un Fédot-Alexéief, commis d'un marchand de Moskou, s'embarqua sur la Kolyma, pour entrer dans la mer Glaciale, et fut jeté par la tempête sur les côtes du Kamtchatka. C'est même de son nom que le Nikoul, qui se jette dans la Kamtchatka, rivière qui donne son nom à toute la presqu'île, est nommé par les Russes Fédoticha. Fédot et ses compagnons furent regardés par les habitans comme des Dieux: mais leurs discordes prouvèrent bientôt qu'ils n'étaient que des hommes. Ces malheureux, rejetés loin de leur pays sur une terre inconnue et sauvage, et qui auraient dû s'aider mutuellement, comme des frères, à supporter leurs infortunes, se querellèrent, se battirent: leur sang coula, l'un d'eux fut tué; les Kamtchadales virent que ces étrangers n'étaient pas invulnérables et les massacrèrent. Lors de la première expédition du Kamtchatka, on voyait encore sur les bords du Nikoul les ruines des zimovies construites par Fédot et ses compagnons.

Ce n'est qu'à l'année 1697 qu'on doit rapporter la véritable découverte du Kamtckatka, qui n'était encore connu que par des bruits vagues et incertains.

Un certain Atlassof, envoyé d'Iakoutsk sur les bords de l'Anadyr, en qualité de commissaire, expédia l'un de ses Kozaques, nommé Morosko, pour rendre tributaires les peuplades qu'il pourrait découvrir. Morosko, dans ses courses, parvint jusqu'à peu de distance de la Kamtchatka, revint en conquérant après avoir soumis une habitation de Kamtchadales, et rapporta quelques papiers qui parurent indéchiffrables : ils devaient être en langue japonaise, et ils avaient appartenu à de malheureux Japonais qui avaient échoué sur les côtes du Kamtchatka.

Atlassof, sur le rapport de Morosko, prit avec lui soixante hommes, entra dans le Kamtchatka, et, par caresses, par menaces, par violence, il rendit plusieurs pleuplades tributaires. Il partagea sa troupe en deux corps, envoya l'un, aux ordres de Morosko, du côté de l'Océan oriental, conduisit l'autre vers le midi, en suivant la côte du golfe de Pinjina, se réunit sur le Tiguil au corps commandé par Morosko, et alla construire un ostrog sur le rivage de la Kamtchatka. Il

retourna enfin à Iakoutsk, chargé d'un riche tribut de pelleteries, alla lui-même à Moskou les présenter à la cour, et reçut, pour prix de ses services, le commandement des Kozaques d'Iakoutsk.

Il eut ordre de retourner au Kamtchatka: on lui assigna des troupes, de l'artillerie, des munitions. Mais, sorti de Tobolsk, il se comporta en brigand, vola une barque marchande et fut mis en prison. Ceux qui le remplacèrent étendirent dans le Kamtchatka la domination de la Russie. Le nombre des commandans fut porté jusqu'à trois: l'un eut pour son département l'ostrog supérieur de la Kamtchatka; l'autre, l'ostrog inférieur; et le troisième, celui de la Bolchaïa-Réka, ou grande rivière. Les naturels dépendans de ce dernier département, indignés de la rigueur avec laquelle on levait les tributs, se révoltèrent, mirent le feu à l'ostrog et tuèrent tous les soldats.

Cependant Atlassof, sorti de prison en 1706, reprit toute son autorité. On lui avait prescrit la plus grande modération avec ses gens et avec les naturels: mais il n'avait pas encore gagné les bords de l'Anadyr, que déjà, par ses violences, il s'était aliéné ses propres Kozaques. Il réunit seul l'autorité qu'avaient

partagée les trois commissaires ; mais, devenu chaque jour plus odieux, il perdit sur ses Kozaques l'autorité dont il abusait, les vit ouvertement révoltés contre lui, et finit par être égorgé. Deux autres commissaires eurent le même sort, et paraissent ne l'avoir pas moins mérité. Ils ne se contentaient pas de maltraiter les Kozaques ; ils retenaient leur paye, et s'en faisaient donner des quittances. Dans ces dissentions des chefs et des troupes, on peut se représenter la cruelle situation des naturels du pays. Ils cherchaient à secouer le joug insupportable qu'on leur imposait, dressaient des piéges aux Kozaques, en tuaient quelques-uns, et étaient eux-mêmes massacrés par centaines. Les assassins des commissaires furent brûlés par les Kamtchadales, qui les attirèrent dans une hutte à laquelle ils mirent le feu. Telle était la haine qu'avaient excitée les Kozaques, que les otages qu'on leur avait donnés, et qu'ils avaient chargés de chaînes, consentirent de périr avec eux, joyeux d'expirer dans des tourmens que partageaient leurs ennemis.

Long-temps le Kamtchatka n'offrit qu'une suite de semblables horreurs : tyrannie des commissaires envers les Kozaques et les naturels ; révoltes des Kozaques contre les

commissaires, et des naturels contre les Kozaques; entreprises mutuelles des uns contre les autres; guerres ouvertes, embûches, perfidies, massacres, toujours vengés par des massacres nouveaux.

On ne connaissait encore d'autre route pour se rendre au Kamtchatka, que celle de l'Anadyr; route dangereuse, infestée par les Ioukaguirs et les Koriaks. Ce fut un Kozaque, nommé Sokolof, envoyé d'Okhotsk en 1715, pour reconnaître quelques îles, qui traça la route qu'on suit aujourd'hui. On s'embarque au port d'Okhotskoi, on met le cap au sud-est, et l'on entre dans la Bolchaïa-Réka, qui se jette dans la mer au sud-ouest du Kamtchatka.

La Russie fut, en 1731, sur le point de perdre cette acquisition. Il aurait été, sans doute, difficile d'y rentrer de nouveau: les naturels avaient appris, par un long commerce avec leurs ennemis, l'usage des armes à feu, et ils se seraient tenus constamment sur leurs gardes. L'instant que leur haine avait choisi pour éclater, semblait favorable à leur dessein. Un grand nombre de Kozaques avaient été retirés de la presqu'île pour différentes expéditions, et un commissaire venait de s'embarquer pour l'Anadyr,

avec quelques troupes, à l'embouchure de la Kamtchatka. Il ne restait enfin qu'un petit nombre de soldats sans défiance.

Alors les Kamtchadales, long-temps soumis en apparence, cessent de dissimuler l'horreur qu'ils ont conçue pour leurs tyrans. Ils massacrent tous les Kozaques qu'ils peuvent rencontrer, volent à l'ostrog inférieur, y mettent le feu, tuent les Russes à mesure qu'ils sortent des flammes, et prennent tous les effets qu'ils peuvent sauver de l'incendie. Fiers de leur victoire, ils se parent de tout ce qui leur tombe sous la main: les uns revêtent des habits d'officiers; d'autres des robes de femmes, quelques-uns des habits de moines, quelques autres des ornemens sacerdotaux: plusieurs avaient à-la-fois des jupes de femmes, des vestes de soldats et des coiffures de moines.

Mais cette joie fut de courte durée. Une tempête fit rentrer le vaisseau dans le port: les troupes qui le montaient secoururent ceux des Kozaques qui n'avaient pas succombé: les canons, tirés du navire, furent pointés contre les rebelles. Vainqueurs près d'un ostrog, les Russes coururent au secours des deux autres: les Kamtchadales payèrent leur entreprise par des flots de leur sang, et

furent enfin obligés de tendre de nouveau la tête au joug.

Les chefs de la sédition furent punis de mort, et montrèrent, au milieu des tortures, une fermeté inébranlable. Quels que fussent les tourmens qu'on leur faisait souffrir, ils ne jetaient qu'un premier cri, gardaient ensuite un silence obstiné, et l'on eût cru qu'ils étaient insensibles.

La domination des Russes, devenue plus douce, est à présent solidement établie dans le Kamtchatka. Les commandans sont mieux choisis, chaque naturel n'est soumis qu'au tribut léger d'une seule peau, et les différentes peuplades ont pour juges leurs propres chefs. L'habitude de vivre avec les Russes, leur en a fait adopter les moeurs: leurs enfans sont élevés dans des écoles fondées par le gouvernement; et le christianisme, qu'ils ont presque tous embrassé, les unit à leurs vainqueurs.

NAVIGATIONS
ET DÉCOUVERTES
DES RUSSES,
DANS LA MER GLACIALE ET L'OCÉAN ORIENTAL.

Voyages de la mer Glaciale.

On ne peut assigner le temps où les Russes, voisins de la mer Glaciale, commencèrent à s'embarquer sur cette mer pour aller à la chasse aux ours blancs, jusques dans la nouvelle Zemle, et pour y prendre de ces morjes ou vaches-marines, dont l'ivoire n'est guère moins recherché que celui des éléphans. Nous avons vu les Russes d'Arkhangel, excités par l'intérêt du commerce, sortir de la mer Blanche, et pénétrer à travers mille dangers, dans les golfes de l'Ob et du Taz; tantôt naviguant au milieu des glaçons, tantôt traînant, pendant plusieurs jours, leurs vaisseaux sur la terre. Enfin nous avons vu qu'en 1636, des hommes, partis d'Iakoutsk, avaient successivement reconnu l'Iana, l'Indiguirka, l'Alazéia, et la Kolyma, que d'autres appellent Kovyma.

Ces premiers progrès inspirèrent le desir et l'espérance de faire des découvertes encore plus orientales. Un certain Ignatief, natif de Mézen, dans le gouvernement d'Arkhangel, partit de la Kolyma en 1646, et, faisant voile vers l'est, trouva un passage libre entre les côtes et les glaces dont la mer était couverte. Après quarante-huit heures de navigation, il entra dans une anse bordée de rochers, et trafiqua avec les Tchouktchi, mais sans hasarder aucune communication familière avec eux. Les Russes exposaient leurs marchandises sur le rivage, et les Tchouktchi mettaient à la place des dents de chevaux marins, brutes ou travaillées. La défiance réciproque ne permit pas aux deux nations de négocier avec plus d'intimité. On se rapprochait par intérêt, on se fuyait par une juste crainte. D'ailleurs on manquait d'interprètes, et Ignatief, content de sa première découverte, ne tarda pas à retourner à Kolymskoi.

Muller.

L'année suivante, le même Fédot-Alexéief dont nous avons parlé à l'article du Kamtchatka, se mit à la tête d'une nouvelle entreprise. On joignit aux gens qu'il avait rassemblés le Kozaque Dechnef, chargé de veiller aux intérêts de la Couronne. Quatre

kotches descendirent ensemble la Kolyma: on avait entendu parler de l'Anadyr, on se proposait d'en trouver l'embouchure, et l'on se promettait de la découvrir dans la mer Glaciale. C'était une erreur; mais dans tous les genres, on n'est guère parvenu que par le chemin de l'erreur à la découverte de la vérité.

Tout le premier été fut perdu: les glaces ne laissèrent aucun passage libre. Ce retard procura de nouveaux compagnons à l'entreprise projetée et sept kotches se trouvèrent prêtes en 1648, au retour de la belle saison. Chacune avait à-peu-près trente hommes d'équipage. Tant d'hommes, unis par la même cupidité, devaient bientôt être divisés par elle. Avant le départ, la discorde se mit entre Dechnef et Ankoudinof, autre chef de Kozaques.

On mit à la voile le 20 juin. Il est malheureux qu'il n'existe aucun détail de cette navigation. On ignore les obstacles que les navigateurs purent avoir à surmonter; on ne sait pas si la mer fut entièrement libre de glaçons: Dechnef, dans sa relation envoyée à Iakoutsk, se contente de dire que la mer n'est pas tous les ans aussi praticable qu'ils eurent le bonheur de la trouver. On parvint à la pointe des Tchouktchi, devant laquelle

sont deux îles peuplées d'hommes de la même nation, qui se percent les lèvres pour y passer des morceaux de dents de cheval marin. Ces deux îles ne se trouvent, ni sur la carte de Muller, ni sur la dernière carte générale de l'empire de Russie, à moins que ce ne soient celles qui resserrent l'entrée du golfe de Tchaoun.

Des sept kotches qui partirent de Kolymskoi, il en est quatre dont on ignore le sort. Celle d'Ankoudinof fit naufrage, en côtoyant la pointe des Tchouktchi, et l'équipage fut reparti sur les bâtimens de Dechnef et d'Alexéief. On mit à terre une seconde fois; on eut à combattre contre les Tchouktchi, Alexéief fut blessé : on remit à la voile et les deux kotches se perdirent de vue. On sut long-temps après que Fédot-Alexéief avait été jeté dans le Kamtchatka, où il finit misérablement ses jours.

Dechnef lutta long-temps contre les vents et les tempêtes : il fit enfin naufrage au mois d'octobre, et, autant que peuvent l'indiquer les circonstances, il fut jeté sur la côte des Koriaks, au nord de la presqu'île du Kamtchatka, et aux environs de la rivière d'Oloutora.

Il ne lui restait que vingt-cinq hommes.

Il erra sans guide dans ces pays affreux, pendant les trois mois les plus rigoureux de l'année, sous un climat glacé, cherchant toujours l'Anadyr, et ne sachant où il devait le chercher. Sa course incertaine le conduisit enfin à l'embouchure de ce fleuve, dans une contrée montagneuse et déserte, dépouillée de forêts et dénuée par conséquent de gibier. Placé sur les bords d'un grand fleuve et près des côtes de la mer, il n'avait pas d'instrumens pour la pêche. Douze hommes de la troupe allèrent découvrir l'intérieur du pays, errèrent pendant vingt jours entiers, sans rencontrer un seul homme, et retournèrent enfin sur leurs pas, ne rapportant que le désespoir dont leur cœur était déchiré. Quelques-uns rejoignirent le gros de la troupe : les autres périrent en chemin, de froid, de faim, de misère et de fatigue.

Dechnef, au retour de l'été, s'embarqua sur l'Anadyr, remonta ce fleuve, trouva enfin les Anaouli, en tira quelques secours et les engagea même à payer un tribut. Cette peuplade était peu nombreuse. Elle ne put bien comprendre comment elle devait être sujette d'une domination qui lui était inconnue, fit quelques efforts pour conserver sa

liberté, fut traitée de rebelle et bientôt exterminée.

Dechnef, obligé de vivre dans le pays sauvage où il se trouvait jeté, fonda l'ostrog Anadyrskoi. Il ne voyait aucun moyen, ni de retourner en Sibérie, ni d'y faire parvenir de ses nouvelles. Perdu, loin de sa patrie avec quelques compagnons de sa misère, oublié du reste des vivans, ou compté par eux au nombre des morts, il ne lui restait plus que cette vague espérance, dernière consolation des malheureux. Elle ne fut pas déçue. Des découvertes réelles, qui succédèrent à de trompeuses recherches, lui amenèrent enfin des compagnons et des secours.

Un Mikaïl Stadoukhin, qui avait bâti en 1644 l'ostrog inférieur de la Kolyma, était retourné l'année suivante à Iakoutsk. Une femme lui avait rapporté que, dans la mer Glaciale, se trouve une grande île qui s'étend depuis l'Iana jusques devant l'embouchure de la Kolyma, et qu'on pouvait même l'apercevoir du continent: elle avait ajouté que les Tchouktchi y passaient en hiver sur la mer glacée, dans des traîneaux tirés par des rennes. Il avait aussi entendu parler de la Povitcha, grande rivière qui se jette dans

la mer Glaciale, à trois ou quatre journées de navigation de la Kolyma. Il avait écouté ces discours avec confiance, les répétait avec enthousiasme, et ils étaient reçus avec une avide crédulité.

On n'eut pas de repos qu'on n'eût fait les découvertes que ces rapports indiquaient. Stadoukhin fut renvoyé, en 1647, à Kolymskoi, avec ordre de chercher l'île de la mer Glaciale, l'embouchure de la Povitcha, et sur-tout de rendre les peuples tributaires.

Il ne put s'embarquer que dans l'été de 1649. Un second bâtiment qu'il avait avec lui, fit naufrage: lui-même navigua pendant sept jours sans trouver d'île ni de rivière. Il prit terre, et ne put recevoir aucune instruction. Les habitans ne connaissaient pas de grande rivière dans toute la contrée. Il fut obligé de se rembarquer et de retourner à Kolymskoi, rapportant, pour tout fruit de son expédition, des dents de chevaux marins qu'il avait ramassées sur la côte du continent.

On apprit dans ce temps-là même que la rivière Povitcha, dont on cherchait l'embouchure dans la mer Glaciale, se jetait en effet dans l'Océan, et n'était autre que l'Anadyr. On sut aussi que, sans aller le chercher

par mer, en doublant la pointe des Tchoukt-chi, on pouvait y parvenir par un chemin de terre bien plus court. On dut ces connaissances à une course que firent en 1650, des Kozaques de Kolymskoi, en remontant la rivière d'Anoui.

Une troupe de Kozaques et d'aventuriers, sous la conduite de Motora, fut chargée d'aller s'emparer de l'Anadyr, et de soumettre au tribut les peuples qui habitent ses bords. Ce fut cette troupe qui rencontra Dechnef, et c'est lui qui, après la mort de Motora, descendit le fleuve jusqu'à son embouchure. Ainsi cet homme, qui n'attendait qu'une mort ignorée, dans un désert encore inconnu, eut le bonheur de revoir sa patrie, après lui avoir rendu de nouveaux services.

La curiosité que les discours de Stadoukhin avaient excitée en Sibérie, était satisfaite en un point, puisque l'Anadyr, qu'il avait appelé Povitcha, était enfin bien connu. Mais on ne pouvait renoncer à découvrir l'île de la mer Glaciale. Une réflexion bien simple semblait en détruire l'existence: c'est que, dans aucun des voyages qu'on avait faits entre la Léna et la Kolyma, on ne l'avait aperçue, quoique plusieurs bâtimens, obligés

obligés par les vents ou par les glaçons à prendre le large, eussent navigué sur les endroits même où l'on prétendait la devoir trouver.

Si cette terre avait existé, elle aurait été découverte par André Goréloi, qui avait été envoyé, en 1650, d'Iakoutsk à l'Indiguirka, pour y rendre les peuples tributaires. Parti au mois de juin, il aperçut le dernier août l'embouchure de la Khroma. Mais, lorsqu'il se croyait près d'y entrer, il fut surpris par les glaces. Peu éloigné du continent, il pouvait le gagner à pied: mais le dégel survint, et, pendant dix jours, le vaisseau fut emporté toujours au nord par le vent. Une seconde gelée l'arrêta de nouveau. Goréloi fut obligé d'abandonner le bâtiment, qui fut bientôt mis en pièces; et, marchant sur la mer glacée, tirant avec lui ce qu'il avait pu sauver, il ne gagna la terre qu'après quinze jours entiers de fatigue et de souffrances. Il parvint enfin sur des traîneaux à l'embouchure de l'Indiguirka, pour y éprouver toutes les horreurs de la famine. Dans le long trajet qu'il avait fait, par mer, et toujours du sud au nord, il n'avait rencontré aucune île; et il aurait dû être arrêté par celle qu'on avait indiquée à Stadoukhin, si, du

moins, elle avait eu l'étendue qu'on lui supposait.

Les relations de plusieurs autres voyages déposaient également contre l'existence de cette île: mais les bruits courans l'emportaient sur toutes ces probabilités, et l'on fondait, sur cette nouvelle découverte, des espérances trop agréables, pour vouloir y renoncer.

Elles furent encore ranimées par de nouveaux rapports. On reçut, en 1710, à Iakoutsk, les dépositions de plusieurs Kozaques, dont les uns avaient aperçu l'île de loin, par un beau temps, et dont les autres en avaient entendu parler. Je ne voudrais pas les taxer absolument de mensonge; ils disaient peut-être la vérité: mais on se trompait en exagérant l'importance de l'objet. Je crois bien qu'ils avaient aperçu le groupe des îles aux Ours, situées au nord-ouest de l'embouchure de la Kolyma: mais on voulait qu'il fût question d'une seule île très-considérable.

Dès-lors le gouverneur de Sibérie donna des ordres exprès de faire, non-seulement la recherche de cette île, mais encore de celles qui pouvaient border le Kamtchatka. Un Kozaque, nommé Vaguin, fut employé

le premier à cette entreprise par le Voévode d'Iakoutsk. Il partit, avec onze autres Kozaques, au mois de mai 1712, de la zimovie qui était à l'embouchure de l'Iana. Il ne s'embarqua pas : il avait pour voitures des *narty*; c'est le nom qu'on donne à des traîneaux tirés par des chiens. Il suivit la côte jusqu'au Sviatoi-noss, ou cap Sacré, traversa la mer glacée sur les mêmes voitures, en tirant vers le nord, et parvint à une île déserte, dont on pouvait faire le tour en neuf jours. C'était apparemment l'île de Saint-Diomède. On apercevait de cette île une autre terre plus septentrionale. Ce doit être une terre montueuse, dont on connaît seulement une partie de la côte méridionale, et qui est indiquée sur la nouvelle carte de Russie, au couchant de l'île de Saint-Diomède. Les provisions commençaient à manquer; on craignait la fonte, ou du moins la division des glaces, et Vaguin regagna la terre ferme, entre le Sviatoi-noss et la rivière de Khroma.

La troupe éprouva alors la plus cruelle disette. Elle fut obligée de manger d'abord les chiens qui l'avaient amenée, et de chercher ensuite des rats pour s'en nourrir. Dans leur désespoir, les compagnons de

Vaguin l'assassinèrent, ainsi que Permakof, leur guide.

C'est de la bouche de ces assassins qu'on a tiré les détails que nous venons de rapporter. Mais de retour à la zimovie de l'Iana, ils ne parlèrent d'abord d'aucune découverte. Ils racontèrent même qu'ils n'avaient marché sur la mer que pendant une demi-journée, en partant du Sviatoi-noss ; que des tourbillons d'une neige subtile, élevée par des vents impétueux, les avaient forcés à se tenir cachés pendant sept jours entre des glaçons; qu'égarés ensuite, ils avaient erré douze jours sur la glace, avant de pouvoir atteindre le continent.

Mais enfin leur crime fut découvert par la bouche de l'un des complices: ils furent arrêtés, et ce fut alors seulement qu'ils commencèrent à parler de leurs découvertes. Cependant leur premier silence ne suffit pas pour faire révoquer en doute leur dernière déclaration. Ils peuvent avoir caché d'abord la vérité, dans la crainte qu'on ne leur ordonnât de recommencer encore un voyage aussi fatigant.

Stadoukhin, le même qui, le premier, avait parlé de l'île de la mer Glaciale, fut chargé de la chercher encore. Il partit de

la Kolyma, sur un de ces bâtimens qu'on nomme *chitiki*. Ce sont des espèces de barques dont les planches sont jointes entre elles, et, en quelque sorte, cousues par des courroies. C'est ce qui leur a fait donner leur nom, tiré d'un verbe russe, qui signifie *coudre*. Le fond de ces barques est plat, et elles ne sont guère propres qu'à naviguer sur des rivières Elles valent beaucoup moins que les kotches, qu'on avait abandonnées.

Stadoukhin ne trouva point d'îles: il n'aperçut qu'une pointe qui s'avance de la terre-ferme vers l'est, et que des glaces éternelles rendent inaccessible. Poussé par un vent de mer très-violent, il eut bien de la peine à se sauver.

On ordonna encore, en 1714, deux autres voyages pour le même objet. Les chefs se nommaient Markof et Koussakof. Le premier devait partir de l'Iana, et l'autre de la Kolyma. On ne sait rien du voyage de Koussakof. Markof déclara qu'on ne pouvait naviguer sur la mer Sacrée (*), parce qu'elle est

(*) La mer Sacrée est un grand golfe de la mer Glaciale, au fond duquel se trouve l'embouchure de l'Iana. Il est terminé au nord-est par la pointe qu'on appelle *Sviatoi-noss*, ce qui signifie en français cap Sacré.



constamment glacée dans toutes les saisons. Il partit de l'embouchure de l'Iana, avec neuf hommes, sur des nartes traînées par des chiens. Il courut droit au nord pendant sept jours, aussi vîte que ses chiens purent le tirer, et fut arrêté enfin par des glaçons énormes, qui s'élevaient comme une chaîne de montagnes. Quelques-uns ont soixante pieds au-dessus du niveau de la mer. Il gravit au sommet du glaçon le plus élevé, n'aperçut que des glaces, et ne découvrit aucune apparence de terre. Il fut obligé, au retour, de tuer plusieurs de ses chiens pour nourrir ceux qu'il voulait se réserver.

Il sembla, pendant les neuf années suivantes, que la curiosité se fût ralentie: mais elle fut réveillée, en 1723, par un Enfant-Boïar d'Iakoutsk, nommé Amossof. Il rappela la vieille tradition de l'île de la mer Glaciale, et offrit d'aller lui-même en faire la découverte. Il se rendit à Kolymskoi avec une troupe de Kozaques: il alloit sortir du fleuve dans les derniers jours de juillet 1724; mais, quoiqu'on fût au coeur de l'été, il fut arrêté par les glaces flottantes qui bouchaient le passage. On croirait qu'il aurait dû être rebuté: mais ses espérances furent au contraire ranimées par le

récit d'un aventurier, nommé Villaguin.

A l'ouest de la Kolyma, se jette dans la mer Glaciale une rivière qu'on appelle la Tchoukotcha. C'est de-là qu'en 1720 était parti Villaguin dans la compagnie d'un autre aventurier comme lui: ils avaient fait leur voyage pendant l'hiver sur la mer couverte de glaces, et ils avaient trouvé terre: ils ne pouvaient dire si c'était dans une île ou sur le continent qu'ils avaient abordé. Un brouillard épais, et la violence du vent, toujours dangereuse en hiver dans ces contrées, parce qu'elle menace d'ensevelir les voyageurs sous une énorme épaisseur de neige, ne leur avait pas permis de visiter l'intérieur du pays. Ils avaient seulement trouvé sur le rivage quelques cabanes ruinées et les débris de quelques autres. Il ajouta que, par un temps serein, on pouvait voir cette terre de l'embouchure de la Tchoukotcha. Cela s'accordait parfaitement avec la situation des îles aux Ours, et c'était d'elles, sans doute, que parlait Villaguin: mais il conjecturait que cette île devait s'étendre au couchant jusqu'au méridien de Sviatoinoss, et à l'orient jusqu'à la demeure des Chélagui. Cette conjecture était fort éloignée de la vérité.

Amossof, encouragé par ce rapport qui flattait ses desirs, se rembarque, et voulant apparemment reconnaître, par son extrémité orientale, cette terre qu'il croyait si vaste, il fait voile à l'est, au lieu de porter directement au nord. Il trouva un passage qu'on lui avait indiqué; mais les glaces flottantes lui permirent à peine d'avancer quelque temps en rasant la côte, et le vent contraire le força de retourner à Kolymskoi. Il crut cependant avoir aperçu une petite île, et voulut s'en assurer.

Il partit en traîneau de la Kolyma le 3 novembre, et revint le 23 du même mois, après avoir trouvé en effet une île montueuse dont on pouvait faire le tour en une journée, et qu'on pouvait atteindre aussi en une journée en partant de la terre ferme. Il y vit des cabanes en ruine, les mêmes apparemment dont avait parlé Villaguin. Il aperçut encore deux autres îles séparées de la première par de petits détroits. Plus les détails se multiplient, et plus il est clair qu'il s'agit ici des îles aux Ours, que la carte générale de Russie indique au nombre de cinq, et qu'on doit apercevoir en effet de l'embouchure de la Ttchoukotcha, comme le disait Villaguin.

Le rapport d'Amossof parut sans doute

suffisant, et l'on ne parla plus de chercher la grande île de la mer Glaciale; mais des vues plus vastes et d'une utilité plus générale firent ordonner dans la suite de nouveaux voyages sur cette mer. Les Anglais et les Hollandais avaient inutilement cherché un passage aux Indes par le nord. Les Russes auraient les plus justes prétentions à la domination de la mer Glaciale, si en effet elle pouvait être dominée, et quatre expéditions, tendantes toutes au même but, furent ordonnées à-la-fois par la cour pour reconnaître si le passage était praticable. Un navigateur devait se rendre par mer d'Arkhangel aux bouches de l'Ob: un autre devait aller par mer de l'Ob à l'Iénissei: un troisième, partant de la Léna et tirant à l'ouest, devait entrer aussi dans le même fleuve; et le dernier, sorti de la Léna, ferait voile à l'est, et tâcherait de doubler la pointe des Tchouktchi, et de parvenir par mer au Kamtchatka. Le détail de ces différentes expéditions, toutes assez malheureuses, mérite de fixer notre attention, parce que bien des spéculateurs s'obstinent à croire encore que le passage par le nord n'est pas impraticable. Chacune de ces navigations devait être assèz courte, à en juger par la

distance : cependant celles même qui ont réussi, ont occupé beaucoup de temps.

Mouravief, commandé en 1734 pour tenter le passage d'Arkhangel à l'Ob, ne parvint pendant le premier été qu'à la Petchora. L'été suivant il traversa le détroit de Vaigat, laissant sur sa gauche l'île qui porte le même nom, et le continent à sa droite, et se trouva dans une grande mer appelée Karskoe-More, parce qu'elle reçoit les eaux de la Kara. Nous avons déjà vu, en parlant de la Sibérie, que cette navigation n'avait pas été inconnue au siècle précédent; mais on n'avait pas encore doublé la pointe qui sépare la mer de Kara du golfe de l'Ob. Ce fut dans l'expédition dont nous parlons ici que cette route fut montrée pour la première fois aux navigateurs; mais ils en seront toujours détournés par le trop grand nombre des obstacles.

En 1735 fut tenté le trajet de l'Ob à l'Iénissei. Le lieutenant Ovtsin, montant une double chaloupe, longue et étroite pour passer plus facilement entre les glaçons, n'atteignit que jusqu'au 70e degré de latitude, et ne put sortir du golfe de l'Ob qui s'étend du sud au nord. Il fut contraint par la saison trop avancée de retourner à Bérézof.

Sa route fut encore moins longue l'été suivant ; il ne parvint qu'à la hauteur où les golfes du Taz et de l'Ob semblent confondre leurs eaux. Après avoir remonté le troisième été jusqu'au 72e degré 30 minutes de latitude, il fut repoussé par les glaces et forcé à regagner le continent. Enfin en 1738, accompagné de Cochélef, que l'amirauté avait envoyé à son secours, il doubla le cap Matsol à l'est du golfe de l'Ob, et entra sans obstacle dans l'Iénissei.

La double chaloupe d'Iakoutsk, destinée à chercher, par l'ouest, l'embouchure de l'Iénissei, était commandée par le lieutenant Prontchistchef. Cette expédition devait être encore plus difficile que la précédente, parce qu'il fallait doubler une pointe qui s'étend du pays des Samoïèdes jusqu'au-delà du 78e degré de latitude. Il partit le 24 juin 1735 d'Iakoutsk, descendit la Léna, et ne parvint le premier été que jusqu'à l'embouchure de l'Olének. L'été suivant il passa devant les rivières d'Anabara et de Khatanga, et trouva des îles qui s'avançaient, dans une direction au nord-ouest, fort avant dans la mer. Tous les détroits qui les séparent étaient glacés: il crut qu'en portant au nord il trouverait enfin une mer libre; son espérance fut

trompée : il fut arrêté au 77e degré 25 minutes par des glaces impénétrables. Il rentra à la fin d'août dans l'Olének. Sa femme l'avait accompagné dans cette course si dangereuse, tant l'amour peut donner de courage à un sexe faible et timide Ces deux époux, dignes d'un meilleur sort, moururent peu de temps après avoir gagné la terre.

A la place de cet infortuné Prontchistchef, estimable sans doute, puisqu'il avait inspiré tant d'amour, on envoya de Pétersbourg le lieutenant Khariton-Laptief. Il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'avait éprouvés son prédécesseur, et se contenta de décrire la côte par terre, suivant l'ordre qu'il en avait reçu.

Enfin la dernière expédition devait se faire en tirant à l'est depuis l'embouchure de la Léna pour doubler le cap des Tchouktchi, et arriver au Kamtchatka par l'Océan oriental. Le lieutenant Lassénius fut chargé de cette entreprise, dont l'ancien voyage de Dechnef semblait assurer la possibilité. Il sortit de la Léna par le promontoire Bykhovskoi le 7 août, ou le 18, suivant le nouveau style. L'arrière saison paraissait encore éloignée: cependant après sept jours de navigation, les vents contraires, les brouillards, les

glaces flottantes et les neiges, le forcèrent à chercher un port pour y passer l'hiver. Il entra dans une rivière qu'on appelle Karaoulakh, entre la Léna et l'Iana; attaqué du scorbut avec tout son monde, lui-même mourut, et son équipage, composé de cinquante-deux hommes, fut réduit à sept.

On envoya, pour lui succéder, le lieutenant Laptief. Celui-ci partit en 1736; quoiqu'on fût déjà en été, il trouva la mer encore glacée à l'embouchure de la Léna: il ne restait qu'un passage étroit qui pouvoit porter des canots. Laptief en profita pour aller joindre le navire qui était resté dans le Karaoulakh. Il y parvint, et mit à la voile le 15 août: il prit son cours au nord-est pour atteindre le Sviatoi-noss, promontoire qui s'avance considérablement dans la mer entre l'Iana et l'Indiguirka. Mais, après deux jours seulement de navigation, il trouva une glace continue et impénétrable qui lui fit désespérer de pousser plus loin son entreprise. Pendant qu'il tenait conseil, le navire fut entouré de glaces qui ne laissaient qu'un seul passage libre au sud-ouest. On en profita, et l'on eut le bonheur de rentrer dans la Léna.

Malgré le mauvais succès de ces deux tentatives, Laptief fut renvoyé de Péters-

bourg en Sibérie pour en faire encore une troisième. On voulait savoir si, par des efforts redoublés, on ne parviendrait pas à terminer une navigation qui avait déjà été faite auparavant. Laptief descendit la Léna sur son ancien bâtiment, entra dans la mer Glaciale, prit le large à la fin de juillet, doubla le 15 août le Sviatoi-noss, et parvint à la fin du mois à l'embouchure de l'Indiguirka. L'hiver était déjà si rude, que, dès le premier septembre, le navire fut pris par les glaces. Il n'y avait pas assez de fond pour faire entrer le vaisseau dans l'Indiguirka. Une tempête brisa la glace et poussa le vaisseau jusqu'à quinze lieues au nord du continent, où les glaces l'enveloppèrent de nouveau: on fut obligé de l'abandonner. Laptief se rendit l'été suivant à la Kolyma, en longeant la côte, sur un petit bateau. La crainte des féroces Tchouktchi ne lui permettait pas d'aller plus loin au levant ni par terre ni par mer, et il gagna par terre l'Anadyr. Un auteur étranger, voulant prouver qu'encore aujourd'hui on double aisément la pointe des Tchouktchi, a cité l'expédition de Laptief qui ne la doubla pas.

Ces expéditions doivent détruire l'espérance de trouver, par le nord, une route

aux Indes orientales. L'habileté des navigateurs ne pourra vaincre les obstacles que leur opposent des glaces éternelles, tantôt poussées vers la côte par les vents, tantôt chassées vers les pôles, se liant entre elles et formant une barrière invincible, aux premières approches du froid.

Pour que la navigation de la mer Glaciale fût utile au commerce, il faudrait qu'elle pût se faire en une seule saison : et les Russes ont été souvent obligés d'employer plusieurs étés pour franchir un petit nombre de méridiens. Il ne paraît pas qu'on dût être plus heureux en s'approchant davantage du pôle. L'immobilité des montagnes de glaces qu'on trouve à une certaine hauteur, et qui ne sont jamais déplacées ni par les vents ni par le mouvement des eaux, prouve qu'elles sont fixées par une continuité de glace jusqu'au pôle, ou qu'elles sont liées à des terres inconnues qui leur servent de base.

Le passage le long des côtes, qui a été franchi dans le dernier siècle, est peut-être rendu impraticable aujourd'hui par la diminution prouvée des eaux de la mer. On trouve, à quelque distance du rivage, assez loin des endroits auxquels la marée parvient encore aujourd'hui, des bois qu'elle a déposés.

Une autre cause doit avoir obstrué des passages libres autrefois : c'est l'augmentation de la quantité des glaces. Car la rigueur des longs hivers, pendant lesquels l'intensité du froid est encore augmentée par celui qui résulte de la masse énorme des glaçons, doit consolider une plus grande quantité d'eau qu'il ne peut s'en liquéfier pendant la courte durée des étés, dont la chaleur est encore souvent contrariée par les vents qui n'arrivent du pôle qu'après avoir franchi des montagnes de glaces.

Si l'on veut supposer encore que des barques très-plattes et fort légères pourraient trouver un passage entre les glaces et la côte, cette route n'en serait pas moins inutile aux navigateurs étrangers qui ne peuvent faire ce voyage avec fruit que sur des vaisseaux chargés de marchandises et de provisions. Mais d'ailleurs cette supposition, vraisemblable pour une partie de la route, est bien gratuite pour la totalité, puisqu'on ne paraît pas avoir jamais franchi l'espace de mer qui se trouve entre l'embouchure de l'Iénissei et celle de la Léna : on ne sait en effet sur quel fondement on a supposé qu'autrefois deux vaisseaux s'étaient avancés à trois cents lieues au nord-est de la nouvelle Zemle.

Avant

Avant de vouloir prouver, comme on l'a fait, par cette navigation, la possibilité du passage par le nord, il faudrait que cette navigation elle-même fût prouvée ; et elle est plus qu'incertaine.

Il n'est pas moins douteux qu'on ait doublé la pointe des Tchouktchi depuis Dechnef, quoique Gmélin parle, sur des rapports vagues, et une tradition incertaine, d'un homme qui partit de la Kolyma sur un canot, et atteignit par mer le Kamtchatka.

Nouvelles découvertes des Russes, par Koxe.

Le dernier qui ait tenté cette entreprise fut un certain Chalavrof. Il construisit à ses frais un chitik, et descendit la Léna en 1761, accompagné d'un officier de la marine impériale exilé en Sibérie. C'est à cet officier qu'on doit la carte de l'expédition. Dès le mois de juillet, Chalavrof fut obligé par les glaces de conduire son bâtiment à l'embouchure de l'Iana, où il fut long-temps retenu par la durée des mêmes obstacles. Il remit à la voile le 29 août, et les glaces l'empêchèrent encore de tenir la haute mer. Il doubla enfin le Sviatoi-noss, reconnut la terre montueuse qu'avaient aperçue les compagnons et les meurtriers de Vaguin, et ne passa qu'avec beaucoup de peine, et un travail de huit jours entiers, le détroit qui

sépare l'île de Saint-Diomède de la Sibérie. Il dépassa par un vent favorable l'embouchure de l'Indiguirka et celle de l'Alazeïa. Mais, vers la fin de septembre, le navire s'approchant trop de la côte, fut pressé par d'énormes glaces flottantes entre les îles aux Ours et le continent. Chalavrof passa l'hiver près des bouches de la Kolyma.

Les glaces ne lui permirent de remettre en mer qu'à la fin de juillet 1762. Il fut embarrassé par les glaces le 10 août, et entièrement renfermé le 19. Débarrassé le 23, il s'efforça de gagner la haute mer qu'il croyait plus libre: mais il fut jeté par les vents contraires entre d'énormes glaçons flottans. Il parvint à les dépasser, et se flattait de doubler bientôt le Chélatskoi-noss: mais les vents contraires lui firent perdre un temps précieux, et l'approche de l'arrière-saison le força de chercher un hivernage. Il cingla au sud, et découvrit une baie ouverte qui n'avait pas encore été connue, et qui est bornée par la côte occidentale de Chélatskoi-noss. N'ayant trouvé ni forêts ni bois flotté, pour construire des baraques, il regagna l'embouchure de la Kolyma.

Il se proposait de doubler le Chélatskoi-noss l'année suivante: mais le défaut de pro-

visions et la mutinerie de son équipage, l'obligèrent de regagner la Léna. Les obstacles qu'il avait éprouvés, les maux qu'il avait soufferts, n'avaient point abattu son courage. Toujours persuadé que son entreprise n'était pas impossible, il voulait la terminer. Il équipa le même chitik qu'il avait déjà monté, et sortit de la Léna en 1764. On ne l'a jamais revu depuis. On présume qu'il a été tué avec tout son monde par les Tchouktchi.

VOYAGES

Sur l'Océan oriental.

Nous avons cru devoir rapporter de suite toutes les expéditions qui ont été faites sur la mer Glaciale, parce qu'il faut les comparer entre elles pour bien connaître les difficultés, apparemment insurmontables, qui s'opposent à la route des Indes par le nord. D'autres entreprises vont nous faire remonter au commencement de ce siècle.

On apprit alors qu'une chaîne d'îles, dont on ne connaissait pas encore le nombre ni l'étendue, régnait au sud du Kamtchatka. Un bâtiment japonais avait fait naufrage sur

Muller.

les côtes de cette presqu'île : ce qui donna lieu de soupçonner qu'on n'était pas fort éloigné du Japon. Cette conjecture fut confirmée, lorsque d'autres Japonais échouèrent encore en 1710 au nord d'Avatcha ; l'un d'eux fut envoyé à Pétersbourg. Ces infortunés firent bientôt assez de progrès dans la langue russe, pour donner des lumières sur les îles Kouriles et sur leur patrie.

Mais avant que la cour pût en profiter, des Kozaques du Kamtchatka, qui avaient un crime à réparer, s'embarquèrent à Bolchéretskoi sur une sorte de barques qu'on appelle baidars. Ces bateaux sont de l'invention des naturels du pays, et leur construction est un témoignage de la première industrie que le besoin donne à des peuples presque sauvages. Ils consistent en une carcasse légère, formée souvent de côtes de baleine, et recouverte de peaux de chiens de mer.

Les Kozaques gagnèrent la première des îles Kouriles. Ils eurent un combat à soutenir avec les habitans, à qui l'on donne improprement le nom de Kouriles, puisque ce sont des Kamtchadales, qui, au commencement de ce siècle, y cherchèrent leur sureté.

Conquérans de la première île, les Kozaques

se servirent de trois bâtimens des vaincus pour passer à la seconde. Ils s'y trouvèrent trop faibles pour hasarder des hostilités, et retournèrent au Kamtchatka.

Après cette expédition volontaire, entreprise par des meurtriers qui cherchaient à mériter leur grâce par quelque grand service, il s'en fit encore deux autres, sur un ordre venu d'Iakoutsk, de faire reconnaître les îles voisines du Kamtchatka, et d'en procurer une bonne description. On ne visita encore que les premières de ces îles : c'est sur le rapport de Kozitevski, chargé de ces expéditions, et sur-tout d'après les détails fournis par les Japonais naufragés, que nous allons suivre cette chaîne qui conduit jusqu'au Japon, et donner les noms des îles qui la composent. Ce sont leurs noms véritables, ceux que leur donnent les naturels et les Japonais leurs voisins; et ils sont très-différens de ceux que leur ont imposés depuis les navigateurs russes. Il faut observer qu'en suivant la chaîne qui lie, en quelque sorte, le Kamtchatka au Japon, nous négligerons une multitude d'îles inférieures qui la bordent au levant et à l'occident.

A l'extrémité méridionale du Kamtchatka, s'étend, à quatre à cinq lieues dans la mer,

une pointe de terre basse, et qui n'a pas plus d'un demi-quart de lieue de largeur. Sa figure lui a fait donner par les Russes le nom de *Lopatka*, qui signifie pelle. Il ne faut que deux ou trois heures pour passer en baidar de cette pointe à la première des îles Kouriles, autrefois déserte, et occupée en 1706 par les Kamtchadales. Elle se nomme Choumtchou. On y prend des loutres de mer et des renards.

A une lieue de cette île, se trouve la seconde, nommée Pouroumouchour. Les habitans s'habillent d'une toile d'ortie qu'ils fabriquent eux-mêmes, et reçoivent des Kouriles plus méridionaux, des étoffes de coton et de soie, des ustensiles de cuisine, des vases de porcelaine, et des sabres. Ils sont braves et bien armés. Ils emploient, avec la même adresse, l'arc, le sabre et la pique.

On peut traverser en une demi-journée, sur des baidars, le détroit qui conduit à la troisième île, qu'on appelle Mouchou, ou Oni-Koutan. Les habitans prennent des loutres, des castors de mer, des renards, et vont dans les îles voisines faire la chasse aux zibelines. Ils savent fabriquer des toiles d'ortie, font quelque commerce, et vont acheter au Kamtchatka des fourrures qu'ils transportent

chez les Insulaires plus méridionaux.

De l'île Mouchou, on passe en quelques heures à celle d'Araouma-Koutan, inhabitée, et qui n'est remarquable que par un volcan.

Un trajet d'une même largeur conduit à celle de Sias-Koutan, qui n'a que fort peu d'habitans, mais qui est le marché ou le rendez-vous de commerce des Insulaires septentrionaux et méridionaux.

Il faut ensuite naviguer pendant un jour entier pour arriver à Skhokoki. Les quatre îles suivantes, Motogo, Chachova, Ouchichir et Kitoni, toutes fort peu étendues, inhabitées, et dont on ne dit rien de remarquable, ne sont séparées entre elles que par des bras de mer qu'on peut passer en une demi-journée de navigation : mais ces courtes traversées sont dangereuses pendant la marée, parce qu'alors le courant est fort rapide.

L'onzième île, nommée Chimouchir, est habitée, et n'est éloignée des précédentes, qu'autant que celles-ci le sont entre elles.

Un trajet un peu plus large conduit à Itourpou, la douzième des Kouriles, qui est grande et bien peuplée. Elle offre des ports assurés contre les tempêtes, et est couverte de hautes forêts, quoiqu'on ne trouve que peu de bois dans les précédentes. C'est à

cette île que commence un peuple différent de mœurs et de langage des Kouriles septentrionaux. Ceux-ci donnent à ce peuple le nom de Kykh-Kourile : les Japonais le connaissent sous le nom d'Iesso. Les Kouriles méridionaux se distinguent des autres par plus de politesse et par une propreté plus recherchée : ils joignent aussi plus d'art au courage naturel. Il se rasent la tête, et saluent en fléchissant le genou. On trouve chez eux un grand nombre d'esclaves kamtchadales des deux sexes.

Enfin, après avoir passé les îles Ouroup et Kounachir, on parvient à l'île Matmai, qui est la dernière et la plus grande de toutes. Sur la rive occidentale, s'élève la ville qui porte le même nom que l'île. Elle a été bâtie et est habitée par des Japonais. La place est défendue par une garnison pourvue d'armes à feu, et même d'artillerie. Des corps-de-gardes sont établis le long de la côte au levant et au couchant. L'île Matmai n'est séparée du Japon (*) que par un détroit qui a peu de

(*) La plus considérable des îles qui composent ce que nous appelons le Japon, se nomme Niphon. Le mot Japon est inconnu dans l'Empire que nous avons appelé Japon. C'est une corruption, introduite par les Portugais, du mot Gé-puen, ou plutôt Dché-bing, par lequel les Chinois désignent l'île de Niphon.

largeur, mais dont la traversée est dangereuse.

Ces détails, donnés par les Japonais, et confirmés depuis par les navigateurs russes, contredisent et les découvertes faites en 1643 par le vaisseau le Castricum, et la figure qu'on a donnée et qu'on donne encore sur toutes les cartes à la terre d'Iesso. Au lieu des différentes îles Kouriles méridionales, on trace une seule grande île qu'on appelle Iesso ou terre de Jeso, une autre île sous le nom de Terre des Etats, et les côtes des prétendues terres de la Compagnie. Mais le témoignage des Japonais qui commercent avec les Insulaires des Kouriles méridionales, qui ont bâti une ville dans la principale de leurs îles, qui y entretiennent des troupes, et qui apparemment tiennent les habitans sous leur domination, doit l'emporter sur celui des Hollandais qui montaient le Castricum, qui n'ont pas abordé à ces différentes îles, et qui peuvent avoir pris plusieurs îles contiguës pour une seule terre, et les détroits qui les séparent pour des golfes. Enfin il paraît certain que le nom d'Iesso n'appartient point à un pays, comme l'indiquent les géographes; mais à un peuple qui est répandu dans plusieurs îles. Le moindre mousse japonais doit

savoir mieux tout cela que des savans d'Europe, qui décrivent le monde dans leurs cabinets.

Pierre I, dans les derniers temps de sa vie, médita de plus grandes découvertes, qui, tentées plusieurs fois, excitaient encore la curiosité intéressée des navigateurs, et la curiosité oisive du monde savant: il s'agissait de résoudre tous les doutes sur la division ou la contiguité de l'Asie et de l'Amérique. Il crut qu'il était réservé à ses sujets de décider cette importante question; il dressa de sa main l'instruction qui devait être remise aux navigateurs qu'on chargerait de cette recherche, et confia au général-amiral le soin de la faire exécuter. Il prescrivait de visiter les côtes du nord encore inconnues, d'examiner si elles tenaient à l'Amérique, et de reconnaître s'il y avait quelque port dont les Européens eussent déjà pris possession.

L'empereur mourut peu de temps après avoir arrêté ce grand dessein: mais Catherine I n'en négligea pas l'exécution.

Gui Béring, Danois de naissance, alors capitaine de vaisseau, fut mis à la tête de cette belle entreprise. Il eut sous lui deux lieutenans, Martin Spangberg et Alexei Tchirikof. Pour faire sentir toutes les

difficultés de cette expédition, il faut suivre ces officiers depuis la capitale jusqu'au port d'Okhotsk, et jusqu'au Kamtchatka.

Ils partirent de Pétersbourg au mois de février 1725, arrivèrent en mars à Tobolsk, et passèrent à Ilimsk, où ils prirent leurs quartiers d'hiver. On travaillait en même-temps à faire les provisions nécessaires pour le voyage.

Au printemps de 1726, ils descendirent la Léna jusqu'à Iakoutsk, et le lieutenant Spangberg prit les devants par l'Aldan, la Maïa, et l'Ioudoma, avec une partie des vivres, et les matériaux les plus pesans. Béring partit peu de temps après, et laissa Tchirikof à Iakoutsk, avec ordre de transporter par terre le reste des matériaux et des vivres. La difficulté des transports à travers des solitudes marécageuses, avait rendu cette séparation indispensable.

Le voyage de Béring fut heureux. Mais Spangberg, surpris par les glaces dans l'Ioudoma, obligé de continuer sa route à pied, faisant traîner avec lui les matériaux qui lui étaient confiés, abattu par l'excès de la fatigue, souffrit une si cruelle disette, que ses gens furent obligés de manger leurs poches de peau, les courroies de leurs équipages,

et jusques au cuir de leurs bottes. Il arriva enfin à Okhotsk au commencement de janvier 1727, et, au lieu de goûter le repos dont il avait tant de besoin, il fut obligé de retourner sur les bords de l'Ioudoma, pour chercher les restes de sa charge. Tchirikof n'arriva qu'en été, et n'éprouva aucun accident dont le souvenir ait mérité d'être conservé.

On construisait cependant à Okhotsk le bâtiment la Fortune, qui sortit du port le 30 juin, sous le commandement de Spangberg, pour transporter à Bolchéretskoi, au sud-ouest du Kamtchatka, les charpentiers et les matériaux les plus nécessaires. Béring et Tchirikof partirent deux mois après, et joignirent Spangberg. Ils passèrent ensemble à l'ostrog, qui se trouve à l'embouchure de la Kamtchatka, au levant de la presqu'île. On y construisit un paquebot qui fut nommé le Gabriel. Il fut lancé à l'eau le 10 juillet 1728, et l'on partit dix jours après.

On fit voile au nord-est, ne perdant presque jamais de vue les côtes du Kamtchatka. On reconnut, le jour de Saint-Laurent, une île à laquelle fut donnée le nom du Saint dont on célébrait la fête, et, cinq jours après, le 15 août, à la hauteur du 67° 18',

on atteignit un cap derrière lequel la côte courait au couchant. Le capitaine supposa que cette côte conservait toujours la même direction, et fuyait celle de l'Amérique loin de pouvoir s'y réunir. Il crut dès-lors sa commission remplie, et ne pensa plus qu'au retour. On ne doit pas l'accuser d'une impatience peu raisonnée. Le temps approchait où les brouillards épais de l'automne allaient rendre la navigation dangereuse, et où les glaces envelopperaient le vaisseau. Il ne pouvait même se présenter à l'esprit d'hiverner de plein gré sur des côtes, qui, comme toutes celles de la mer Glaciale, étaient dépouillées de bois ; qui, peut-être, n'offriraient aucun port, et seraient bordées de rochers escarpés. Béring rentra dans la Kamtchatka le 20 septembre, vieux style, ce qui répond au premier octobre.

Il entendit conter, à son retour, qu'en naviguant au levant, on rencontrerait une terre peu éloignée. Lui-même, pendant sa navigation, avait remarqué des vagues plus courtes et moins élevées qu'elles ne le sont ordinairement en pleine mer: il avait vu flotter des pins qui ne croissent point dans la presqu'île, et on l'assurait en même-temps que, des côtes élevées du Kamtchatka, on

apercevait par un temps serein la terre voisine.

Il se rembarqua l'année suivante pour reconnaître cette terre : mais, après s'être éloigné de cinquante lieues de la côte, sans avoir rien aperçu, il fut arrêté par les vents contraires, changea son cours, doubla la pointe méridionale du Kamtchatka, entra dans l'embouchure de la Bolchaïa-Réka, se rembarqua pour Okhotsk, et retourna enfin à Pétersbourg.

Pendant qu'il était encore sur mer, occupé à chercher inutilement cette terre indiquée à l'est du Kamtchatka, un bâtiment japonais fut jeté sur la côte par la tempête. Un lieutenant de Kozaques, qui ne vit, dans le malheur de ces étrangers, qu'une occasion de s'approprier les débris de leur fortune, massacra l'équipage, et ne réserva que deux hommes. L'un était un vieillard et l'autre un enfant d'onze ans. Le Kozaque reçut la peine due à son crime, et les deux Japonais furent transportés à Iakoutsk, et menés ensuite à Pétersbourg, où ils arrivèrent en 1732. On leur enseigna la langue russe ; et ils furent chargés de faire, à l'académie des sciences, des élèves dans la langue japonaise. Déjà quelques uns de leurs disciples

commençaient à faire de grands progrès, lorsqu'ils perdirent leurs maîtres, dont l'un mourut en 1736 et l'autre en 1739.

Béring et ses deux lieutenans, loin de songer à se livrer au repos, après les fatigues de leur première expédition, proposèrent eux-mêmes d'en faire une seconde, et de tenter de nouvelles découvertes sur une mer encore trop peu connue. Cette offre courageuse fut goûtée de la cour, qui, pour témoigner à ces deux braves officiers combien elle était satisfaite de leur zèle, éleva le capitaine Béring au rang de capitaine-commandeur, ou de commodore, et les deux lieutenans au rang de capitaines. Il fut arrêté que l'on équiperait plusieurs bâtimens, dont les uns dirigeraient leur course à l'est vers le continent de l'Amérique, et les autres au sud vers le Japon.

Le sénat, voulant procurer aux chefs de cette expédition toutes les lumières capables de diriger leurs recherches, demanda, en 1732, à l'académie des sciences, un mémoire détaillé de toutes les connaissances qu'on avait acquises sur le Kamtchatka, sur les mers dont il est baigné et sur les contrées voisines. Delisle dressa une carte fautive, comme elle devait l'être alors, et rendit

compte par écrit des découvertes supposées déjà faites et des moyens d'en faire de nouvelles.

Le sénat porta plus loin encore ses soins pour le succès de l'entreprise: il ordonna à l'académie des sciences de choisir un professeur de son corps pour accompagner Béring, et déterminer, par des observations astronomiques, la vraie position des terres qu'on allait découvrir. Deux membres de l'académie s'offrirent d'eux-mêmes à faire ce voyage laborieux. L'un était Jean-Georges Gmélin, professeur de chimie et d'histoire naturelle; et l'autre, Delisle de la Croyère, second professeur d'astronomie. Le savant Muller se présenta dans la suite pour écrire l'histoire civile de la Sibérie, les antiquités, les mœurs et les usages des peuples, et l'histoire même du voyage qu'on allait entreprendre.

Les offres de tous ces savans furent acceptées: mais la Croyère fut seul de l'expédition maritime. Les préparatifs prirent beaucoup plus de temps que l'on n'avait prévu; les années s'écoulaient et l'on ne savait pas encore quand on pourrait s'embarquer. Gmélin, après plusieurs années de séjour en Sibérie, fut obligé, par sa mauvaise santé, de demander son rappel: il fut remplacé par Steller.

Muller,

Muller, au lieu de s'embarquer, resta dans la Sibérie pour la parcourir et en achever la description.

Les mêmes vues qui présidaient à l'expédition du Kamtchatka, faisaient ordonner les dernières expéditions sur la mer Glaciale dont nous avons rendu compte. Les préparatifs se continuaient lentement, quoiqu'avec ardeur: déjà six années s'étaient écoulées depuis qu'on s'occupait laborieusement de ce grand projet. Le capitaine Spangberg, chargé du voyage au Japon, fut prêt le premier, parce que cette entreprise exigeait des apprêts moins considérables que celle du commodore.

Spangberg montait le Dogre le Michel-Archange, et le lieutenant Walton la double chaloupe l'Espérance. Les glaces ne lui permirent de sortir d'Okhotsk que vers le milieu du mois du juin 1738, quoiqu'à Saint-Pétersbourg, qui est presqu'à la même hauteur, la navigation soit toujours libre au commencement de mai. Il gouverna vers le Kamtchatka, entra dans la Bolchaïa-Réka; et, après s'y être arrêté autant qu'il le fallait pour préparer ses quartiers d'hiver, il dirigea son cours vers les îles Kouriles. Mais il n'était encore descendu qu'au 46ᵉ degré de

latitude, lorsque l'automne déjà avancé le fit penser au retour.

Il remit en mer le 22 mai 1739: une forte tempête, accompagnée d'une brume épaisse, le sépara de Walton: ils se cherchèrent mutuellement sans se trouver, et achevèrent séparément leur route.

Spangberg mouilla l'ancre près des côtes du Japon, le 18 juin, à 36° 41 min. de latitude, suivant son estime. Des villages s'élevaient dans une campagne couverte de moissons; une multitude de bâtimens japonais bordait le rivage. Deux barques s'approchèrent du vaisseau russe, et firent signe à Spangberg de venir à terre: lui-même les invita par signes à venir à bord; mais la défiance était mutuelle, et le capitaine leva l'ancre dans la crainte de quelque surprise. Tantôt il prenait le large, tantôt il se rapprochait de la terre.

Le 22, à la hauteur de 38° 25 minutes, on fit quelque commerce avec deux barques de pêcheurs. Quoique les Japonais avec qui l'on trafiquait ne fussent que des gens du commun, ils montrèrent beaucoup de politesse et une grande équité dans le prix qu'ils mirent aux marchandises qu'ils recevaient ou qu'ils donnaient en échange.

Avant qu'on eût quitté cette hauteur, un bateau amena quatre hommes au bâtiment. Leurs robes brodées, leur bonne mine, annonçaient des personnes distinguées. En entrant dans la chambre du capitaine, ils s'inclinèrent jusqu'à terre, les mains jointes pardessus la tête, et ne se relevèrent qu'après y avoir été forcés par Spangberg. Ils parurent goûter avec plaisir l'eau-de-vie et les mets qui leur furent offerts. On leur présenta un globe et une carte marine: ils reconnurent sans peine leur pays, qu'ils désignèrent par le nom de Niphon.

Lorsque Spangberg rentra dans le port d'Okhotsk, Walton y était déjà de retour. Deux jours après avoir été séparé du capitaine, il avait aperçu la terre du Japon par les 38° 17 minutes de latitude. Son estime lui donnait une différence de 11° 45 minutes de longitude à l'ouest de la première des îles Kouriles : il continua de courir sud, sans perdre terre jusqu'au 35° 48 minutes: il suivit quelques bâtimens japonais, et se trouva devant une ville. Une barque japonaise, montée de dix-huit hommes, s'approcha du vaisseau : ces gens invitèrent les Russes à descendre à terre. Leur politesse inspira de la confiance à Walton, qui envoya dans un

esquif le second pilote, nommé Kazimérof, le quartier-maître et six soldats. Il leur donna des tonneaux vides pour les remplir d'eau fraîche, et quelques bagatelles qu'ils pussent offrir aux habitans.

Plus de cent petites barques vinrent au-devant de l'esquif. Le rivage était couvert de spectateurs: tous s'inclinèrent devant les Russes. Les Japonais s'empressèrent à enlever les deux tonneaux vides, allèrent les remplir et les rapportèrent à l'esquif.

Kazimérof n'y laissa que deux soldats et mit pied à terre. La ville occupait à peu-près trois quarts de lieue le long du rivage, et contenait environ quinze cents maisons, tant de pierre que de bois. Tout offrait une grande propreté dans les rues et dans l'intérieur des maisons. On voyait un grand nombre de boutiques où l'on vendait sur-tout des toiles de coton. Kazimérof et ses gens entrèrent dans la maison où il avait vu porter ses tonneaux. Le maître vint au-devant d'eux à la porte, les fit entrer avec beaucoup de civilité et leur présenta une collation de fruits et de confitures, dans des vases de porcelaine.

Plus de cent petits bâtimens, dont chacun était monté de quinze hommes, recondui-

sirent Kazimérof jusqu'au vaisseau. Dans une de ses barques était un homme de condition qui entra dans le navire. La richesse de ses habits, les respects qu'on lui témoignait, firent juger qu'il tenait dans la ville un des premiers rangs. Il fit présent à Walton d'un vase rempli d'un vin coloré, assez fort et d'un goût agréable, mais mêlé d'un peu d'aigreur: comme on ne le but qu'à Okhotsk, peut-être avait-il acquis ce défaut dans le transport.

Walton, après avoir croisé quelque temps sur les côtes du Japon, fit voile à l'est pour reconnaître s'il ne découvrirait pas quelque terre, et, n'ayant rien aperçu, il retourna au Kamtchatka, et ensuite à Okhotsk.

Le but de ce voyage avait été de déterminer la vraie position du Japon par rapport au Kamtchatka. On avait cru long-temps qu'ils étaient presque sous le même méridien. C'est ainsi que les avait placés Strahlenberg, et cette erreur avait été copiée par Kirilof, dans la carte générale de l'empire de Russie. Mais, suivant le cours et les observations de Spangberg et de Walton, le Japon est situé de 11 à 12 degrés de longitude à l'ouest du Kamtchatka.

Enfin au printemps de l'année 1741, tout

fut prêt pour l'expédition du commodore, et les deux paquebots, dont l'un devait être monté par lui-même, et l'autre par le capitaine Tchirikof, allaient sortir du port d'Avatcha, qui fut alors nommé *Pétropavloskoi*, (Pierre et Paul). Il ne restait plus qu'à convenir du cours que l'on tiendrait.

On assembla un conseil composé de tous les officiers : on n'ignorait pas les indices d'un pays voisin à l'est ; mais elles étaient contrariées par la carte que Delisle avait dressée et présentée au sénat. Delisle de la Croyère en avait une copie qu'il apporta au conseil : on n'y voyait à l'est qu'une mer libre ; mais au sud-est d'Avatcha, était indiquée une prétendue terre vue par Jean de Gama. On ne connaît pas ce Jean de Gama ; on ignore quand il a fait la découverte qu'on lui attribue : on sait seulement que Texeira, cosmographe du roi de Portugal, l'a indiquée le premier dans une carte qu'il publia en 1649. Il l'a placée à 10 ou 12 degrés au nord-est du Japon, et elle paraît être la même que la prétendue terre de la Compagnie, vue du Castricum, qui n'est autre chose que l'une ou plusieurs des îles Kouriles. Mais Delisle avait indiqué cette terre trop à l'est, et comme une dépendance de

l'Amérique ; et cette erreur de géographie causa tous les malheurs de l'expédition, parce qu'on perdit le temps à courir au sud-est.

On mit à la voile le 4 de juin : le commodore avait à son bord Steller, adjoint de l'académie des sciences, et Tchirikof avait le professeur Delisle de la Croyère. Parvenu au 46e degré de latitude, on reconnut qu'on chercherait en vain plus long temps la terre de Gama. On revira de bord, on courut au nord jusqu'au 50e degré de latitude, et alors on gouverna à l'est pour découvrir le continent de l'Amérique. Mais, le 20 de juin, une forte tempête et des brouillards épais séparèrent Tchirikof du commodore. Ils avaient ordre de ne se pas quitter, pour se donner mutuellement des secours : ils se cherchèrent en vain et ne devaient plus se revoir.

Le 18 juillet, le commodore aperçut le continent de l'Amérique, et trois jours auparavant, Tchirikof avait atteint la même côte. En rectifiant leur estime, pour la longitude, d'après les indications que donne la route de leur retour, comparée à celle du départ, le savant Muller croit que le premier a vu la terre au 58° 28 minutes de latitude et au

236° de longitude ; et le second au 56° de latitude et au 241° de longitude (*). En comparant cette position avec celle de l'extrémité la plus septentrionale connue de la Californie, on ne trouve, du point découvert par Tchirikof, qu'une différence de treize degrés en latitude et d'un peu plus de cinq en longitude. Il est d'autant plus à regretter qu'on n'ait pas poussé jusque-là les recherches, qu'on aurait vérifié les découvertes douteuses de l'amiral de Fuente. Mais les navigateurs russes n'avaient pas connaissance de cette prétendue découverte.

La côte dont avait approché Tchirikof était escarpée, hérissée de rochers et dénuée d'îles. Il jeta l'ancre à quelque distance, et envoya à terre sa grande chaloupe, sous les ordres du pilote, avec dix hommes d'élite : il leur donna des vivres pour plusieurs jours, de bonnes armes et même un canon de bronze.

(*) Béring, suivant son estime, aperçut le continent à 50° de longitude d'Avatchá, et Tchirikof à 55, aussi suivant l'estime. La longitude du port d'Avatcha est déterminée par des observations astronomiques au 176° 12' 30", à compter du méridien de l'île de Fer. Ainsi le commodore aurait aperçu la côte au 226e. degré de longitude, et Tchirikof au 231e. M. Muller suppose qu'il y avait, dans leur estime, une erreur de dix degrés au moins.

On les vit entrer dans une anse, derrière un petit promontoire, et les signaux apprirent qu'ils avaient abordé. Après plusieurs jours, la chaloupe ne revenant pas, on pensa qu'elle avait été endommagée, et qu'elle avait besoin de réparations avant de rejoindre le vaisseau. On envoya sur le canot le Bosman, avec des charpentiers et un calfateur. Une épaisse fumée s'élevait continuellement sur le rivage. On vit le lendemain deux bateaux venir de terre à la rame : on crut que c'étaient les deux chaloupes; mais c'étaient des Américains qui, après avoir vu tout le monde qui était sur le vaisseau, poussèrent de grands cris et regagnèrent le rivage à force de rames.

Il ne restait plus ni chaloupe ni canot, et les rochers de la côte ne permettaient pas au vaisseau d'approcher. Un vent d'ouest qui s'éleva avec force, et qui menaçait de jeter le vaisseau contre les rochers, obligea de lever l'ancre et de gagner le large. Tchirikof croisa deux jours dans ces parages : dès que le vent fut apaisé, il se rapprocha de la terre, et fut enfin obligé, par un résultat du conseil, d'abandonner ses malheureux compagnons, qui peut-être n'existaient plus : la fumée, qu'on avait vue si long-temps sur

le rivage, était peut-être celle du sacrifice de ces victimes. On reprit, le 27 juillet, la route du Kamtchatka.

Béring, de son côté, cherchait à prendre connaissance de la côte qu'il avait aperçue. Il ne voyait encore que de hautes montagnes couvertes de neige: on mouilla enfin le 20 juillet, à peu de distance du continent. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut appelée le cap Saint-Elie; un autre cap, qu'on aperçut ensuite à l'ouest du précédent, reçut le nom de Saint-Hermogène. Entre eux est un golfe, où l'on se promettait de pouvoir se retirer avec sureté.

Le maître Khitrof fut chargé de les visiter: il trouva dans une île quelques cabanes désertes, construites apparemment par des Sauvages que la pêche attirait quelquefois dans cette île. Les planches bien unies dont ces cabanes étaient revêtues, prouvaient que ces Sauvages avaient quelque commencement d'industrie. On trouva dans l'une une cassette de bois de peuplier, et une pierre sur laquelle on voyait l'empreinte des couteaux ou des haches de cuivre qu'on y avait aiguisés. C'est ainsi qu'en Sibérie, vers la source de l'Iénissei, on trouve, dans les anciens tombeaux, des instrumens tranchans de cuivre,

et que jamais on n'y a trouvé de fer. C'est ainsi que le besoin apprend aux hommes à faire suppléer les métaux les uns aux autres.

Steller, qui avait aussi gagné la terre d'un autre côté, sur une chaloupe envoyée pour chercher de l'eau, trouva dans une cave une provision de saumon salé, des cordes, quelques meubles et différens ustensiles. Il entra dans une cabane où des Américains venaient de dîner; mais ils avaient pris la fuite à sa vue. Il aperçut du feu sur une colline couverte de bois : mais un rocher escarpé rendait cet endroit inaccessible, et il n'avait pas le temps de chercher le sentier par où les Sauvages y avaient atteint. Les matelots qui avaient été à l'aiguade, rapportèrent à bord des poissons fumés, assez semblables à des carpes, et qu'on trouva d'un très-bon goût. Ils avaient passé devant deux endroits où l'on avait fait du feu. On envoya quelques présens qui furent laissés à terre, pour apprendre aux Américains qu'ils avaient été visités par un peuple ami.

On resta long-temps à la vue de cette côte, et embarrassé parmi les rochers qui la bordent. Souvent, après s'être cru en sureté, on voyait terre à l'avant et des deux bords. Quelquefois, pendant la nuit, sans

que le vent eût changé, on voguait tantôt dans une mer agitée, et tantôt dans une eau calme, pour retomber encore entre des flots irrités qui permettaient à peine au pilote de gouverner. On devait apparemment ces calmes passagers à l'abri de quelques îles qu'on ne pouvait apercevoir dans l'obscurité. Enfin on prit le parti de porter au sud, et l'on se trouva bientôt dans une mer sûre.

Le 30 juillet, par un temps couvert de brouillards, on découvrit une île, qui fut nommée *Toumannoi*, la nébuleuse. Une navigation laborieuse et incertaine occupa tout le mois d'août. Le scorbut se mettait dans l'équipage, et le commodore, que l'âge et son caractère rendaient peu actif, en fut plus incommodé que les autres, et ne sortit bientôt plus de sa chambre. L'un des premiers effets de cette cruelle maladie est d'ôter l'activité, tandis que son plus grand remède est le mouvement.

L'eau fraîche commençait à manquer, ce qui obligea de porter le cap au nord le 29 août; on revit bientôt le continent. La côte était fort escarpée et bordée d'une multitude d'îles, entre lesquelles on jeta l'ancre à 55° 25 minutes de latitude: on leur donna le nom du matelot Choumaguin, qui y fut

enterré : c'était le premier homme de l'équipage que l'on perdait. On ne trouva que de l'eau saumâtre ; le besoin obligea d'en remplir les tonneaux vides, et Steller attribua à l'usage de cette eau les attaques redoublées du scorbut, qui enlevèrent une partie de l'équipage.

Le vaisseau, exposé à toute l'impétuosité des vents du sud, n'avait au nord que des brisans et des rochers. Cette position dangereuse engageait à lever l'ancre ; mais on avait vu du feu dans une île pendant la nuit, et le maître Khitrof, qui alors était de garde, demanda et obtint avec beaucoup de peine la permission d'aller à la découverte.

Il prit avec lui cinq hommes sur le canot : on ne trouva que les restes du feu qu'on avait aperçu ; les hommes s'étaient retirés. Khitrof voulut rejoindre le vaisseau, mais un vent contraire et impétueux l'obligea de se réfugier vers une autre île. A chaque instant les vagues menaçaient d'emporter les hommes et d'engloutir le canot. Heureusement, dans le temps même qu'une vague remplissait d'eau la chaloupe, une autre la porta contre terre. La même tempête força bientôt après le vaisseau à lever l'ancre pour chercher un abri plus sûr. Khitrof le vit

partir, le perdit de vue et se crut abandonné. Il passa deux jours dans cette cruelle perplexité, ne voyant de terme à ses maux que dans une mort affreuse et trop lente. Son canot, brisé contre le rivage, ne pouvait plus tenir la mer: le vent permit enfin de lui envoyer la chaloupe.

On appareilla; mais le vent contraire força de se retirer encore entre les îles. On entendit des cris et l'on vit du feu : deux Américains approchèrent du vaisseau, et présentèrent le calumet en signe de paix. C'était un bâton court, au bout duquel étaient attachées des plumes de faucon. Il est singulier qu'on ait retrouvé le caducée des Grecs chez les Sauvages de l'Amérique.

Les canots ou baidars de ces Américains sont faits comme ceux des Groenlandais. Ils sont longs et étroits, ne contiennent qu'un seul homme, et sont recouverts de tous côtés de peaux de chiens de mer. Au milieu est une ouverture ronde, bordée aussi d'une peau que le navigateur, après être entré dans le canot, noue autour de lui comme un tablier, en sorte que l'eau ne peut trouver aucune issue pour entrer dans le baidar, qui devient insubmersible. La nacelle ne faisant ainsi qu'un tout avec l'homme qui la

monte et la gouverne, mériterait justement le titre de scaphandre (*). Une rame, taillée en forme de pelle par les deux bouts, sert à-la-fois d'aviron et de gouvernail. Si le canot chavire, le Sauvage sait le remettre aisément à flot.

On invita, par signes et par des présens, les Américains à monter à bord; mais on ne les y put engager. Il fut résolu de leur rendre visite. Le lieutenant Vaxel gagna l'île avec la grande chaloupe, accompagné de Steller et de neuf hommes bien armés. Il mit à terre trois hommes, entre lesquels était un interprète de la nation des Tchouktchi. Il ne put se faire entendre des Sauvages; mais on se donna par signes des témoignages d'amitié. Les Sauvages présentèrent aux Russes de la chair de baleine : ce mets n'était pas alors de leur goût; nous verrons la misère les rendre bientôt moins difficiles.

On suppose que les Sauvages n'étaient venus dans cette île que pour la pêche de la baleine; car, ils n'avaient point de femmes, et l'on n'aperçut nulle part de cabanes : ils

(*) *Scaphandre*, signifie homme nacelle; c'est un mot composé, tiré du grec, et transporté depuis assez peu de temps dans la langue française.

étaient sans armes : un seul d'entre eux portait à sa ceinture un couteau long de huit pouces, fort épais, et dont la plus grande largeur était par le bout. Ils avaient le haut du corps vêtu de boyaux de baleine, et le bas de peaux de chiens de mer. Leurs bonnets, ornés de plumes, étaient de peaux de lions marins. Leur visage était peint d'une couleur rouge, quelques-uns l'avaient bigarré. On crut remarquer dans leurs traits la même variété que parmi les Européens: quelques-uns avaient le nez aussi plat que des Kalmouks. Tous étaient d'une taille assez haute. Ils se bouchaient le nez avec de petits paquets d'herbe, qu'ils retiraient de temps en temps pour lécher l'humeur qui découlait de leurs narines. On croit qu'ils se nourrissaient de chair de baleine, et de celles des lamantins, des ours de mer, et des loutres marines. On les vit aussi chercher et arracher des racines, qu'ils mangeaient aussitôt, après en avoir légérement secoué la terre.

Un des Américains eut le courage d'entrer dans la chaloupe ou Vaxel était resté. On crut le bien régaler en lui présentant une tasse d'eau-de-vie ; mais cette liqueur lui sembla si désagréable, qu'il cracha aussitôt ce

ce qui lui en était entré dans la bouche, et poussa de grands cris pour demander aux siens du secours. On lui offrit des présens, sans pouvoir l'apaiser : il refusa tout. On lui permit de se retirer, et Vaxel rappela son monde. Les Américains irrités voulaient retenir les Russes, et se saisirent même du cable par lequel la chaloupe était amarrée. On fut obligé de le couper. Les Russes échappèrent de leurs mains; mais les Sauvages ne voulaient pas lâcher l'interprète. Vaxel, pour les effrayer, fit tirer deux coups de fusil chargés à poudre. Ce bruit, nouveau pour eux, les renversa par terre, et l'on regagna heureusement le vaisseau.

On gouverna sud pour se dégager de la côte. Le vent fut toujours contraire jusqu'à la fin du voyage, et ne varia guère qu'entre ouest-sud-ouest, et ouest-nord-ouest : d'où l'on peut conjecturer que les vents d'ouest soufflent constamment sur cette mer pendant l'automne. On vit, le 24 septembre, une terre remarquable par ses hautes montagnes et par les îles qui la bordent. On donna à la plus haute de ces montagnes le nom de Saint-Jean (*).

(*) On estima que cette montagne était située au 51° 27' de latitude, et par le 197° de longitude. Suivant Tchirikof, qui vit aussi cette côte, elle est au 51° 12' de latitude.

Un vent du sud rendait le voisinage de la côte dangereux: mais, retournant bientôt à l'ouest, il se changea en une horrible tempête qui dura dix-sept jours entiers. Un vieux pilote, qui avait tenu la mer pendant cinquante ans, n'en avait jamais vu de semblable, et, pour surcroît de malheur, on ne connaissait pas la mer sur laquelle on était si cruellement balotté.

Le besoin, le manque d'eau fraiche, la maladie, l'éloignement, la saison avancée, tout devait engager à chercher un port, pour passer l'hiver sur la côte d'Amérique. Cependant il fut résolu dans un conseil, qu'on tâcherait de retourner au Kamtchatka. On reconnut un groupe d'îles qui reçurent les noms de Saint-Macaire, de Saint-Etienne, de Saint-Théodore et de Saint-Abraham. Enfin, le 29 et le 30 octobre, on aperçut deux autres îles, qu'on eut le malheur de prendre pour les plus septentrionales des Kouriles. Elles sont bien à la même élévation du pôle: mais elles en sont à peu près éloignées de huit degrés de longitude est. On crut qu'on n'était plus qu'à deux journées d'Avatcha; la joie s'empara des cœurs, et l'on porta le cap au nord.

Cette funeste erreur fit donner à ces îles

le nom de Séduction. Elle fut reconnue trop tard. On reprit le cours à l'ouest; mais on n'apercevait point de côte, et la saison trop avancée ne laissait plus aucune espérance d'atteindre au port. L'équipage travaillait sans relâche, constamment arrosé d'une pluie froide. La maladie faisait sans cesse des progrès rapides. Deux matelots malades étaient obligés de soutenir sous les bras un de leurs camarades, malade comme eux, pour l'amener au gouvernail. Lorsqu'il ne pouvait plus rester assis ni tenir le timon, il était remplacé par un autre mourant. On n'osait faire force de voiles, parce que, dans le besoin, personne n'aurait eu la force d'amener celles qu'il aurait fallu supprimer. Elles étaient d'ailleurs si vieilles, qu'un vent un peu fort les eût mises en pièces. On en avait cependant de rechange; mais on n'avait pas assez de monde en état d'agir, pour les substituer aux anciennes.

A la pluie succédèrent la neige et la grêle. Les nuits plus longues et plus obscures rendaient le danger plus imminent, et l'on était sans cesse menacé du naufrage. On n'avait plus le courage de travailler à fuir la mort, et le vaisseau resta plusieurs jours sans être gouverné.

Comment donner des ordres à des mourans? Comment faire obéir des hommes qui ne s'intéressaient plus à la vie? Dans cet abattement, dans ce désespoir général, le lieutenant Vaxel conserva son courage, et le rendit, à force de prières, à quelques matelots : on manœuvra du moins, quoique bien faiblement, et sans connaître l'élévation du pôle, sans pouvoir faire d'observations, sans savoir à quel éloignement on était du Kamtchatka. On n'avait pu, depuis longtemps, prendre hauteur, ni corriger l'estime.

Enfin on aperçut terre : mais ce n'était encore que des sommets de montagnes couvertes de neige. La nuit vint avant qu'on pût en approcher. Le lendemain le vaisseau fut poussé par des vagues énormes contre un rocher, et le heurta par deux fois. La force de la lame le faisait trembler jusqu'à la quille. On jeta successivement deux ancres, et on les perdit toutes deux: on allait en jeter et en perdre une troisième, lorsqu'une grande vague porta le vaisseau par-dessus le rocher, et l'on se trouva mouillé dans une eau calme, sur un fonds de sable. C'est ainsi qu'on fut porté, le 6 novembre, par un accident heureux, dans le seul endroit par où l'on pût aborder.

Ce fut avec peine que l'équipage, épuisé par la maladie et par ses nouvelles fatigues, put descendre la chaloupe. Vaxel et Steller allèrent reconnaître l'asile qui leur était accordé. Ils trouvèrent une terre couverte de neige, point de forêts, quelques broussailles apportées par la mer sur le rivage, point de bois dont on pût se construire des abris contre la rigueur de l'hiver, un torrent qui n'était pas encore glacé, et qui roulait une eau claire et agréable au goût. Il n'y avait pas de choix: il fallait périr sur la mer, ou accepter cette affreuse retraite.

Entre des collines de sable qui bordaient le torrent, on trouva des fosses assez profondes: on résolut de les nettoyer, de les couvrir de voiles; et tels furent les lieux de repos destinés à des malheureux, abattus par la maladie et la fatigue.

Il fallait transporter les malades à terre. Quelques-uns expirèrent sur le tillac, dès qu'ils eurent senti le grand air, d'autres moururent dès qu'on les eut descendus dans la chaloupe, et plusieurs ne vécurent à terre que quelques instans.

On apprit, par ces funestes expériences, que le transport subit des malades, à l'air libre, était mortel. Cette leçon prolongea de

quelques jours la vie du commodore. On l'enveloppa soigneusement, et on le défendit des atteintes de l'air extérieur avant de le transporter à terre. Il mourut le mois suivant, et l'on peut dire, en quelque sorte, qu'il fut enterré vif. Il se détachait continuellement du sable des bords de la fosse dans laquelle il était couché; il en avait les pieds et les jambes couvertes; et, les derniers jours, il défendit de l'ôter, parce que cette couche de sable lui rendait quelque reste de chaleur. Il finit par en être couvert jusqu'au bas-ventre, et l'on fut obligé de le déterrer après sa mort, pour l'inhumer d'une manière convenable. Son nom fut donné à l'île où il expira.

Aucun des malades qui avaient gardé le lit sur le vaisseau, ne put échapper à la mort. Le mal commençait par une extrême lassitude, par un dégoût, une apathie générale, et par un abattement égal de corps et d'esprit. A ces premiers symptômes, succédait une difficulté de respirer qui augmentait au moindre mouvement. Bientôt tous les membres étaient affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enflaient, le teint devenait jaune, le corps se couvrait de taches livides, les gencives saignaient, les dents étaient ébranlées.

Le malade n'aurait pu devoir la vie qu'à un exercice violent, et il ne voulait pas même se remuer ; il lui était indifférent de vivre ou de mourir. Plusieurs étaient saisis d'une terreur panique au moindre bruit. Quelques-uns ne perdaient pas l'appétit, et croyaient à peine être malades. Ils s'habillèrent eux-mêmes, dès qu'ils surent qu'on avait atteint la terre, se hâtèrent de gagner le pont, et tombèrent morts en y arrivant.

Les officiers, obligés de donner sans cesse des ordres, de veiller sur toutes les manoeuvres, de ne quitter presque jamais le tillac, n'eurent que de faibles atteintes de cette affreuse maladie. Steller était toujours avec eux; Steller, médecin, naturaliste, et philosophe enjoué, dont l'ame, toujours égale et tranquille, ne pouvait être ébranlée ni par les souffrances, ni par la crainte, leur fut encore plus utile par son courage et par sa gaieté, que par ses conseils et ses remèdes.

L'île de Béring devint le séjour de la parfaite égalité. On n'y connaissait ni supérieur ni inférieur. Les officiers, les matelots, les soldats n'étaient plus que des frères et des compagnons de la même infortune. Tous recevaient la même portion et la même qualité de vivres ; et ceux qui habitaient la même

fosse, mangeaient ensemble sans aucune distinction.

Quoiqu'il fût mort trente personnes dans l'île, les provisions du vaisseau auraient été insuffisantes. On tua des loutres de mer dont la chair était si dure, qu'on était obligé de la hacher pour l'avaler sans aucune mastication. Les intestins, trouvés plus délicats, furent réservés pour les malades. Les flots apportèrent sur le rivage une baleine qui, sans doute, avait long-temps flotté sur la mer, et dont la graisse était déjà rance. Elle fut reçue comme un présent de la fortune, et fut appelée, apparemment par Steller, le magasin de vivres. Une autre baleine plus fraîche fut apportée de même au commencement du printemps.

On cessa de voir des loutres au mois de mars : mais elles furent remplacées par un animal amphibie, à qui les Russes du Kamtchatka ont donné le nom de chat de mer, et que Dampier appelle ours marin. Les plus gros pèsent plus de cinq cents livres; mais la chair en est dégoûtante. On reçut successivement des chiens et des lions de mer, et enfin de ces vaches marines que nous appelons lamantins, et dont la chair est aussi bonne que celle du meilleur bœuf.

Le printemps ramena le desir du retour. On ne pouvait remettre à flot le paquebot, qui avait été fort endommagé, et qui était profondément ensablé par la quille. Il fut résolu de le mettre en pièces, et de construire un nouveau bâtiment de ses débris. Mais les trois charpentiers étaient morts. Il se trouva heureusement, parmi les matelots, un Kozaque de Kranoïarsk, qui avait travaillé dans le chantier d'Okhotsk. On lui donna les proportions; il les suivit, et construisit un petit bâtiment à un mât, qui se trouva aussi bon voilier, que s'il eût été l'ouvrage d'un habile maître. Ce succès mérita au Kozaque le rang d'Enfant-Boïar. On entra enfin dans le port d'Avatcha le 25 août 1742.

Le retour de Tchirikof avait été plus prompt, mais presque aussi malheureux. L'eau avait manqué, et l'on avait été réduit à distiller l'eau de la mer, qui perdit sa salure et conserva son amertume. On la mêlait par moitié avec ce qui restait d'eau douce. Cette mauvaise eau aggrava les accidens du scorbut. Enfin on rentra, le 9 de novembre 1741, dans le port d'Avatcha. Delisle de la Croyère, qui gardait depuis long-temps la chambre, tomba mort en montant sur le

tillac. On perdit vingt et un hommes sur soixante et dix.

DÉCOUVERTE

De nouveaux Archipels.

Nouvelles découvertes des Russes, par Koxe.

Les habitans du Kamtchatka, qui apprirent tous les maux qu'avaient soufferts les compagnons du malheureux Béring, furent moins effrayés du récit de leurs souffrances, que tentés à la vue des belles peaux de loutres marines qu'ils rapportaient et qui se vendent très-cher aux Chinois. Ils ne négligèrent pas cette source de richesses ; et allèrent les chercher dans l'île qui avait été funeste à l'estimable navigateur ; de cette île, ils ne tardèrent pas à découvrir celle que, dans la suite, ils appelèrent *Mednoi*, ou de cuivre, parce qu'on y trouve de gros morceaux de cuivre natif.

Quand les animaux qui fournissent de riches fourrures, furent devenus plus rares dans ces deux îles par la poursuite opiniâtre des chasseurs, l'intérêt fit entreprendre de nouvelles expéditions, et procura de nouvelles découvertes. Les différens groupes d'îles

nouvellement connues, conduiront, sans doute, bientôt les navigateurs jusqu'à l'Amérique. Il paraît certain à présent que le Nouveau-Monde n'a pas, entre le 50° et le 60° degrés de latitude, de côte plus voisine de l'Asie que celles où touchèrent Béring et Tchirikof.

Les derniers navigateurs ont fait connaître la véritable position de cette chaine d'îles qui lient l'Asie et l'Amérique, et qui sont, peut-être, les débris d'une terre qui unissait autrefois les deux continens.

Suivant les observations de ces navigateurs, l'île de Béring gît presque directement à l'est de l'embouchure de la Kamtchatka. Celle de cuivre en est fort peu éloignée.

Les îles Aléoutskié, ou Aléoutiennes, suivent la même direction que celles de Béring et de cuivre, par le 185° de longitude et le 54° de latitude. C'est en 1745 qu'on y est descendu pour la première fois.

On parle d'un groupe composé de six îles au moins, qui gissent au nord des Aléoutiennes, et qui ne se trouvent ni sur la carte générale de l'empire de Russie, ni même sur celles qui ont été publiées par M. Koxe. Elles ont été découvertes en 1761 par le vaisseau Saint-André et Natalie, et ont été nommées

Andréanovski. Elles sont éloignées des îles Aléoutiennes de six à huit cents verstes, ou de cent cinquante à deux cents lieues. Placées entre le groupe de ces îles, et celui des îles aux Renards, elles complètent la chaîne qui lie, en quelque sorte, le Kamtchatka à l'Amérique. On croit qu'elles commencent vers le 53ᵉ degré de latitude, près de la plus orientale des Aléoutiennes : on ajoute que celle qui gît le plus au nord-est est si voisine de la plus méridionale des îles aux Renards, qu'elle a quelquefois été prise pour une terre de ce dernier groupe. On suppose même qu'Atak et Amlak, qui ont été comptées parmi les îles aux Renards, font partie des îles Andréanovski.

La chaîne des îles aux Renards, ou *Lissié ostrova*, découverte en 1758, s'étend, entre les 56 et 61ᵉ degrés de latitude, apparemment jusqu'au continent de l'Amérique (*). Les habitans de ces îles pensent que, plus au nord, se trouve un pays montueux, couvert de forêts et un grand promontoire qui doit être

---

(*) Suivant la carte de Russie publiée par l'académie des sciences de St. Pétersbourg, ces îles courent de l'ouest à l'est entre le 211ᵉ et le 226ᵉ degrés de longitude. Mais suivant la carte du troisième voyage de Cook, leur position doit être plus occidentale.

une extension du continent. Les loutres de rivière, les loups, les ours, les sangliers, les rennes qui se trouvent dans les îles les plus orientales sont des indices d'un continent voisin. D'autres indices annoncent aux navigateurs une mer moins ouverte et le voisinage de la terre.

Les habitans des îles Aléoutiennes sont vêtus de peaux d'oiseaux, de loutres et de veaux marins tannées. Ils ont pour la chasse des espèces de chapeaux de bois. Leurs couteaux sont de pierre : les traits qu'ils lancent avec une machine de bois, sont armés d'os ou de cailloux. Leurs habitations sont des huttes creusées en terre et recouvertes d'un toit de bois. Ils se nourrissent principalement d'animaux marins, qu'ils harponnent avec des lances armées d'os : ils mangent aussi des racines et des fruits sauvages. Les ruisseaux fournissent des saumons, et la mer des turbots qu'on prend avec des hameçons de bois.

Les naturels des îles aux Renards se percent les oreilles, le nez et la lèvre inférieure pour y passer des os. Les femmes se font au visage des bandes noirâtres avec une aiguille et du fil qu'elles s'introduisent dans la peau. Les armes et la manière de vivre sont les mêmes que dans les îles Aléoutiennes. La

nation est divisée en différentes associations, dont quelques-unes ne sont composées que de cinquante personnes et d'autres de deux cents.

Leurs huttes contiennent jusqu'à trente à quarante personnes à-la-fois, et sont si chaudes qu'ils y restent nus, quoiqu'ils n'y fassent jamais de feu. Ils n'ont aucune idée de décence ni de pudeur, se livrent sans honte, dans leurs habitations communes, aux plaisirs de l'amour, et souvent même à des plaisirs contraires à la nature. Ils ne connaissent aucune cérémonie pour le mariage: chaque homme prend autant de femmes qu'il en peut entretenir, on n'a pas vu cependant qu'ils en eussent plus de quatre : ils ne font aucune difficulté de les prêter ou de les échanger. On n'a pu découvrir chez eux aucun indice de religion; cependant ils ont leurs sorciers. Ils vont nu-pieds, même pendant l'hiver, mangent la vermine dont ils sont dévorés, et font consister la propreté à se frotter d'urine avant de se laver avec de l'eau.

Ils ont des canots à la manière des Grœnlandais, qui ne peuvent contenir qu'une seule personne, et d'autres qui en contiennent jusqu'à trente ou quarante. Tous sont

composés d'une carcasse légère, recouverte de cuir. Ils mangent toute crue la chair des animaux marins, et sèchent à l'air et sans sel celle qu'ils veulent conserver.

La dernière découverte dont on a quelque connaissance, jusqu'à présent assez vague, est celle du lieutenant Synd. Il appareilla d'Okhotsk en 1764 pour une expédition vers le continent de l'Amérique. On ne sait par quel accident il ne doubla le cap Lopatka qu'en 1766: il gouverna ensuite au nord; il passa l'hiver au sud de la rivière Ouka, remit en mer au retour de l'été, et cingla à l'est et au nord-est: il découvrit un groupe d'îles qui, suivant la carte dont M. Koxe garantit l'authenticité, s'étendent entre le 61ᵉ et le 64ᵉ degrés de latitude, et entre les 199ᵉ et 202ᵉ degrés de longitude. A l'est de ces îles, et à un degré de la côte des Tchouktchi, il découvrit une côte montueuse entre les 64ᵉ et 66ᵉ degrés de latitude. Son extrémité la plus occidentale gît à-peu-près par le 201ᵉ degré de longitude. Si l'observation était juste, il faudrait reculer à l'ouest la côte des Tchouktchi, qui, suivant la nouvelle carte générale de Russie, s'étend à cette hauteur, à-peu-près au 206ᵉ degré de longitude.

DU COMMERCE
DE LA RUSSIE. (*)

PRODUCTIONS DE LA RUSSIE,
ET INDUSTRIE DES HABITANS.

L'IMMENSE étendue de la Russie lui procure une variété de productions dont aucune autre domination ne peut se vanter. Si le luxe ne s'y était pas introduit avec tous les goûts et tous les caprices qu'il entraîne, elle se passerait aisément du commerce des autres peuples et des productions des contrées étrangères.

Un grand nombre de ses provinces sont très-fertiles en grains de toute espèce. Ses contrées boréales ne sont pas entièrement privées de cette fécondité : on recueille même

(*) J'ai cru que cet article pourrait intéresser quelques lecteurs. Quoiqu'il laisse bien des choses à desirer, il donnera du moins quelque idée des richesses et du commerce de la Russie. J'ai fait beaucoup d'usage, en le composant, de l'*Essai sur le commerce de Russie*, de l'*Antidote*, dont l'auteur de l'*Essai* s'est aussi servi sans le citer ; d'un morceau de M. Muller sur le commerce de la Sibérie, et de quelques notes que j'ai reçues de bonne main.

même du lin à Kargapol ; au 61° 29' de latitude; et si le sol de Mézen, voisin du cercle polaire arctique, se refuse à produire le lin et le froment, il offre du moins aux cultivateurs d'abondantes moissons d'avoine, qui sert à l'entretien des haras établis dans les environs. Ces mêmes contrées, d'où les anciens croyaient que la nature morte et glacée rejetait tous les êtres vivans, nourrissent des troupeaux de bœufs de race hollandaise, et beaucoup plus grands que l'espèce ordinaire. Le veau d'Arkhangel est remarquable par sa grandeur, et recherché par la délicatesse de sa chair. On en trouve qui pèsent plus de cinq cents livres. Dès qu'on est descendu jusqu'au 62e degré, on trouve des moissons si supérieures aux besoins des habitans, qu'une quantité considérable de grain est employée à brasser de l'eau-de-vie.

Les gouvernemens de Livonie, de Pleskof, de Smolensk, d'Ukraine, de la grande et de la basse Novgorod, de Moskou, de Belgorod, de Voronèje, de Kazan, sont les greniers de l'empire. Après avoir reçu de ces terres si fertiles une abondante subsistance; après en avoir exigé tout le grain que consomment les brasseries ; après en avoir tiré toute l'eau-de-vie dont le peuple des villes

fait un si prodigieux abus; on céde le superflu des récoltes à la Suède, à l'Angleterre, à la Hollande.

On a évalué la consommation annuelle de l'eau-de-vie de grain en Russie, à cent cinquante-six millions de pintes de Paris. En supposant que la population soit de dix-huit millions, cela ne ferait pas huit pintes et demie par personne: mais si l'on fait l'abus le plus condamnable de cette boisson dans les grandes villes, l'usage en est rare dans bien des campagnes.

Mais par-tout on brasse de la bière, et c'est encore un tribut que l'on impose à la fécondité de la terre. Il faut qu'elle rapporte aussi toutes les espèces de gruaux; nourriture saine pour les riches et ressource abondante pour les pauvres.

Les récoltes de chanvre, après avoir fourni la quantité inappréciable d'huile que le peuple consomme dans ses carêmes multipliés, après avoir suffi aux besoins de la marine et des fabriques de toiles, laissent encore un superflu considérable qu'achettent les étrangers. C'est le chanvre de Russie qui fournit à toute la marine de l'Europe, excepté celle de France, les voiles et les cordages.

D'abondantes récoltes de grains ne font

pas la seule richesse de l'Ukraine. Elle porte les plus beaux fruits. Ses gras pâturages nourrissent des troupeaux nombreux, et cette province vend plus de six mille bœufs chaque année. On y cultive le tabac, on y recueille la cire et le miel. Quand on voudra tourner le travail et l'industrie des habitans vers la culture des mûriers, ils pourront nourrir la chenille précieuse qui tire la soie de son sein.

Astrakhan, célèbre par ses fruits, ses melons d'eau et la beauté de ses raisins, conserve encore une race de moutons remarquables par leur grosseur extraordinaire, et par la beauté de leur fourrure. Elle fut amenée par les Tatars, lorsqu'ils vinrent établir dans ce climat délicieux l'une de leurs dominations.

Cette même contrée renferme des salpêtrières considérables. On ne vend du salpêtre aux étrangers, que lorsque les magasins de la couronne en contiennent une grande surabondance.

On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeon, ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de

l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des vessies d'air de ces mêmes poissons qui fournissent le caviar, que se fait la colle de poisson.

La province de Kazan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts. On en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

Plusieurs provinces fournissent beaucoup de chevaux légers, infatigables, qui exigent peu de soins, et sont sujets à peu de maladies. Des seigneurs ont établi des haras dans leurs terres, et, par le mélange et le croisement des races, ils procurent à la Russie des espèces qui lui étaient inconnues.

Le sel des salines de Russie ne s'exporte guère chez les étrangers : il s'en consomme chaque année dans l'empire le poids de trois cent trente millions de nos livres. Il ne se vend que trente sols le poud (*); ce qui fait un peu moins d'un sol la livre. Les frais d'exploitation et de transport coûtent plus que la vente ne produit : mais Catherine II a mieux aimé supporter cette perte, que de hausser

(*) Trente-trois de nos livres de Paris, font le poud de Russie.

le prix d'une marchandise si nécessaire aux pauvres.

Il serait impossible de calculer combien de belles pelleteries sont apportées en tribut par les Barbares dépendans de la domination russe; combien sont prises par les chasseurs; combien il s'en exporte chez les étrangers; et combien il s'en consomme dans l'empire pendant la rigueur des hivers. Il suffit de savoir que la Russie fournit la plus grande quantité des fourrures communes; qu'elle seule possède les pelleteries les plus précieuses, et qu'elles font, dans toutes les saisons, un objet de luxe pour toutes les nations de l'Asie. Le prix d'une seule pelisse de renard noir suffirait à la fortune d'un particulier sans faste et sans ambition.

Des objets plus utiles, quoique méprisés par le riche dédaigneux, contribuent à la richesse de la Russie. Le suif fait l'un des articles les plus importans de son commerce. Il se tire de plusieurs de ses provinces; mais principalement d'Orenbourg, où l'apportent les nations errantes, qui nourrissent des troupeaux innombrables, pour trafiquer de leurs peaux et de leurs graisses. On en exporte chaque année environ pour un million de roubles, ou pour quatre millions cinq cent mille

livres de notre monnaie (1). On envoie de Pétersbourg de la chandelle toute faite à plusieurs contrées de l'Allemagne.

Il est difficile de se faire une juste idée de la prodigieuse abondance du poisson et du gibier de la Russie. On peut dire, en général, que, dans tout ce qui est nécessaire à la vie, la quantité de ses productions est bien supérieure à celle de sa consommation.

Elle joint à tant de richesses la facilité de leur distribution, par les grands fleuves qui la traversent, et par les traînages peu dispendieux sur la neige et sur la glace des rivières et des lacs, pendant la longue durée des hivers.

Les étrangers regardent la Sibérie comme le tombeau de la nature, et croient que son séjour suffit au supplice des plus affreux scélérats (2). Cependant aucune terre, peut-être,

---

(1) J'évalue ici le rouble à 4 liv. 10 s. Il est loin de les valoir intrinséquement depuis l'affaiblissement des monnaies: mais les variations du change le font encore monter quelquefois à cette somme.

(2) La Sibérie est bien peinte dans ces vers de M. le comte Chouvalof:

> Lorsque le voyageur franchit les monts Riphées,
> Qu'il vient se reposer, de sa course lassé,
> Sur les bords du Tobol, sur ceux du Jénissé,

ne prodigue plus généreusement à l'homme sa subsistance. La richesse y est en même-temps commune et inutile. La fertilité du sol excède les besoins des consommateurs, et une étonnante variété de gibier et de poisson semble prévenir leurs désirs (*). L'hiver y est rigoureux; mais d'épaisses forêts ôtent la crainte d'éprouver le froid dans l'intérieur des maisons, et les animaux qu'elles recèlent

---

La nature, en ces lieux brillante et solitaire,
Frappe son œil surpris d'une pompe étrangère,
Prête à tous les objets des vêtemens nouveaux,
Et d'un cachet plus fier a marqué ses travaux.

Cette description est tirée de l'Epître à Voltaire, dans laquelle se trouve ce vers si touchant, et si profondément senti :

Les plaisirs sont plus purs au matin de la vie.

Mais en admirant les beautés fières et imposantes de la Sibérie, et ses richesses réelles et de convention, il faut convenir que la rigueur de ses hivers doit effrayer des hommes nés sous des climats plus doux, et que l'abondance dont on y jouit est due, en partie, à la faiblesse de sa population.

(*) Les vivres sont à si bas prix à Tobolsk, que les ouvriers ne peuvent s'y déterminer à travailler. Ils se mettent à l'ouvrage pendant deux heures, gagnent de quoi vivre toute la semaine et se reposent. Pendant le séjour qu'y firent Muller et Gmélin, on pouvait y vivre commodément pour dix roubles par an, ce qui faisait alors cinquante francs de notre monnaie. Un esturgeon de cinq pieds de long fut payé seize sols par Gmélin.

fournissent les fourrures les plus douces et les plus solides, les plus chaudes et les plus légères qu'on connaisse sur toute l'étendue du globe.

Les fourrures communes y sont à vil prix, et surpassent en beauté et en bonté les plus belles des autres pays. Telles sont les peaux des zibelines tuées pendant l'été ou le printemps, celles des petits-gris dont le poil épais et lustré approche de la couleur de l'ardoise, celles des pestsi ou isatis, que l'on appelle renards blancs, celles enfin des lièvres dont le poil s'adoucit, s'épaissit pendant l'hiver, et prend la blancheur de la neige.

Mais les pelleteries précieuses de la Sibérie font l'objet du plus riche commerce. Le sobol, que nous appelons martre zibeline, tué en hiver et bien choisi, peut tenir entre elles le premier rang. Une seule peau de ce petit animal, bien fournie de poil et d'une couleur brune et bien lustrée, coûtait, il y a quarante ans, 250 livres de notre monnaie dans la Sibérie même, et le prix en a depuis augmenté. Celles qui étaient d'une beauté parfaite, se payaient encore beaucoup plus cher. Les hermines ne sont guère plus grandes que les taupes de nos champs, et elles coûtaient 75 livres le cent.

Un dos de castor ordinaire se vendait de 20 à 25 livres; mais les peaux de loutres marines, qu'on appelle castors du Kamtchatka, se vendaient alors cent écus aux Chinois. J'en ai vu qui n'étaient pas parfaites, et qui avaient coûté 500 livres en Sibérie.

Une peau de renard, qui avait une bande noire depuis la nuque jusqu'à la moitié du dos, ou même jusqu'à la queue, et qui n'avait l'extrémité du poil blanchâtre que sur les côtés, se vendait jusqu'à 500 livres; mais quand la peau en était parfaitement noire, elle coûtait, en proportion de sa beauté, depuis 3000 jusqu'à 5000 livres.

Les renards bleus sont encore plus rares, et la curiosité y met un plus haut prix.

On donne quelquefois, chez les étrangers, le nom de renards bleus à des pestsi d'une couleur bleuâtre. C'est l'animal que M. de Buffon appelle isatis. Cette fourrure est de peu de valeur. La peau coûte en Sibérie de 5 à 7 livres 10 sols.

La peau du glouton est assez agréable par sa couleur variée de fauve et de noir. Dans le temps dont je parle, elle se vendait 15 livres à Irkoutsk. On payait aussi de 16 à 20 livres les peaux des ours blancs, qui sont bien plus rares que les noirs.

Je ne parlerai pas des marbres de la Sibérie, de ses pierres précieuses, de ses topazes, de ses améthistes, de son lapis-lazuli, de son ivoire fossile, ni de son musc, beaucoup moins odorant que celui de la Chine. On tire du sein de cette vaste contrée l'or, l'argent, le cuivre et le fer. Le cuivre y est d'une bonne qualité, et souvent il est chargé d'or : ce qui en fait défendre l'exportation. Il n'est pas même permis de faire sortir de la province les monnaies de cuivre qui y sont frappées. On ne trouve pas le fer de la Sibérie inférieur à celui de la Suède.

Les mines d'or de Bérézof ont fourni, en 1776, soixante et quinze livres d'or; mais cet or n'était pas parfaitement purifié. De cent pouds, ou trois mille trois cents livres du meilleur minerai, on titre cinq pouds ou cent soixante-cinq livres d'or. Les mines d'or de la couronne ont rendu, en 1772, mille neuf cent quarante-sept livres d'or, et soixante-deux mille trois cent quatre livres d'argent: mais le produit n'est pas tous les ans aussi considérable. Les mines d'Espagne ont produit aux Romains en neuf ans, suivant Pline, 8000 marcs; ce qui ne fait par an, en compte rond, que 888 marcs, ou 444 livres.

Les productions de la terre font la première richesse ; mais elle est considérablement augmentée par l'industrie. Celle des Russes est exercée de bonne heure à la fabrication de ces cuirs si recherchés qu'ils appellent ioufte, que les Lévantins nomment bolgari, et que nous appelons cuirs de Roussi. Aucune nation n'a pu les contrefaire, soit qu'en effet les fabricans ayent un secret qu'ils n'ont pas laissé pénétrer ; soit plutôt qu'aucun autre pays ne puisse fournir, en assez grande abondance, le tan de bouleau nécessaire à cette fabrication.

On comptait, il y a quelques années, plus de cent fabriques d'ioufte, et le nombre s'en accroît chaque jour. L'exportation de ce seul article produit chaque année un million de roubles, ou quatre millions cinq cent mille de nos livres.

Les Russes paraissent aussi avoir su de tout temps fabriquer ces draps grossiers qui servent à l'habillement des paysans et de toutes les peuplades barbares, jusqu'aux frontières de la Chine. On ne peut compter le nombre des fabriques de ces draps. Cette branche d'industrie, si peu brillante, est d'un rapport considérable.

Ils achetaient autrefois de l'étranger, et

fabriquent eux-mêmes à présent, les gros draps destinés à l'habillement des troupes. On en compte cinquante fabriques, qui occupent 1700 métiers, et qui n'emploient que des laines du pays.

Il est inutile de parler ici de la fabrique des draps d'Iambourg, la seule qu'il y ait dans l'empire, et qui coûte beaucoup plus qu'elle ne produit. On n'y emploie que des laines d'Espagne, et elles y sont travaillées par des mains étrangères.

La Russie, recueillant beaucoup de chanvre et de lin, doit avoir un grand nombre de fabriques de toiles. Le linge de table damassé, qui se fait à Iaroslavle et à Moskou, égale en beauté celui de Silésie. Les fabriques du linge de table ordinaire, que nous appelons ouvré, sont innombrables. On fabrique par-tout une grande quantité de toiles, mais fort étroites, et d'une médiocre ou mauvaise qualité. Les fabriques de toiles à voile suffisent à la marine de l'empire et à presque toute celle de l'Europe. La toile fine d'Arkhangel ne le céde qu'à celle des Pays-Bas.

Il s'exporte une grande quantité de toile de Russie pour l'Angleterre et la Hollande, et une moindre quantité pour l'Espagne et le Portugal.

On fabrique à Moskou et dans les environs, des velours, des damas pour meubles, des droguets, des pluches de soie, des taffetas et des étoffes riches ; mais tout cela est bien loin d'égaler la perfection de nos fabriques. On fait aussi en Russie beaucoup de velours de coton.

L'exportation de la quincaillerie et de la coutellerie de Toula est défendue.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Asie.

La Russie, avec un superflu considérable, doit faire un grand commerce : ses correspondances s'étendent jusqu'à la Chine. La cour était dans l'usage d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin : une brouillerie survenue entre les deux cours interrompit ce commerce. Quelques fraudes des marchands russes furent le prétexte dont les Chinois, le peuple du monde le plus frauduleux, colorèrent leur rupture : mais la mésintelligence fut réellement causée par l'asile que la Russie accorda en 1757 à cette même horde de Kalmouks, qui, en 1771

retourna sous la domination de la Chine. Les différens ont été enfin terminés, et les caravanes rétablies en 1780.

L'importation et l'exportation des principaux articles du commerce de la Chine, et sur-tout des fourrures précieuses, étaient autrefois réservées à la couronne; mais l'Impératrice Catherine II a depuis long-temps renoncé à ce monopole.

Kiakhta est le centre du commerce des Russes et des Chinois: elle est bâtie sur les bords d'une rivière qui lui a donné son nom, dans le district de Sélinguinsk, et n'est éloignée que de cent vingt toises d'une place de commerce chinoise qui correspond avec elle : toutes les deux sont fortifiées. Dans le temps même de la plus grande langueur du commerce entre les deux empires, celui de la Russie montait chaque année à 1,600,000 roubles, ou 4,800,000 livres.

Les Chinois n'achettent que des zibelines de médiocre qualité, parce qu'ils savent les teindre avec tant d'art, qu'elles égalent, après avoir passé par leurs mains, les zibelines les plus précieuses; ils en revendent même aux Russes: mais ils payent chèrement les loutres de mer et les castors du Kamtchatka et des Archipels nouvellement

découverts. Ils reçoivent aussi des Russes des camelots, des draps, du corail, de l'horlogerie et quelques productions du pays ; et leur vendent des pierres précieuses, du thé, des soies en nature et travaillées, du musc, du coton et de ces toiles que nous appelons nankin. Ils livrent le bon thé à raison de quatre roubles la livre, et les Russes qui ne le revendent que trois roubles ou trois roubles et demi, se dédommagent de cette perte sur le bénéfice des autres articles. Au défaut d'échange, ils se font payer par les Chinois en lingots d'or, qu'ils livrent à la couronne, et dont ils reçoivent la valeur en argent monnoyé.

La Russie commerce avec plusieurs races de Tatars, mais sur-tout avec ceux de la Boukharie qui sont sédentaires, industrieux et policés : elle reçoit d'eux des étoffes de soie et de coton de leurs propres fabriques, des marchandises de l'Indoustan et de la rhubarbe : elle leur livre des draps fins, des cuirs de Roussi, et toutes sortes de marchandises de l'Europe.

Elle fournit à la Perse des étoffes de laine, des pelleteries, du fer, de l'acier, du plomb, des toiles, et, en temps de troubles, des vivres et des vaisseaux de transport. Les

principaux articles qu'elle en reçoit, par elle-même ou par l'entremise des Arméniens, sont les soies du Guilan, les cotons filés et non filés du Manzanderan, des épiceries, des drogues, des tapis, des étoffes et des pierres précieuses. Le commerce de la Perse est encore loin d'être aussi avantageux qu'il pourra le devenir.

Celui de la mer Noire, long-temps faible, et qui ne pouvait se faire que par l'entremise des marchands grecs, arméniens et turcs, va recevoir une nouvelle activité, à présent que la Russie possède des ports sur cette mer, et qu'elle s'est fait assurer, par le dernier traité de paix, la liberté de la navigation.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Europe.

Arkhangel et Kola, sur la mer Blanche, furent long-temps les seuls ports de commerce que possédât la Russie. Malgré leur éloignement, et quoiqu'ils soient fermés sept mois de l'année par les glaces, l'intérêt y amenait des vaisseaux de toutes les nations commerçantes. Quand Pierre I eut fondé Pétersbourg; quand il eut privé le commerce d'Ark-

d'Arkhangel de toute la faveur qu'il accordait à celui de sa nouvelle ville ; le commerce de la mer Blanche tomba dans la langueur. Il ne tarda pas à se relever, quand Elisabeth lui eut rendu ses anciens privilèges; et, en 1773, le port d'Arkhangel a reçu 180 vaisseaux hollandais, et un plus grand nombre de hambourgeois et de dantzickois.

On charge dans ce port des suifs et de la chandelle, des nattes, des cuirs de Roussi, de la cire jaune, de la graine de lin, de l'huile et de la colle de poisson, du beurre fondu, des cordages, toutes sortes de fourrures de Sibérie, des toiles, du savon, des viandes et des poissons salés, etc. Plusieurs de ces articles se chargent aussi à Kola.

Le plus grand commerce de la Russie avec les nations de l'Europe, se fait par la mer Baltique : c'est par cette voie qu'elle reçoit les vins et les huiles de l'Espagne et du Portugal; les draps fins, les étoffes de soie, les étoffes riches, et les produits des fabriques de la France, de l'Angleterre et de la Hollande; les bières anglaises, les eaux-de-vie de raisin, les laines d'Espagne, le sucre et le café, le bois d'acajou, les bois de teinture, la bijouterie, les glaces, les dentelles, les toiles fines, les modes, les fruits de

l'Europe qui peuvent souffrir le transport, mille objets enfin d'utilité, de commodité, de luxe et de caprice.

La marine marchande de Russie, pour les grands trajets, ne consistait, il y a quelques années, qu'en 15 vaisseaux au plus, qu'elle expédiait pour Bordeaux et pour la Hollande. Le nombre en est bien augmenté depuis la guerre entre la France et l'Angleterre. Elle a un grand nombre de petits vaisseaux pour le cabotage entre ses différens ports.

La faiblesse de sa marine marchande lui fait perdre des profits immenses que lui procurerait le fret de l'importation et de l'exportation. Mais la variété de ses productions, et la grande consommation qu'elle fait des marchandises étrangères, attirent dans ses ports les vaisseaux de toutes les nations de l'Europe, depuis les ports de l'Allemagne sur la Baltique, jusques à ceux de l'Italie, sur la Méditerranée.

Ce sont les Anglais qui ont la plus grande influence dans ce commerce, qui jouissent des plus grands privilèges, et qui font les plus grandes affaires. La Russie croit qu'il est de son avantage d'accorder les plus grandes faveurs à la nation qui fait les plus grandes demandes. Elle gagnerait peut-être

encore plus, en tenant la balance égale entre toutes les nations, ou plutôt en accordant à chacune d'elles des priviléges pour les marchandises qu'elles importeraient de leur cru. Par-là, elle recevrait la plupart des articles de la première main.

On exporte, sur-tout de Pétersbourg, une grande quantité de chanvre et de lin, du fer, des cuirs, des peaux non préparées, des pelleteries, du miel, de la cire, des suifs, des toiles à voiles, des mâtures, des cordages et du goudron ; et de Riga, des grains, des mâtures, et du chanvre.

Le port de Riga reçoit, chaque année, jusqu'à sept cents vaisseaux étrangers, et celui de St. Pétersbourg, plus de huit cents.

Malgré le grand nombre d'articles que la Russie tire de l'étranger, la balance du commerce penche considérablement en sa faveur.

D'après un relevé fait du commerce de plusieurs années, on trouve que les marchandises et les productions russes exportées (*), montent chaque année à la somme de 17,653,428 roubles. A quoi il faut ajouter les droits d'exportation qu'on prélève

(*) Essai sur le commerce de Russie.

dans les douanes, et qui montent à 3,562,919 roubles, ce qui fait un total de 21,216,347 roubles, ou de . . . . 95,473,561 l.

Les marchandises étrangères importées, n'ont monté qu'à 13,308,801 roubles, ou 59,889,601 l.

Ainsi la balance en faveur de la Russie, est de 7,907,546 roubles, ou de . . . . 35,583,960 l.

Dès l'année 1739 la balance du commerce entre l'Angleterre et la Russie était de 1,100,000 l. en faveur de cette dernière puissance.

ÉTAT

Des marchandises exportées de Russie, année commune (*).

	Livres, poids de Paris.
Grains, comme froment, seigle, millet, orge, avoine, bled sarrasin, riz, farine, gruaux, etc.	18,516,828.

(*) J'ai tiré cet état de l'*Essai sur le commerce de Russie*. J'ai réuni pour l'abréger, les articles de même espèce, comme les différentes espèces de toiles, etc. J'ai réduit les poids à la livre de Paris. L'auteur avertit que, pour former une année commune, il a pris les années 1767, 68, 69. Mais il faut observer que, depuis cette époque, le commerce de la Russie s'est augmenté.

	Livres de Paris.
Houblon	91,113.
Thé	4,950.
Tabac	1,561,329.
Graine de lin	18,213,211.
Lin	11,678,666.
Huile de lin et de chanvre	4,959,042.
Chanvre	58,213,452.
Fil	1,511.
Cables de chanvre	1,195,395.
Caviar	523,710.
Cire	186,120.
Miel	4,455.
Beurre	147,708.
Savon	1,072,060.
Suif bouilli, et chandelles	8,231,553.
Fer	64,398,312.
Cuivre	212,322.
Acier	16,467.
Sel	122,463.
Viande salée	269,049.
Poisson salé ou fumé	418,737.
Colle de poisson	133,980.
Dents de morjes	2,640.
Dents fossiles d'éléphans	132.
Colle forte de cuirs	1,651.
Rhubarbe	2,200.
Soie de la Chine et autre	2,871.

	Livres de Paris.
Soie de porc	566,742.
Cuirs de Roussi	5,119,125.
Goudron	8,620,359.
Poix	997,590.
Salpêtre	71,478.
Pierre spéculaire, ou verre de Moskovie	99.
Crin	236,049.
Poil de chèvre	1,419.
Potasse	38,973.

Toiles de différentes espèces et de toute largeur, 7,586,218 archines, à 26 pouces et demi l'archine.

Souliers pour hommes et pour femmes, 7218 paires.

Bottes, 6063 paires.

Bœufs, 5000.

Il ne s'est exporté annuellement de chevaux que pour 33,000 l. environ.

Nattes d'écorces de jeunes tilleuls, 1,000,000. Elles se transportent sur-tout en Allemagne, où elles tiennent lieu, comme en Russie, de nos toiles d'emballages.

Nous ne parlons pas ici des articles de pelleteries, parce qu'il serait difficile d'en désigner les différentes espèces, et de les réduire à des mesures connues. Mais nous

en avons dit assez pour faire connaître que ce commerce est d'un produit considérable. Ajoutons seulement qu'il s'exporte, chaque année, plus de quatre-vingt dix-huit mille peaux d'hermines, plus de cent-vingt mille peaux d'une autre espèce d'hermine plus petite, plus de deux millions de peaux de petit-gris, plus de quarante mille peaux d'agneaux des Kalmouks et de l'Ukraine. Joignons à cela les riches et nombreux articles des zibelines, des renards de toutes les espèces, des martres, des castors, des loutres, et quantité d'autres articles de pelleteries, dont les noms mêmes sont inconnus en France ; et nous pourrons alors nous faire au moins une idée vague de l'importance de ce commerce.

POPULATION DE LA RUSSIE.

Sujets soumis à la capitation.

Suivant le dernier dénombrement fait en 1782, le nombre des sujets soumis à la capitation est de . . . . . 11,000,000.

On peut supposer à-peu-près le même nombre de femmes et de filles	11,000,000.
	22,000,000.

Sujets non soumis à la capitation.

Comme je n'ai pas de nouvelles lumières sur cette partie de la population, je suis obligé de suivre les anciens états qui doivent être défectueux.	
Les provinces conquises y étaient portées pour 1,200,000 mâles: mais je les crois comprises dans le dernier dénombrement.	
1200 familles nobles, à cinq personnes par famille . . .	60,000.
On portait le clergé à 100,000 personnes. Il doit être fort diminué. Je suppose, avec les femmes et les enfans des popes	60,000.
Etat militaire, compris la marine, environ	400,000.
Femmes et enfans des militaires, nombre inconnu.	
Bureaux, chancellerie à-peu-	

près 30,000, et avec les femmes et les enfans	40,000.
Ukraine, Kozaques, peuples sédentaires, pasteurs, chasseurs et pêcheurs de la Sibérie, du Kamtchatka et des îles, par une très-faible estimation	600,000.
Total . . .	23,160,000.

Nota. Comme il faut toujours supposer de la fraude dans la déclaration des sujets soumis à la capitation, et que, dans le reste, il peut y avoir des erreurs en moins, nous estimerons la population de la Russie de 24,000,000 d'ames.

REVENUS DE LA RUSSIE

dont le produit nous est connu.

Les onze millions de sujets soumis à la capitation payaient par tête, en 1783, soixante et quinze kopeiques, ce qui formait une somme de 8,250,000 roubles. Mais depuis ils payent par tête 120 kopeiques, ce qui donne. . — Roubles. 13,200,000.

Les paysans du domaine, outre les 120 kopeiques, payent deux roubles par tête à la couronne qui

	Roubles.
est leur seigneur. En les supposant au nombre de deux millions, ils payent ensemble	4,000,000.
Les paysans nommés économitcheski, qui appartenaient autrefois au clergé, payent par tête la même somme. Ils sont au nombre d'un million, et payent par conséquent	2,000,000.
La ferme de l'eau-de-vie a été portée par le bail de 1782 à . .	11,000,000.
Les douanes de tout l'empire ont produit en 1783	5,000,000.
Une seule fabrique de Bézérof, appartenante à la couronne rend 5 pouds d'or par an, qui font 200 livres. D'une livre d'or, la cour fait fabriquer 325 roubles. Les 5 pouds donnent donc. . . .	65,000.
Dans la cour des monnaies d'Ecaterinbourg, on frappe en quatre ans 6 millions de monnaie de cuivre, ce qui fait par an	1,500,000.
Total.	36,765,000.

Nota. Le rouble vaut dans l'empire cent kopeiques ou sols, ou cinq livres, suivant l'ancienne manière de compter en France. Il s'en faut bien qu'il n'ait cette valeur ni intrinséquement ni dans le change avec les étrangers.

Cependant comme la monnaie est destinée à circuler dans le pays, nous lui conserverons cette valeur ; ce qui portera le revenu connu de la Russie à 183,825,000 livres.

REVENUS DE LA RUSSIE

dont le produit nous est inconnu.

Papier timbré.

Sel.

Apothicaireries.

Pelleteries livrées à la couronne par les nations tributaires. Le produit doit en être très-considérable.

Impôts qui peuvent exister sans nous être connus.

Mines de différens métaux.

On paye six pour cent de la vente des immeubles.

Depuis 1781, les propriétaires qui découvrent des mines d'or ou d'argent sur leurs terres, sont libres de la faire exploiter à leur profit (*). Un propriétaire de mine paye à la

(*) Autrefois les mines d'or et d'argent qu'on découvrait appartenaient de droit à la couronne : aussi les propriétaires qui soupçonnaient en avoir dans leurs domaines en faisaient-ils un grand secret. Depuis qu'ils en conservent la propriété, les découvertes deviennent bien plus fréquentes.

couronne le dixième du produit, lui livre, à un prix convenu, la moitié de ce qui reste, ce dixième prélevé, et dispose de l'autre moitié à sa volonté.

Les marchands payent, chaque année, un pour cent des capitaux qu'ils sont censés avoir, suivant la *guilde* ou classe dans laquelle ils sont compris. Chaque marchand de la première guilde est censé avoir dix mille roubles de capital; de la seconde, mille; et de la troisième, cinq cents.

Des marchands fort riches font des déclarations très-supérieures au capital supposé de la première guilde, mais vraisemblablement très-inférieures à leur capital effectif.

TROUPES DE RUSSIE.

	hommes.
Le nombre des troupes, non compris les gardes, l'artillerie, la marine, était, en 1783, de	365,000.
Régiment des gardes Préobrajenski.	4,000.
des gardes Séménovski	3,000.
des gardes Ismaïlovski	3,000.
des gardes à cheval. .	1,000.

	hommes.
Chevaliers gardes, nouvellement supprimés par l'empereur Paul I. .	60.
Artillerie, à-peu-près	15,000.
J'ignore à combien d'hommes monte la marine	
Total	391,060.

Je suppose, en nombre rond, la marine comprise, 400,000 hommes.

POIDS ET MESURES DE RUSSIE.

Poids.

Le bergovets est de dix pouds ou 400 livres de Russie. Le poud est de 40 livres de Russie et de $33\frac{1}{3}$ de Paris.

La livre se divise en 32 lots.

Et le lot en 3 zolotniks.

Mesures des longueurs.

La verste, mesure itinéraire est de 500 sagènes ou toises russes. On compte $104\frac{1}{2}$ verstes au degré; ainsi quatre verstes font à-peu-près une de nos lieues communes de 25 au degré.

La sagène ou toise a trois archines de Russie, ou en pieds de roi, 6 pieds, 5 pouces $6\frac{9}{10}$ lignes.

L'archine est la mesure ordinaire pour les

draps, toiles, étoffes etc. comme l'aune l'est en France. Elle contient 2 pieds, 2 pouces $6\frac{3}{10}$ lignes de France.

Elle se divise en seize parties qu'on appelle verchoks.

Mesures des grains et farines.

Le tchetvert contient deux osmines, l'osmine deux payoks. Ces mesures n'existent que dans les comptes.

Mais le tchetvérik, qui est la moitié du payok et la huitième partie du tchetvert, est une mesure physique, de forme circulaire, qui a un pied six lignes de diamètre et onze pouces neuf lignes de profondeur.

Il se divise en demis et en quarts, et le quart se subdivise en deux garnetses.

Le sac, appelé koul, contient dix tchetvériks.

Mesures des liquides.

Le vedro, ou seau contient $13\frac{1}{3}$ pintes de Paris.

Il se divise en quarts (tchetverki) et en huitième (osmouchki). Le huitième ou osmouchka est ce qu'on appelle pot ou krouchka.

Trois vedros forment un ancre qui contient quarante pintes de Paris.

Quarante vedros font une tonne qui se nomme en russe sorokovaïa botchka, tonne de quarante. Elle contient 535½ pintes de Paris.

MONNAIES DE RUSSIE.

Monnaies d'or.

L'impériale vaut dix roubles. La demi-impériale, ou pièce de cinq roubles. La pièce de deux roubles.

Il existe aussi, mais en fort petite quantité des roubles et même des demi-roubles d'or. Je n'ai vu de roubles d'or que du règne d'Elisabeth, et n'ai jamais vu de demi-roubles.

Monnaies d'argent.

Le rouble qui vaut cent kopeiques ou sols (*). Le demi rouble ou 50 kopeiques. Le quart de rouble ou 25 kopeiques.

La pièce de 20 kopeiques marquée du chiffre 20.

(*) L'Impératrice Catherine II, dans sa première guerre avec la Pologne, a beaucoup diminué le titre et le poids des monnaies d'or et d'argent. Maintenant (en 1798) le rouble ne vaut jamais plus de trois livres quinze sols dans le change, et il s'en faut bien qu'il n'ait cette valeur intrinsèque.

La pièce de 15 kopeiques marquée du chiffre 15.

La grivna, qui vaut dix kopeiques.

La pièce de cinq kopeiques, on en voit peu. Je ne me souviens pas qu'on en ait frappé depuis le règne d'Elisabeth.

Monnaies de cuivre.

La pièce de cinq kopeiques.

Celle de deux kopeiques qu'on appelle groche.

La kopeika, kopeique, ou sol.

Le demi-sol qui s'appelle dénouchka.

Le quart de sol, nommé polouchka, qui répond à notre liard.

On a frappé sous Pierre III des pièces de cuivre de dix kopeiques. Elles étaient marquées du chiffre 10 et ne contenaient guère plus de matière que celles de cinq.

Le peuple se sert dans ses comptes du mot altine pour désigner trois kopeiques; mais il n'y a pas de pièce qui vaille une altine.

Du temps que j'étais en Russie, on y voyait beaucoup de monnaie de cuivre, et peu de monnaie d'or ou d'argent. Les billets de la banque impériale y circulaient comme

la

la monnaie et perdaient peu. On assurait que la somme représentée par ces billets était effectivement déposée en monnaie de cuivre. Dans la suite, les billets se sont excessivement multipliés. Il n'y en avait d'abord que de cent roubles, de cinquante et de vingt-cinq; on en fit de dix et de cinq. On cessa de croire au dépôt, et ils perdaient beaucoup.

DE LA LITTÉRATURE
DES RUSSES.

Les Russes ont l'avantage de posséder, peut-être, la plus belle langue qui se parle à présent en Europe. Riche de son propre fonds, elle peut chaque jour encore s'enrichir au besoin, sans faire aux étrangers des emprunts humilians. Elle doit seulement se plaindre de n'avoir pas été exercée par des auteurs habiles sur une assez grande variété de sujets. Cette ancienne langue, n'a guère été consacrée jusqu'à ce siècle qu'à exprimer les besoins ordinaires de la vie et les vérités de la religion.

Elle était assez riche, elle avait assez de grandeur dès le commencement de l'onzième siècle, pour exprimer, par une traduction fidelle, les sublimes images des Saintes Ecritures; et notre langue, au seizième siècle, parodiait encore et travestissait, plutôt qu'elle ne traduisait, les poësies de David et des Prophètes. Encore à présent, les Russes qui veulent écrire sur des sujets élevés, travaillent à former leur style sur celui de leur Bible. Aucune des langues de l'Europe n'a

subi d'aussi faibles changemens en un aussi grand nombre de siècles.

Cependant, si l'on en excepte des annales, écrites avec autant de sécheresse que de simplicité, des chansons ont formé long-temps toute la littérature des Russes. On a conservé quelques vers des temps antérieurs au règne de Pierre I, et ils ne font pas regretter qu'on n'en ait pas conservé davantage. Mais on trouve déjà une certaine énergie dans la prose du métropolite Kiprian, qui écrivait, au quatorzième siècle, l'histoire de son pays, et dans celle du Stolnik Lyzlof, qui, sous le règne du Tsar Michel, composa une histoire des Scythes.

Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, qui fut d'un si grand secours à Pierre I dans la réforme de l'Eglise russe; ce Phéophane, qui avait étudié à Varsovie et à Rome, essaya ses talens dans plusieurs genres de littérature. Il composa des sermons éloquens, des panégyriques, des éloges, des histoires et des poësies (*). Il établit un gymnase où l'on élevait des jeunes gens qui

(*) On lui reproche d'avoir trop affecté l'ancien style slavon, et d'avoir fait un mélange étudié de différens dialectes.

montraient de l'esprit et des dispositions : on lui doit la naissance des lettres en Russie.

Le Prince Dmitri Kantemir, fils de ce Hospodar de Moldavie, qui se donna à Pierre I, a composé des satires, admirées dans leur temps et qu'on ne lit plus.

Trédiakovski avait la passion plus que le talent des lettres. C'était un écrivain infatigable : élève de Rollin, admirateur de son maître, il traduisit l'Histoire Ancienne et Romaine de cet habile professeur. Son travail était presque terminé ; le feu prit à sa maison et brûla ses manuscrits. Il recommença, continua, finit l'énorme version, et c'est le seul ouvrage de Trédiakovski qu'on ait conservé.

Sa traduction en vers du Télémaque n'est célèbre que par le ridicule : on la faisait lire par pénitence dans l'Hermitage de l'Impératrice (*). On lit aussi, pour rire, une tragédie qu'il s'avisa de faire. Ses ouvrages se

(*) L'Hermitage est un bâtiment qui communique par une galerie au palais impérial. C'était là que Catherine II goûtait les plaisirs de la solitude, ou se livrait aux douceurs d'une société sans contrainte et sans étiquette. Elle a fait placer dans l'Hermitage, la superbe collection de tableaux qu'elle a rassemblée.

distinguent par la bizarrerie du style, de la forme et des idées.

Pendant que Trédiakovski luttait malheureusement contre la nature, en s'efforçant d'être poëte, Lomonossof plantait en Russie la palme de Pindare et d'Horace. Il sera longtemps le prince des poëtes russes. On doit oublier qu'il a composé deux tragédies : mais on n'oubliera jamais en Russie ses odes, ni ses sublimes imitations des pseaumes de David et du livre de Job. Il a fait une épître sur le verre, qui est à-la-fois poëtique, ingénieuse et savante. Il avait commencé un poëme épique, et avait choisi Pierre I pour son héros : mais il n'en a composé que deux chants. Il a paré la physique des charmes de l'éloquence dans ses discours sur la lumière, sur l'électricité, sur l'origine des métaux, sur l'utilité de la chimie.

Je vais placer ici la traduction d'une de ses odes : mais les beautés de sa poësie sont si souvent renfermées dans l'expression, que c'est les effacer que de les traduire.

O D E.

A l'Impératrice Elisabeth.

Délices des princes et des empires, aimable tranquillité, félicité des hameaux, gardienne des cités, que tu es utile et belle! Autour de toi les fleurs se colorent et les épis jaunissent dans les guérets. Chargés de trésors, les navires osent te suivre sur les mers, et tu sèmes, d'une main libérale, tes richesses sur la terre.

Eteignez-vous, foudres guerriers, et cessez d'effrayer la terre. Ici, dans le sein de la paix, Elisabeth veut étendre l'empire des sciences. Vents impétueux, gardez-vous de mugir, et murmurez avec douceur le récit de nos temps heureux. Univers, écoute en silence: une lyre exaltée veut célébrer les plus grands noms.

Toujours admirable dans ses œuvres, le Créateur avait arrêté de manifester de nos jours sa puissance. Il envoie en Russie un homme tel que les siècles n'en ont jamais produit. A travers tous les obstacles, ce héros élève sa tête couronnée par la victoire, et transporte avec lui jusqu'aux cieux la Russie terrassée par l'ignorance.

Dans les plaines ensanglantées, Mars s'effraie de voir son épée entre les mains de Pierre, et Neptune tressaillit à l'aspect de notre pavillon. Soudain fortifiée de remparts, entourée de palais, la Néva doute et s'écrie: Ai-je donc perdu le souvenir, ou me suis-je écartée de la route que j'ai toujours suivie?

Alors, à travers les montagnes, les fleuves et les mers, les sciences divines étendent les bras vers la Russie, et s'adressant à son héros: Nous sommes prêtes à cultiver, à faire naître dans ton empire les fruits les plus doux de l'esprit. Le monarque les appelle: déjà la Russie s'attend à jouir de leurs utiles travaux.

Mais, ô destin cruel ! ce héros digne de l'immortalité, la cause de notre bonheur, et maintenant l'objet de nos cruels regrets, nous est arraché par le sort envieux, et nous plonge dans une profonde douleur. Attentifs à nos gémissemens, les côteaux du Parnasse mugissent, et les Muses en pleurs conduisent aux portes des cieux cet esprit de lumière.

Dans leur juste douleur, elles s'arrêtent dans leur carrière, et ne veulent plus regarder que sa tombe et ses exploits. Mais la sage Catherine, notre seule consolation après la mort de son époux, leur tend une main généreuse. Ah ! si ses jours eussent été prolongés, depuis long-temps la Seine, orgueilleuse de ses talens, le céderait à la Néva.

Mais, au sein d'un si grand deuil, de quel éclat nouveau brille le Parnasse ? Oh ! qu'on y pince agréablement les plus douces cordes de la lyre ! Des chœurs mélodieux couvrent tous les côteaux, et leurs concerts sont répétés dans les vallons. L'auguste fille de Pierre surpasse la générosité de ses aïeux, elle multiplie le bonheur des Muses, elle ouvre la porte à la félicité.

Il est digne de grands éloges, le guerrier qui peut égaler le nombre de ses victoires à celui de ses combats, et qui passe sa vie dans les camps. Mais les soldats qu'il commande ont toujours part à ses succès : le bruit affreux des armes couvre la voix sonore de la Renommée, et le son de sa trompette se confond avec les plaintifs gémissemens des vaincus.

Ta gloire appartient à toi seule, illustre Souveraine. Oh ! comme ton vaste empire te rend grâces. Lève les yeux sur les monts altiers, promène tes regards sur les vastes plaines qu'arrosent le Volga, l'Ob et le Borysthène : les trésors qu'elles recèlent seront découverts par les sciences que tu rends florissantes.

Quand le Très-Haut a soumis à ton heureuse puissance de si vastes régions, il a mis au jour des trésors tels que ceux dont l'Inde s'enorgueillit. Mais la Russie demande des mains formées par les arts : seuls ils purifient les filons dorés ; et

les rochers mêmes sentent le pouvoir des sciences que tu daignes accueillir.

En vain des neiges éternelles couvrent ces plages du Nord, où Borée agite tes étendards de ses ailes glacées : au milieu des rochers de glace, Dieu s'annonce par des merveilles. Là, semblable au Nil, la Léna nourrit les nations de ses eaux pures et rapides ; et perdant enfin ses rivages, elle égale l'étendue des mers.

Oh! combien de prodiges inconnus aux mortels opère la nature dans ces lieux ombragés de forêts épaisses, qui servent aux animaux de remparts impénétrables : où, dans la profondeur des ombres rafraîchissantes, le cri de l'homme n'a jamais dispersé les troupes d'élans qui bondissent en paix dans les pâturages ; où jamais le chasseur n'a lancé sa flèche ; où chantent des oiseaux que le bûcheron n'effraya jamais du bruit de sa cognée!

Ce vaste champ va servir de carrière aux Muses. Quelle rétribution pouvons-nous offrir à ta magnanimité? Nous élèverons ton nom jusqu'aux cieux, et nous consacrerons d'éternels monumens à ta générosité, dans ces régions où le soleil commence son cours ; où le fleuve Amour serpente entre des rives parées de verdure, porte ses eaux chez les Manjours (*), et desire rentrer encore sous ta domination.

Voilà que l'espérance abaisse devant nous les barrières des ténébreuses destinées. La sagesse posera son temple dans des contrées où la justice et les lois étaient inconnues. Devant elle l'ignorance pâlit. Je vois blanchir les humides sillons tracés par tes vaisseaux ; et la mer se plaît à leur céder. Tes navigateurs volent, à travers les flots, annoncer tes vertus à de nouveaux peuples.

(*) Nous les appelons Mantcheux ou Mantchoux. Ils sont à présent les dominateurs de la Chine. Les Russes furent maîtres d'une grande partie de l'Amour, jusqu'au traité de Nertchinsk.

Là, semé d'îles innombrables, l'Océan se divise en mille fleuves paisibles, et le corbeau, revêtu de l'azur des cieux, efface les brillantes couleurs du paon. Là volent des nuages d'oiseaux divers, qui, par la richesse de leur plumage, effacent les riantes livrées du printemps. Nourris dans des bocages parfumés, nageant sur des ondes délicieuses, ils n'ont jamais connu les rigoureux hivers.

Vois Minerve frapper de sa lance le sommet des Riphées. L'or et l'argent jaillissent, et couleront encore pour ta dernière postérité. Pluton, dans ses abymes entr'ouverts, se trouble et frémit de voir livrés aux mains des Russes ses précieux trésors, ensevelis par la nature dans le sein des montagnes. L'astre éclatant du jour le force à détourner ses regards ténébreux.

O vous qu'attend la patrie, vous qui devez naître dans son sein, vous qu'elle desire voir ressembler à ces mortels éclairés qu'elle appelle des contrées étrangères; que vos temps seront heureux! Ne craignez point. Osez montrer, par vos efforts, que la Russie peut enfanter ses Platons, et nourrir le génie pénétrant de Newtons nouveaux.

Plus jeune que Lomonossof, Soumorokof lui voulut arracher le sceptre de la poësie. Avec moins de force, moins d'imagination et plus de douceur, long-temps il lutta contre lui dans le genre lyrique, et fut vaincu. Mais il est le fondateur du théâtre russe. Elégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ses plans; mais il ne put pénétrer le secret de notre inimitable poëte. Il voulut être sage comme lui; il fut froid, et sa scène manqua de mouvement. Il a trop

imité, dans ses comédies, la manière des comiques français, et ne les a point égalés: il devait créer un nouveau comique, puisqu'il avait à peindre des mœurs nouvelles. Il a montré dans la satire plus d'humeur que de profondeur et de finesse. Ses idylles ont le charme de la douceur: mais la manière en est trop française; elles intéresseraient davantage, si l'on sentait qu'elles sont une production de la Russie. Mais tous les applaudissemens se sont réunis en faveur de ses fables. On ne peut leur refuser la première place après celles de la Fontaine. Nous allons tâcher d'en faire connaître quelques-unes. Mais il faut se rappeler qu'aucune nation n'a pu faire passer dans sa langue les grâces naïves de la Fontaine: et celles de son émule n'auront pas moins à perdre, obligées de parler avec contrainte une langue étrangère.

LE MORALISEUR.

Fable.

Il était un certain réformateur des mœurs, amateur décidé de la grandeur d'ame. Il confortait, il consolait les affligés. Tous ses voisins le regardaient comme un grand homme, tous écoutaient ses discours comme des lois. Avait-on été volé; quelqu'un avait-il perdu ses enfans ou sa

femme; l'innocence attaquée vivait-elle dans l'oppression: à l'en croire, tout cela n'était pas un mal. Il avait une jeune femme. Etait-elle belle? Eh! qu'importe? aux yeux d'un amant, une chouette est une déesse. Mais la mort sait peu respecter l'amour, et ne compte pas les années. Il lui est fort égal de frapper oncle ou neveu. Elle saisit donc dans la jeunesse la femme de notre homme. Il se frappe, il crie, il s'arrache les cheveux: l'air retentit de ses clameurs. Les voisins accourent, se rassemblent: Souviens-toi, lui disent-ils, notre cher Moraliseur, de ce que tu nous as dit toi-même. Quand je vous donnais des leçons, répondit-il, quand je vous consolais, c'était vous qui aviez perdu vos femmes; mais à présent, c'est la mienne qui est morte.

Le Paysan et la Valise.

Jase tout à ton aise sur les peines d'autrui. Oh! ce travail n'est pas aussi dur quo le mien. Non? je n'en suis pas étonné; car il n'est rien au monde que tu aimes plus que toi. Tu t'inquiètes fort peu d'adoucir les peines des autres, et il ne t'en coûte rien de blâmer ce que tu ne connais pas. Mais si tu m'interroges, je te dirai, sans détour, que jamais honnête homme ne so rendra coupable de cette bassesse. Ecoute, et retiens bien. Un paysan portait un quintal de plomb dans une petite valise. Il était tout plié; et comment faire autrement? Ce n'était vraiment pas une pièce de deux sols qu'il portât au cabaret. Le monde l'accablait d'injures en voyant comme il se courbait: la fatigue du porte-plomb ne leur paraissait pas bien grande. Le paysan impatienté, leur dit: Ma peine vous paraît petite; mais Dieu sait ce qu'il y a dans la valise, et le sait fort bien aussi celui qui la porte.

Soumorokof a changé le tour et la morale

de la fable de l'Ours et des deux Amis, et se l'est rendue propre. La voici :

LES DEUX AMIS ET L'OURS.

Deux amis vivaient comme deux frères, et peut-être encore mieux. L'un ne pouvait passer une heure sans l'autre. Quels que fussent leurs entretiens, l'un n'avait pour l'autre rien de caché. Ils ne se fâchaient jamais, jamais ils ne se pointillaient; on les eût pris pour Damon et Pythias. L'un regardait-il quelqu'un comme son ennemi ; c'était aussitôt l'ennemi de l'autre. Ils se promenaient ensemble, mangeaient ensemble, buvaient ensemble : ma foi ! je croirais qu'ils aimaient ensemble aussi ; car ce point-là est le plus fort. Ils s'étaient juré de vivre et de mourir ensemble, et voulaient sur-tout être fidelles à ce serment.

Un jour, il leur arriva d'être seuls dans un bois. Un ours vint au-devant d'eux : ils ne s'attendaient point-du-tout à cet honneur. L'ours était monstrueux, et nos gens, de trembler autant qu'il est possible. Leur devoir était de se défendre mutuellement, et, s'ils n'en avaient pas la force, de mourir tous les deux. Cependant il se trouve là un grand chêne : l'un de nos gens oublie ce qu'il a juré à son ami; il grimpe, et emporte avec lui son serment tout au plus haut de l'arbre. L'autre reste et meurt de peur ; car qui ne craindrait pas un tel champion ? Il ne comptait plus guère retourner au logis, l'ours ne le lui permettrait pas ; car un ours songe peu s'il faut prendre congé des gens quand ils sont dans l'affliction, et les laisser retourner au gîte. Le malheureux avait entendu dire qu'il faut, en semblable occasion, contrefaire le mort. Il se laisse tomber, s'étend, se donne l'air d'un trépassé. L'ours approche, frotte, tourne et retourne la tête du prétendu défunt, ne lui trouve pas de souffle, éternue, et s'en va. Je croyais bien, disait-il,

avoir trouvé un homme vivant. Quand il fut bien loin, notre brave descendit de son chêne, sentant une double joie de retrouver son ami, et de n'avoir pas enfreint son serment de mourir avec lui: car, pour vivre ensemble, c'est ce qu'il espérait bien. Il était content, il le montrait à son ami, et lui demanda ce que l'ours lui avait dit en secret à l'oreille. Il m'a averti, répondit l'autre, de ne pas prendre pour amitié une liaison ordinaire, et de reconnaître à l'avenir mes amis dans le besoin.

La dernière pièce de Soumorokof est une satire: on assure qu'il l'a composée dans le lit de mort. Cette circonstance en fait le plus grand intérêt, et sa briéveté me permet de la rapporter ici.

Grâce au destin, je vais donc finir ma vie, et je me réjouis d'y laisser en paix les fous, les coquins, les pervers. Comme je plains ton sort, fidelle ami! toi qui, ne connaissant aucun détour, restes dans cette vie où la raison, l'honneur, sont inconnus: toi qui ne peux pas abandonner, comme moi, cet insupportable séjour dés fripons, où tout misérable montre sa figure avec impudence et, dans sa fureur impunie, sème encore de nouveaux désordres: où la droiture est généralement méprisée et devient l'objet d'une risée honteuse. Oh! combien, mon ami, dans cette vallée de larmes, il te reste encore à souffrir de la part des destins irrités! Combien y est malheureux tout honnête homme, jusqu'à ce que ses jours soient enfin tranchés! Il traîne, sans allégement, une vie malheureuse, et ne trouve que de nouvelles douleurs quand il implore des consolations. Mais moi, délivré désormais de toute vanité, je quitte avec joie ce monde affreux, qui traite de bagatelle et de chimère la conscience, l'honneur, la raison, le cœur et la droiture.

Là, plus un homme est impudent et trompeur, plus il a de scélératesse, et plus il est sûr d'obtenir des grâces et des éloges. Je proteste en ce moment, à l'univers entier, que j'abandonne ce monde avec un esprit satisfait: je rends grâce au Tout-puissant qui a préservé ma vie de la perversité, et qui va bientôt la mettre en sureté sous la tombe, où je n'aurai rien à démêler avec aucun fripon.

Nous avons déjà vu que la Russie a, depuis quelques années, un poëme épique: l'auteur est M. Mikhaïl Khéraskof, l'un des curateurs de l'université de Moskou. Il a choisi pour son héros le Tsar Ivan Vassiliévitsch, et pour l'action de son poëme la conquête de Kazan. Je ne vais traduire ici qu'un seul morceau de ce poëme.

Le Tsar a résolu dans son conseil de marcher lui-même à la tête de ses combattans, et de partager leurs fatigues et leurs dangers.

La Tsaritse apprend que son époux va braver loin d'elle les périls et la mort: elle vole éperdue à la salle où le conseil est encore rassemblé, où les Grands sont animés par le courage du prince.

Ils la voient s'avancer, les yeux baignés de larmes, et tenant le jeune prince dans ses bras. Il semble que la lumière ait déjà fui de ses yeux: les angoisses de son ame se peignent sur son visage, sa profonde douleur est empreinte dans tous ses traits, et elle frappe son sein de ses mains

tremblantes et glacées. Ainsi la lune s'obscurcit, enveloppée par les épais brouillards : elle ne montre plus à la terre qu'une face décolorée, et son éclat ordinaire se change en une triste pâleur. Elle entre, regarde son époux, gémit, et rappelant avec peine ses forces abattues : Tu pars, cher époux, lui dit-elle; tu pars! Sans doute, tu ne mets pas un grand prix à tes jours. Mais peux-tu donc oublier que tu me laisses dans la douleur; ou, si mon amour ne peut te toucher, ne seras-tu pas attendri du moins par le sort de cet enfant ? Tu le vois à tes pieds avec sa malheureuse mère : tu le vois privé du sentiment et de la voix. Regarde comme il s'efforce de tourner vers toi ses yeux en pleurs. Il veut te dire : Ne m'abandonne point à la mort. Lis dans ses yeux ses discours innocens : ses regards te diront ce que sa langue ne peut dire encore. Il s'écrie : Conserve-moi mon père, ne livre point ma tendre mère aux douleurs, à l'abandon du veuvage. O mon prince, ô mon époux! ne mets point entre nous la vaste étendue des déserts : n'expose point ta tête aux dangers des combats. N'est-il donc point dans ton empire de guerriers courageux ? Qui te force à t'exposer toi-même? Ignores-tu de quel prix tes jours sont à la Russie ? Conserve-les pour ton fils, pour moi, pour la nation. Arrête, je t'en prie en gémissant : arrête! ou, si ton cruel dessein est irrévocable, s'il n'est pas au pouvoir du monarque de se dispenser d'aller aux combats, permets-nous de partager tes destinées. Qu'il soit permis de te suivre à ton épouse, à ton fils. Avec toi les fatigues me deviendront chères ; avec toi je regarderai le sable, les cailloux, les rochers, comme ma couche nuptiale : par-tout heureuse, si je ne te quitte pas.

Ivan était agité comme un cèdre battu par les vents : mais son esprit n'était pas ébranlé. Il voyait sur tous les visages la douce et tendre compassion : ses fiers Boïars versaient eux-mêmes des larmes, et tous le pressaient de rester.

Touché de leur zèle et sensible à leurs pleurs, il porta

lui-même sur eux des regards humides, et embrassa tendrement sa fidelle épouse. Il répondit enfin aux Grands : Pourquoi suis-je sur le trône, si je crains le poids de la fatigue; si, dans la molle oisiveté, je ne gouverne pas moi-même mon empire ? c'est donc avec les mains des autres que je combattrai dans les champs, et c'est avec la raison des autres que je donnerai des lois ! Je me réserverai seulement le vain titre de monarque, et je partagerai la puissance avec toute la nation ! je ne serai Souverain que de nom, et j'attendrai des lois de mes sujets ! Enchaîné au trône comme un esclave, abandonnant à des mains étrangères les rênes de l'Etat, je ne porterai la couronne que pour ma honte ! est-ce donc pour cela que je règne? Tendre épouse, ô toi qui ne m'es pas moins chère que la vie, je te suis attaché par les liens du cœur : mais, avant de serrer ces nœuds, j'étais lié à la patrie. Dès l'instant où je naquis l'héritier d'une couronne, je fus soumis à des devoirs rigoureux. Dès-lors il me fut prescrit de mettre mon bonheur dans la prospérité de la nation ; de m'oublier moi-même pour ne penser qu'à la félicité commune, de mépriser la mollesse et les plaisirs, et de voir dans mes sujets mes proches et mes amis. Voilà le devoir d'un prince, ô fidelle épouse. Ma première loi, c'est de servir ma patrie. Ne cherche point à me délivrer de ce fardeau sacré pour mon cœur. Si, par amour pour toi, je pouvais oublier mon devoir, je serais à-la-fois indigne d'être monarque et d'être ton époux.

Si les morceaux que je viens de rapporter ne suffisent pas pour donner une idée complète de l'état des lettres en Russie, ils feront du moins connaître que les Russes sont bien éloignés de cet état de barbarie qu'on se plaît à leur reprocher. Ils peuvent faire prévoir ce que les Russes deviendront, quand

la

la littérature nationale sera plus généralement et plus constamment encouragée. Mais elle risque de périr dans son berceau, si les efforts des auteurs, loin de leur mériter des récompenses et de la considération, ne sont payés que par le ridicule.

Si François I, au lieu d'encourager la littérature naissante dans son pays, n'avait accueilli que les muses italiennes, seules alors florissantes, peut-être les Français seraient-ils encore des Barbares. Le traducteur Amyot fut plus considéré, mieux récompensé, que ne le furent dans la suite des hommes d'un génie créateur: et cela était utile; car il fallait imprimer un mouvement aux esprits encore inactifs. Les encouragemens accordés à Ronsard et à ses barbares contemporains, ont préparé le beau siècle de Louis XIV, et nous devons peut-être Britannicus, Phèdre, Athalie, à la gratification accordée au jeune Racine pour une ode fort médiocre. Les chefs-d'œuvre littéraires sont des fruits de l'enthousiasme: rien ne l'éteint plus surement que l'indifférence des contemporains; rien ne l'anime davantage que des récompenses, qui procurent de la considération, et sont regardées comme le prix du mérite.

Quand une nation possède enfin un grand

nombre de chefs-d'œuvre, le talent, naissant et brut encore, n'est plus remarqué: il se dégoûte, il se cache; et la médiocrité opiniâtre, effrontée et lâche, quête, obtient, arrache les récompenses destinées au mérite.

DESCRIPTION

DE L'EMPIRE DE RUSSIE (*).

DISTRIBUTION PHYSIQUE.

Si une description géographique de la Russie est nécessaire pour bien suivre l'histoire de cet empire, il semble d'abord que nous aurions dû la placer à la tête de notre ouvrage. C'est ce qu'a ſait avec raison M. de Voltaire dans son histoire de Pierre I; mais nous aurions eu tort de suivre son exemple: car, étant remontés dans notre ouvrage jusqu'aux premiers temps où nous conduisent les monumens historiques; ou nous aurions donné la description d'un empire qui n'existait encore que dans quelques-unes des parties qui le composent aujourd'hui, ou nous aurions été obligés de revenir plusieurs fois

(*) Cette description sera longue; ce sera un traité assez complet de la géographie de l'empire de Russie: mais il ne sera pas inutile, et plaira peut-être à quelques lecteurs, parce que cet empire est encore assez généralement inconnu aux étrangers les plus instruits. J'ai suivi la description géographique de l'empire de Russie par Tchébotaref, et le dictionnaire géographique du même empire par Polounin, augmenté et mis au our par Muller. Ces deux savans ouvrages n'existent encore qu'on langue russe.

sur nos pas et de donner plusieurs descriptions successives ; ainsi, après avoir décrit les pays qui composaient la domination de Novgorod, ou même celle de Rurik, il aurait fallu le décrire encore quand il eut été augmenté par ses successeurs, encore après les conquêtes d'Ivan Vassiliévitch, puis après celles de Pierre I, et il aurait bien fallu en venir, en finissant, à la description que nous allons faire de son état actuel.

Jamais il n'a existé d'empire aussi vaste: il comprend entre la septième et la huitième partie de la surface des deux continens: en comptant depuis l'extrémité occidentale de l'île de Dagoe jusqu'à la pointe des Tchouktchi, et depuis les frontières de la Turquie, de la Perse, des Kalmouks et de la Chine, jusqu'aux côtes les plus septentrionales de la Laponie, de la Nouvelle-Zemle et de la Sibérie, on trouve qu'il contient près de 95,000 lieues carrées (*).

(*) Je suis ici les calculs fournis à M. le Clerc par un géographe et qui paraissent exacts. Suivant le dictionnaire géographique de Polounin, revu par Muller, la Russie contient plus de 500,000 lieues carrées, suivant Voltaire 1,100,000 et suivant Büsching un peu plus de 300,000. Il est vraisemblable que Büsching entend des lieues d'Allemagne, ce qui ne s'éloigne pas du calcul de Müller.

En partant de l'île de Dagoe, au 40e degré de longitude, et voyageant toujours jusqu'à l'Archipel le plus oriental, découvert par les Russes, dont la dernière île suivant la carte du troisième voyage de Cook est située vers le 213e degré, on a franchi sous le soixantième parallèle plus d'une demi-circonférence du globe sans quitter un instant la domination de la Russie. Quand le soleil marque à Riga la moitié du jour, une autre journée est déjà commencée pour les îles aux Renards. Cet empire est bien loin d'être peuplé en proportion de son étendue ; et, s'il l'était, il faudrait bien qu'il se divisât.

MERS.

Cette vaste étendue de terre est entourée de mers, semée de lacs, traversée par des fleuves. Ces différentes eaux méritent de fixer d'abord notre attention.

La Livonie est baignée à l'occident par la MER BALTIQUE, qu'on appelait autrefois la mer des Varaigues, et qu'on peut regarder comme un grand golfe de l'Océan. Il lui fournit moins d'eau qu'elle n'en reçoit des lacs et des fleuves de la Russie, de la Suède, de la Pologne et de l'Allemagne. Aussi est-

elle peu salée, et sa salure augmente quand les eaux de l'Océan y sont poussées par un vent de mer. On a remarqué qu'elle éprouve un faible mouvement de flux et de reflux, quoiqu'il soit presque insensible. Sa plus grande profondeur n'est que de 50 toises, et les savans de Suède ont observé qu'elle diminue de 45 pouces en un siècle. Les vagues y sont moins hautes que dans l'Océan, mais elles s'y succèdent en plus grand nombre et avec plus d'impétuosité, et fatiguent davantage les vaisseaux. Dans son agitation, elle dépose de l'ambre sur les rivages de la Courlande et de la Prusse.

LE GOLFE DE FINLANDE communique avec cette mer, et commence au-dessous de Pétersbourg, où il reçoit les eaux de la Néva. Il est contenu au midi par les côtes de la Russie, et au nord par celles de la Russie et de la Suède. Il a 105 lieues de long, et 26 de large.

LE GOLFE DE RIGA, qu'on appelle autrement golfe de Livonie, appartient aussi à la mer Baltique.

LA MER GLACIALE baigne au nord toutes les côtes de la Russie, dans une étendue de 158 degrés de longitude. Elle charrie des glaces dans presque tous les temps de l'année.

Son mouvement de flux et reflux est sensible, même dans les rivières qui s'y jettent. Nous avons déjà rapporté que des marques certaines témoignaient la diminution de ses eaux. Ainsi l'on ne doit pas être étonné de trouver dans la terre et loin des rivages, des ossemens d'animaux marins. En partant des côtes de la mer Glaciale, et s'avançant toujours au midi, on ne trouve aucun arbre jusqu'à plus de cinquante lieues: cependant elle dépose une quantité considérable de bois sur le rivage. Il est probable qu'elle en apporte des côtes de l'Amérique, qui, peut-être, sont peu éloignées: mais elle doit en recevoir aussi des fleuves de la Sibérie.

La Russie est bornée à l'est par l'OCÉAN ORIENTAL OU MER DU KAMTCHATKA. Cette mer pénètre entre la rive occidentale de cette presqu'île et celle du district d'Okhotskoi: les Russes l'appellent alors OKHOTSKOIE MORE, mer d'Okhotsk, et les Toungouses l'appellent Lama, elle se resserre encore davantage vers le nord entre le Kamtchatka et la Sibérie, et prend le nom de mer de Penjina: elle se termine enfin par deux golfes, celui de Penjina à l'orient et celui de Guijiguina au couchant.

LA MER CASPIENNE, qui sépare la Russie de la Perse, devrait être comprise parmi les lacs, puisque la terre l'enveloppe de toutes parts : sa forme et son étendue étaient inconnues des Anciens; comme ils ne connaissaient pas ses côtes septentrionales, ils croyaient qu'elle se réunissait à la mer du Nord. Il est plus vraisemblable qu'elle ne faisait autrefois qu'une seule mer avec le lac Aral, et le Pont-Euxin. Sa longueur du nord au midi est à présent de 250 lieues environ, et sa plus grande largeur de 100 lieues. Les plus grands fleuves qu'elle reçoit, sont le Volga, la Kouma, enrichie des eaux de plusieurs lacs, le Térek, le Kour, qui s'est auparavant joint à l'Aras, l'Emba grossie des eaux du Saguis, et l'Iaïk, qu'on appelle à présent Oural. Que devient cette énorme quantité d'eaux qui n'ont point d'issue? Les Anciens ont cru qu'elles se précipitaient dans un gouffre, et qu'après avoir couru longtemps sous la terre, elles se réunissaient au Pont-Euxin. Mais le gouffre n'existe pas. Des modernes en ont voulu trouver un autre dans un golfe qui est à l'orient de la mer Caspienne. Ils assuraient que l'eau entrait dans ce golfe par un courant rapide, et qu'on n'osait y naviguer, parce qu'on serait entraîné

vers le gouffre par une force invincible. Ils croyaient que, par cette route, les eaux caspiennes allaient se perdre dans la mer Glaciale, ou peut-être dans l'Océan oriental. Mais ces contes ont été détruits par l'observation, et le gouffre et le courant impétueux doivent être mis au rang des fables. Il faut recourir au calcul de l'évaporation, pour expliquer comment une masse d'eau qui paraît devoir s'accroître sans cesse par le tribut de tant de fleuves, peut toujours être contenue dans le même bassin.

Les poissons de la mer Caspienne sont ceux qu'on pêche dans les fleuves, ses oiseaux sont les mêmes qui se plaisent sur les rivières, et ses eaux n'ont qu'une très-faible salure.

Les habitans des bords de la mer Caspienne prétendent que ses eaux s'élèvent pendant trente ou trente-cinq ans, et emploient le même temps à s'abaisser. Ils ajoutent que cette différence est de cinq à six toises. Ils disent unanimement qu'elles ont commencé à s'accroître en 1715, qu'elles étaient à leur plus grande hauteur en 1742, et quelles ont commencé à décroître en 1743. Il a été en effet reconnu qu'en 1744 les eaux avaient baissé à-peu-près de trois

pieds ; mais il n'est pas également certain qu'elles eussent commencé à s'accroître en 1715. On assure aussi que les années des hautes eaux sont très-froides, et celles des basses eaux très-chaudes. Il est très-vrai qu'en 1741 et 1742, les arbres les plus délicats de la plupart des jardins, périrent par la force des gelées. Mais pour attribuer cette perte à la hauteur des eaux, il faudrait avoir une longue suite d'observations bien constatées. J'ai cru devoir rapporter ces phénomènes; mais ce serait perdre le temps d'en rechercher la cause, avant de s'être bien assuré de leur existence.

La Russie, par son dernier traité de paix avec les Turcs, compte au nombre de ses eaux la MER D'AZOF, que les Anciens appelaient Palus-Méotides, et que les Russes nommaient autrefois mer Pourrie. C'est un golfe du Pont-Euxin auquel elle se réunit par un détroit. La quantité de sable qu'y apportent les rivières la rend chaque jour moins propre à la navigation.

LACS.

La Russie renferme les plus grands lacs de l'Europe, et LE LADOGA tient entre eux

le premier rang; il a plus de quarante lieues du sud au nord, sur vingt-six environ de largeur; il donne naissance à la Néva qui se jette dans le golfe de Finlande. Les fréquentes tempêtes dont il est agité changent la situation des bancs de sable, soulèvent de nouveaux écueils et rendent la navigation dangereuse. C'est ce qui a engagé Pierre I à faire creuser un canal qui, commençant à Schlüsselbourg, suit la rive septentrionale du lac, et se termine au Volkhof. Il a vingt-cinq écluses et reçoit les eaux de cinq rivières qui se jetaient auparavant dans le Ladoga.

LE LAC ONÉGA est situé au nord-est du Ladoga, entre ce lac et la mer Blanche. Il a du sud au nord 45 lieues de long, sur 20 de large. Il reçoit par différentes rivières les eaux de plusieurs lacs inférieurs, et lui-même, par le Svir, jette les siennes dans le Ladoga.

LE BELO-OZÉRO, ou Lac-Blanc, est au sud-est de l'Onéga: il contribue à enrichir le Volga avec lequel il communique par la Cheksna.

LE LAC ILMEM est célèbre dans les antiquités russes, parce que c'est sur ses bords que s'élève Novgorod: il a dix lieues de long sur

sept de large : il reçoit les eaux de plusieurs rivières, et donne lui-même naissance au Volkhof qui se jette dans le Ladoga.

LE LAC PÉIPOUS était autrefois appelé par les Russes *Tchoutskoie-Ozéro*, (le lac des Tckoudes,) nom qu'on donnait aux peuples de la Livonie. Il forme à son extrémité méridionale un golfe qu'on appelle le lac de Pleskof. Le Péipous répand ses eaux dans le golfe de Finlande par la Narova, qui a donné son nom à la ville de Narva.

On trouve en Russie des lacs qui, comme la mer Caspienne, reçoivent plusieurs fleuves et ne donnent naissance à aucun. Tels sont les lacs *Arxkal* et *Kargaldjin* dans le gouvernement d'Orenbourg ; tels sont encore les lacs *Koptchi*, *Tchany*, *Karasouk*, et plusieurs autres dans la Sibérie. On en voit aussi qui ne reçoivent ni ne produisent aucune rivière.

LE LAC ALTYN ou Altaï, qu'on appelle aussi Téleskoe, dans le gouvernement de Tobolsk, a, du sud au nord, plus de trente lieues de long sur vingt à-peu-près de large. Il est situé vers le 107° de longitude et le 52° de latitude. Il reçoit au midi plusieurs fleuves, et l'Ob sort de sa partie la plus septentrionale. Les eaux de ce lac ne s'accroissent

que pendant les plus grandes ardeurs de l'été, parce que les neiges des monts Altaï résistent à la douce chaleur du printemps. Il se couvre de glaces pendant l'hiver dans sa partie septentrionale ; et ses eaux conservent toujours au midi leur liquidité.

LE LAC BAIKAL, ou la mer Sainte, comme l'appellent les Orientaux, s'étend à-peu-près depuis le 52 jusqu'au 56e degré de latitude, et depuis le 122 jusqu'au 127e degré de longitude. Sa longueur du couchant au levant est de cent vingt-cinq lieues, et sa largeur de cinq à sept lieues. Du grand nombre de rivières qu'il reçoit, la plus considérable est la Sélenga, qui a ses sources dans les stepes de la domination chinoise. Il produit l'Angara, qui, après avoir pris le nom de Toungouska, et avoir couru long-temps, en serpentant du midi au nord, se tourne vers le couchant par des mouvemens circulaires, parcourt encore une grande étendue de pays dans cette nouvelle direction, et se joint enfin à l'Iénissei.

FLEUVES.

C'est dans la Russie que se trouvent les plus grands fleuves de l'ancien continent:

il n'est que le fleuve Jaune, ou Kho-an-kho, qui traverse toute la Chine du couchant au levant, qu'on puisse leur comparer.

LA DVINA OCCIDENTALE, que les étrangers appellent Duna, sort d'un lac dans le gouvernement de Pleskof, non loin de Toropets, sépare le gouvernement de Polotsk et celui de Riga de la Lithuanie et de la Courlande, et se perd dans le golfe de Riga.

LA NÉVA est large et très-profonde; elle sort du Ladoga et tombe dans le golfe de Finlande, après un cours de quinze lieues. Elle se sépare en trois bras différens en traversant Pétersbourg. Celui qu'on appelle la grande Néva a 140 toises de large à l'endroit où l'on place le pont de bateaux, et 266 toises entre l'île du vieux Pétersbourg et celle de l'Amirauté.

LA DVINA SEPTENTRIONALE sort du lac Kovimskoe au sud-ouest du gouvernement d'Arkhangel, et s'appelle Soukhona jusqu'à ce qu'elle réunisse ses eaux à celles de l'Iouga près d'Oustioug: elle se jette dans la mer Blanche à Arkhangel.

LE DNEPRE, que les Grecs ont appelé Borysthène, et les Latins *Danapris*, sort d'un marais dans le gouvernement de Smolensk, sur les confins de celui de Tver, vers le 56°

degré de latitude. Ses rivages sont presque par-tout fort élevés. Vers le 48e degré son cours est embarrassé par treize écueils successifs que les géographes appellent les cataractes, et quelquefois les sauts du Dnepre. Plusieurs de ces écueils conservent encore les noms qu'ils portaient du temps de Constantin Porphyrogénète, vers le milieu du dixième siècle; ce qui prouve combien la langue slavonne a peu changé. Ce fleuve se jette dans la mer Noire entre Otchakof et Kimbourn, après avoir formé le golfe Liman, long de quinze lieues, et large dans quelques endroits de deux et demie.

Le Don, que les Anciens appelaient Tanaïs, et que les Tatars appellent Touna, sort du lac Ivan, à peu de distance de Toula, court long-temps vers l'orient, et semble près de confondre ses eaux avec le Volga, et tournant ensuite à l'occident, il se jette, près d'Azof, dans les Palus-Méotides.

Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les Anciens l'appelaient Rha, les Tatars le nomment Edel. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais du gouvernement de Novgorod, non loin de celle de la Dvina occidentale. Il traverse les gouvernemens de Moscou, de Nijégorod, de Kazan

et d'Astrakhan, dans un cours de 750 lieues, et se jette, par un grand nombre de bouches, dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs.

L'IAÏK, à présent Oural, en latin *Rhymnus*, a sa source dans les monts Ouralsks, dans le gouvernement d'Orenbourg : il entre par deux bouches dans la mer Caspienne, après un cours de plus de sept cents lieues. Il abonde en poissons d'une chair plus délicate et d'un goût encore plus agréable que ceux du Volga.

L'OB, ou *Obi*, est le plus grand fleuve de la Russie. Il sort du lac Altaï, au 52ᵉ degré de latitude et vers le 106ᵉ de longitude. Après avoir changé souvent son cours, tantôt vers le levant et plus constamment vers l'occident, il semble enfin se fixer à tendre vers le nord, et paraît vouloir se jeter dans la mer de Kara, lorsque, tournant brusquement vers l'orient, il se jette enfin, au-delà du 66ᵉ degré de latitude, et du 86ᵉ de longitude, dans un golfe auquel il donne son nom, et qui ne se réunit lui-même à la mer Glaciale que près du 74ᵉ degré de latitude.

L'Ob est enrichi, dans les cent dernières lieues

lieues de sa course, par l'*Irtich.* Cette grande rivière prend sa source dans l'intérieur du pays des Kalmouks, entre dans le lac Zaissan, au 46e degré ½ de latitude, et au 105e de longitude, en sort, reçoit dans son cours assez constant vers le nord-ouest plusieurs rivières, et sur-tout le Tobol, et, après une course de 500 lieues, elle se confond avec l'Ob, vers le 61e degré de latitude, et le 86e de longitude. On voit souvent de nouvelles îles s'élever sur cette rivière, et les anciennes disparaître; souvent aussi les endroits les plus propres à la navigation ne peuvent plus recevoir les barques, et les bas-fonds deviennent navigables à leur tour.

L'Iénissei, que les Toungouses appellent Ioanedzi, est formée, au-delà des frontières de la Russie, et dans les déserts de la domination chinoise, par la réunion de deux rivières, au 51e degré 30 minutes de latitude: elle court presque directement au nord, forme au 70e degré de latitude un long golfe hérissé d'îles, et se perd enfin dans la mer Glaciale. Sa largeur, à commencer d'Iénisseisk, est dans l'automne, qui est le temps des plus basses eaux, de cinq cent soixante et dix toises, et de près de huit cents dans le printemps.

LA LÉNA sort des montagnes qui bordent la côte septentrionale du lac Baikal, vers le 54e degré de latitude, et le 126e de longitude. Elle court d'abord vers l'occident, ensuite au nord, parcourt une étendue de près de 25 degrés en tendant à l'orient, retourne encore au couchant; et, après avoir pris une course presque directe et plus constante vers le septentrion, elle se jette par cinq embouchures dans la mer Glaciale, entre le 72e et le 74e degrés de latitude.

L'ANADYR sort du lac Ianko, au midi de la terre des Tchouktchi, court à l'occident et ensuite au midi; et, après avoir pris sa direction vers l'orient, et l'avoir conservée avec plus de constance, il tombe dans une partie de l'Océan oriental, à laquelle il donne son nom.

MONTAGNES.

Le nombre et la grandeur des fleuves qui baignent la Sibérie, indiquent assez la présence des montagnes, car les montagnes sont en même-temps les ossemens qui soutiennent la terre et les réservoirs des eaux qui l'arrosent.

Ce sont les MONTS OURALIQUES, (*Ouralskiia*

Gory), qui procurent à la Sibérie un grand nombre des utiles canaux dont elle est traversée dans tous les sens. Ces montagnes tirent leur nom du mot tatar *oural*, qui signifie ceinture. Les Russes se sont rencontrés dans la même idée avec les Tatars : ils nommaient autrefois cette chaîne *kamennoi poias*, ceinture de rochers. Les Anciens donnaient le nom de Riphées à la partie qu'ils en connaissaient.

Cette grande chaîne commence vers les bords de la mer Glaciale, et sépare le gouvernement d'Arkhangel de l'ancienne Obdorie. La portion de ces montagnes qui s'étend depuis la mer jusques près les sources de la Toura, s'appelle à présent *verkhotourski kamen*, rocher de Verkhotourié, et s'appelait autrefois monts Iougoriques. On croit que c'est par-là que les Ougres ou Hongrois passèrent en Europe à la fin du neuvième siècle.

Cette chaîne, après quelque interruption, ou peut-être seulement après s'être assez abaissée pour n'être plus remarquée sur la surface du terrain, reparaît dans le gouvernement d'Orenbourg, et se sépare en trois branches, avant d'en avoir atteint les frontières.

La première se montre vers les sources de l'Iaïk sous le nom d'*obstchei syrt*, et traverse tout le pays des Bachkirs entre cette rivière et la Samara. Elle se divise, s'étend d'un côté jusqu'au Volga, et de l'autre entre la Samara et la Bélaïa.

La seconde branche part du haut de l'Iaïk, suit la rive orientale de ce fleuve, tourne à l'occident entre les sources de l'Ore et de l'Emba, et se prolonge jusqu'au lac Karakoul, non loin de la mer Caspienne.

La troisième branche est la plus considérable. Elle s'étend à l'orient à travers la stepe des Kirguis, le long des sources de ces rivières qui toutes portent le nom de Tourgai, et qui se jettent toutes dans le lac Aksakal. De-là elle va droit à l'Irtich, au midi du lac Zaissan, traverse la petite Boukharie, et se confond avec les monts Altaï. Ces deux chaînes réunies passent par Kaschgar, bordent la mer de Sable, et se séparent encore en deux branches, dont l'une se termine vers la source de l'Indus, et l'autre se prolonge jusqu'à la Chine.

Une autre chaîne, ou peut-être la même, hérisse le pays des Bouriates à l'orient du lac Baikal, sépare au nord de l'Amour la domination des Russes de celle des Chinois, suit

toute la longueur des côtes de la mer d'Okhotsk, prend le nom d'*Iablonnoi Khrebet* dans le pays des Tchouktchi, et ne se termine qu'avec les limites du continent; ou plutôt elle remontre encore ses sommets dans l'Océan, pour y former plusieurs archipels.

C'est cette même chaîne qui, étendant vers le midi l'une de ses branches, sème de montagnes la presqu'île du Kamtchatka, et produit dans la mer les îles Kouriles, tandis qu'au nord elle suit et couronne la côte des Tchouktchi.

Enfin il paraît que ce sont encore des branches de la même chaîne, qui, partant des bords septentrionaux de la mer d'Okhotsk, vont couper souvent en deux parties presque égales, et quelquefois hérisser inégalement les terres entre tous les fleuves, depuis la Kolyma jusques vers les sources de la Khatanga.

DISTRIBUTION POLITIQUE.

Après nous être fait une idée de la distribution physique de la Russie, il est temps de passer à sa distribution politique.

Pierre I l'a divisée en gouvernemens :

nombre en a été augmenté par les successeurs de ce prince. Cet ordre vient d'être changé, et la plus grande partie de l'empire vient d'être distribuée en *Namestnitchestva* ou lieutenances-générales. Je vais suivre d'abord la division par gouvernemens, parce qu'elle subsistait encore en 1776, lorsque l'académie a publié la carte générale de l'empire.

Pour mettre quelque ordre dans cette description, je diviserai la Russie en occidentale et orientale: je ne comprendrai, dans la dernière division, que les vastes gouvernemens d'Orenbourg, de Tobolsk, et d'Irkoutsk; je commencerai par décrire le gouvernement de Moskou, qui peut être regardé comme le centre de la Russie occidentale, et je parcourrai ensuite les autres gouvernemens dans l'ordre où ils se trouvent par rapport à celui de Moskou.

RUSSIE OCCIDENTALE

I. GOUVERNEMENT DE MOSKOU.

Le gouvernement de Moskou est borné au nord par ceux d'Arkhangel et de Novgorod,

à l'orient par ceux de Nijégorod et de Kazan, au midi par ceux de Voronèje et de Belgorod, et au couchant par ceux de Novgorod et de Smolensk. Il est arrosé par la Moskva, l'Oka, la Kliazma et le Volga.

On y trouve le lac de Rostof, sur les bords duquel s'élève la ville qui lui a donné son nom, et le lac Clechnin près de Péreslavle Zaleskoi. Ce lac mérite d'être célèbre, parce que Pierre I a fait sur ses eaux ses premières études de la marine.

La ville de MOSKOU, capitale de tout l'empire, se nomme en russe Moskva. Elle est située au 55°. 6' 30" de longitude, et au 55°. 45' 30" de latitude. Trois rivières la baignent, la Moskva qui lui a donné son nom, l'Iaouza et la Néglinna. C'est la plus grande ville de l'Europe: elle a environ dix lieues de circonférence; mais les bâtimens n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins. Ont assure qu'elle renferme cinq cent mille habitans; mais on ne dit pas que cette évaluation ait été faite d'après un relevé exact des registres des morts et des baptêmes.

Moskou a été fondée en 1147 par Ioury Dolgorouki, et est devenue en 1328 la résidence des Souverains, sous le règne d'Ivan

Danilovitch. Elle a reçu depuis des accroissemens successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, et qui même en portent le nom.

Le premier de ces quartiers se nomme le KREMLE, mot tatar, qui signifie forteresse. C'était la résidence des Souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes italiens sous le règne du Grand-prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. Il renferme cinq églises, dont chacune est couronnée, suivant le rit grec, de cinq tourelles sphériques, surmontées d'une croix; c'est ce que les Russes appellent des têtes. Ces têtes dorées, qui s'élèvent du centre et des quatre angles de chaque temple, offrent un aspect imposant. Parmi ces églises, on distingue celle d'Ivan, à laquelle appartient une cloche énorme, qu'on appelle *Ivan Véliki*, et qui a été fondue en 1600 sous le Tsar Boris. Mais elle le céde à une autre cloche fondue sous le même Souverain, du poids de trois cent trente mille livres. Un incendie ayant détruit la tour où elle était suspendue, l'impératrice Anne fit refondre

cette cloche du poids de trois cent quatre-vingt-seize mille livres. La nouvelle tour a été consumée par un incendie en 1737, et la cloche reste dans une fosse.

C'est dans le même quartier qu'est l'ancien palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs.

Kitai-gorod ou la ville *Kitai*, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine. Le mot *kitai* appartient à la langue tatare, et signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle et la ville Blanche. Il a été bâti sous le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch. On y compte vingt églises et quatre monastères, dans l'un desquels est une école, sous le titre d'académie pour la jeunesse, destinée à l'état ecclésiastique. On y enseigne le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie et la théologie. Cette école a été fondée par le Tsar Fédor Alexéiévitch, frère aîné de Pierre le Grand.

On remarque dans ce quartier l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque, et la maison de l'université, grand édifice, d'une assez belle architecture. Elle renferme une bibliothèque,

une salle de physique bien fournie de machines et d'instrumens pour les expériences, un cabinet de minéraux, un théâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, une imprimerie, une fonderie de caractères, et une librairie.

C'est aussi dans ce même quartier qu'est la cour des monnaies, et le *Gostinnoidvor*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques.

BELOI-GOROD ou la ville Blanche doit son nom à une muraille de pierre dont elle était entourée, et qui est tombée en ruines. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université fondée en 1755 par Elisabeth, où l'on enseigne le grec, le latin, l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, les mathématiques, la philosophie, la médecine et la jurisprudence. Mais il n'est rien dans la ville Blanche qui mérite plus l'attention des ames sensibles, que la maison des enfans-trouvés, fondée en 1763 par l'impératrice Catherine II.

Enfin le ZEMLIANOI-GOROD, ou la ville de Terre, enveloppe les trois quartiers que nous venons de décrire. Elle doit son nom à un rempart de terre, dont le Tsar Fédor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion

des Tatars de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moskou, est elle-même enveloppée par plus de trente faubourgs. Les plus considérables sont la Slabode allemande et le faubourg de le Fort. C'est dans ce dernier que Pierre I a fondé un hôpital pour les malades, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine.

Le gouvernement de Moskou renferme onze provinces.

I. Les villes les plus remarquables de la province de Moskou, proprement dite, sont *Kolomna, Kochira, Serpoukhof*, au midi, *Volok-Lamskoi* et *Mojaïsk* au couchant.

Mais un endroit plus célèbre dans l'histoire que toutes ces villes, c'est le monastère de la Trinité, que les Russes appellent *Troïtskoimonastyr*, ou *Troïskaïa-Lavra.* On a vu Pierre I et sa famille y chercher plusieurs fois leur sureté dans le temps des troubles. Il est au nord de Moskou, et en est éloigné de 16 lieues. Indépendamment de neuf églises renfermées dans ce couvent, des logemens des moines, des jardins, du palais des Souverains, mille maisons et cinq églises sont contenues dans l'enceinte des murailles. On enseigne, dans un séminaire dépendant

de la Trinité, le latin, le grec, le français, l'allemand, les mathématiques, la philosophie et la théologie.

Comme la plupart des provinces tirent leur nom de leur ville principale, j'indiquerai ces villes en les écrivant en lettres majuscules, sans faire des répétitions inutiles en nommant les provinces.

II. La ville de PÉRESLAVLE-ZALESKOI, au nord de Moskou, fut fondée en 1152 par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki.

III. OUGLITCH, est sur-tout connue pour avoir été l'apanage de Dmitri, fils du Tsar Ivan Vassiliévitch, qu'on croit y avoir été assassiné.

IV. IAROSLAVLE sur le Volga, à l'est d'Ouglitch, est grande, riche et peuplée. Elle est célèbre par ses fabriques de cuir de Roussi, d'étoffes de soie, de coton et de laine, mais sur-tout par ses belles fabriques de toile et de napage. Elle contient plus de 9500 marchands, la plupart fort aisés.

V. KOSTROMA, sur le Volga, à l'est d'Iaroslavle, on y compte plus de 3300 marchands.

VI. SOUZDAL, au sud-ouest de Kostroma, a été quelque temps la résidence des Grands-

princes de Russie. On y compte près de 1500 marchands.

VII. IOURIEF-POLSKOI, au sud-est de Péreslavle-Zaleskoi, renferme près de 800 marchands.

VIII. VOLODIMER, ou VLADIMIR, sur la Kliazma, au sud-est de Péreslavle-Zaleskoi, fut construite dans le douzième siècle par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des Souverains de Russie.

Mourom, au sud-est de Volodimer, a été long-temps un apanage des princes russes, et avait la réputation de fournir des guerriers courageux. Elle ne renferme pas moins de 1600 marchands.

IX. PÉRESLAVLE-RÉZANSKOI, au sud-est de Moskou, a des fabriques et plus de 1100 marchands.

Rézan, ou plutôt *Riazan*, a été long-temps une des principautés les plus puissantes de la Russie : mais dévastée en 1568 par les Tatars, elle ne s'est plus relevée.

X. TOULA, au sud-ouest de Péreslavle-Rézanskoi, avait, dans le temps de la dernière révision, 7752 marchands. Elle est célèbre par ses fabriques de quincaillerie.

XI. KALOUGA, sur l'Oka, au sud-ouest

de Moskou, renferme 6758 marchands vivant dans l'aisance.

II. GOUVERNEMENT D'ARKHANGEL.

Le gouvernement d'Arkangel est borné au midi par ceux de Moskou et de Nijégorod; au levant par celui de Kazan, et par une partie de la Sibérie; au nord par la mer Blanche et par la mer Glaciale; au couchant par la Laponie suédoise, et par le gouvernement de Novgorod.

Le gouvernement d'Arkhangel était connu sous le nom de Biarmie avant le règne de Rurik. Peut-être les Biarmiens étaient-ils de la même race que ces Ougri ou Hongrois qui entrèrent en Europe au neuvième siècle par le nord de la Sibérie, et allèrent s'établir sur les bords du Danube. Il paraît qu'une portion de ces Ougri s'arrêta dans le gouvernement actuel d'Arkhangel, entre la Petchora, cette partie des monts Ouralsks, qui s'appelait alors monts Iougoriques, et la mer Glaciale. Toute cette contrée fut nommée Iougrie ou Iougorie.

Les principales rivières de ce gouvernement sont la Dvina septentrionale, formée par la réunion de la Soukhona et de l'Ouga,

au-dessous de la ville d'Oustioug, dont le nom signifie bouche de l'Iouga.

La Pinéga, le Mézen et la Petchora.

Ses lacs sont, celui de Kovimsk et celui de Galitch.

Le gouvernement d'Arkhangel est partagé en quatre provinces : celle d'Arkhangel ou de la Dvina, et celles d'Oustioug, de Vologda et de Galitch.

I. La ville d'ARKHANGEL est située sur les bords de la Dvina septentrionale, sous le 64° 34' de latitude et le 56° 21' de longitude. On y compte plus de deux mille marchands. Elle a cinq quarts de lieue de long sur une demi-lieue de large. Toutes les maisons y sont de bois, excepté la cour du commerce: elle fut bâtie en 1585, près d'un monastère dédié à Saint-Michel Archange. Les luthériens et les calvinistes y ont une église.

Les principales villes de la province d'Arkhangel, sont *Mézen* dans l'ancienne Oudorie, et *Kolmogori* sur la Dvina, qui doit toute sa gloire à la naissance de Lomonossof. On croit qu'elle fut la première ville des Biarmiens.

C'est de cette province que dépend la Laponie-russe, qui s'étend en grande partie au-delà du cercle polaire arctique sous

la forme d'une presqu'île, enveloppée par la mer Glaciale et la mer Blanche au nord, à l'est et au sud.

Dans la partie septentrionale de l'isthme qui réunit cette presqu'île à la terre ferme, est la ville de *Kola*, sous le 68° 52' de latitude et sous le 50° 43' de longitude. Elle est petite, bâtie en bois, et ne renferme que cinquante-quatre marchands. Son port reçoit des vaisseaux étrangers, qui viennent se charger de viandes et de poissons salés, et il en sort chaque été des vaisseaux russes qui vont à la pêche de la baleine et des veaux marins.

Les LAPONS, qu'on nous dépeint comme des pygmées, sont d'une taille médiocre et d'une complexion vigoureuse. Ils ont le visage plat et le teint basanné. Leurs femmes sont assez jolies, au moins pendant leur jeunesse. Quoiqu'ils vivent sous un climat rigoureux, ils sont gais et ont la plus haute idée de leur pays. Ils vivent de la chasse, de la pêche, du lait et de la chair de leurs rennes, et ne dédaignent pas même la chair des oiseaux de proie. Quand ils veulent s'écarter de leurs gîtes, ils construisent sur des arbres, à la hauteur de six à sept pieds de terre, des espèces de greniers, où ils déposent leurs

effets

effets et leurs provisions; et, quoiqu'ils ne connaissent ni cadenats ni serrures, ils ne perdent jamais rien. Beaucoup de Lapons russes sont chrétiens de nom, et font un mélange du peu qu'ils savent de christianisme et de leurs anciennes superstitions.

Il faut aussi comprendre dans la province d'Arkhangel les SAMOÏÈDES qui vivent en-deçà des monts Ouralsks, entre ces montagnes et le Mézen, et sur les bords de la mer Glaciale. Ils s'appellent eux-mêmes KAZOVY. Ils sont laids, ont le visage plat, le nez épaté, le menton avancé, les yeux petits, les oreilles longues, la bouche très-grande, le teint enfumé. Il est rare de trouver entre eux un homme au-dessus de cinq pieds; il ne l'est pas d'en rencontrer qui n'en ont guère plus de quatre. Avant qu'ils fussent soumis à la Russie, ils n'avaient point de chefs, et marquaient seulement quelque déférence aux conseils des vieillards. Il n'y avait de peines que contre les meurtriers, qui étaient vendus comme esclaves. Ils paraissent n'avoir que des idées grossières de la Divinité. Ils se prosternent devant des idoles qui représentent des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, on prétend même qu'ils divinisent des peaux d'ours et de quelques

autres animaux: mais il faudrait savoir quelles idées ils ajoutent à ces actes extérieurs. Croirons-nous qu'ils adorent la peau de l'ours qu'ils viennent de tuer? N'est-il pas plus vraisemblable qu'ils consacrent à la Divinité la dépouille de leur proie? Est-ce pour avoir le droit de s'estimer eux-mêmes davantage, que tant de faux raisonneurs exagèrent l'absurdité de l'esprit humain?

Ils n'ont point de demeures fixes, et se plaisent sur-tout à errer sur le rivage de la mer, et sur les bords des rivières et des lacs. Ils se creusent des huttes pour l'hiver, et se construisent des cabanes pour l'été. Toute leur fortune consiste en des troupeaux de rennes. Leurs mariages n'exigent d'autres cérémonies que le consentement des contractans. Il est rare de trouver un Samoïède qui ait plus d'une femme. Ils ont des sorciers, qu'ils croient capables d'opérer des prodiges et de prédire l'avenir. Les Samoïèdes s'étendent dans la Sibérie, non loin des côtes de la mer Glaciale, presque jusqu'aux bords de la Léna.

II. La ville d'Oustioug, au 60° 46′ de latitude, chef-lieu d'une province à laquelle elle donne son nom, renferme, suivant la dernière révision, 2281 marchands, vivant

tous dans l'aisance. Elle doit son commerce et sa richesse à sa situation sur le chemin d'Arkhangel en Sibérie.

Si l'on parle ici d'*Iarensk*, c'est seulement pour observer qu'à l'est de cette ville se trouvent les Zyrianes, dont la langue a beaucoup de rapport avec celle des Permiaks, et qui paraissent être un reste des anciens peuples de la Biarmie.

III. VOLOGDA, au 59° 20′ de latitude, ville provinciale sur les bords d'une rivière du même nom, qui tombe dans la Soukhona, renferme 2300 marchands et beaucoup de frabriques de papier, de cire d'Espagne, de litharge, de bleu, de chandelle, la meilleure de toute la Russie, de cuir de Roussi, de mouchoirs, ceintures et rubans de soie.

IV. GALITCH, ville provinciale, sur la rive méridionale d'un lac du même nom, fut autrefois un apanage des princes russes. Elle contient plus de 1400 marchands.

III. GOUVERNEMENT DE NOVGOROD.

Le gouvernement de Novgorod est borné à l'est et au nord par celui d'Arkhangel, au sud par ceux de Pleskof et de Tver, et à l'ouest par ceux de Pleskof, de Saint-Pétersbourg et de Vybourg.

I. NOVGOROD, ou la ville nouvelle (*), au 58° 23′ de latitude, et au 49° 30′ de longitude, est située sur le Volkhof, à l'endroit où il sort du lac Ilmen. Elle s'étend des deux côtés de la rivière et est réunie par un pont. On place sa fondation au milieu du cinquième siècle. Nous avons souvent parlé dans notre histoire, de cette ville, de son gouvernement, de sa grandeur, de son commerce, de ses malheurs et de sa décadence. Il ne lui reste de son ancienne splendeur que des murailles de pierre et la principale église.

Ladoga staraia, la vieille ville de Ladoga, sur le Volkhof, n'a plus que cinquante maisons; on en parle ici parce qu'elle fut bâtie par Rurik, premier Souverain de Russie, qui y fit sa résidence.

Ladoga Novaia, la nouvelle ville de Ladoga, à deux lieues et demie de la vieille, entre le lac et le canal.

Olonets, ville marchande, près de l'embouchure de l'Olonka dans le lac Ladoga. Cette ville est célèbre par le chantier de vaisseaux que Pierre I y avait établi avant qu'il fondât la

(*) On l'appelait autrefois *Novgorod Véliki*, (la grande ville-nouvelle) pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. C'est ainsi qu'on la trouve indiquée sur des cartes anciennes, et dans quelques livres de géographie.

ville de Pétersbourg et son amirauté. Ce prince avait donné de la réputation aux eaux chaudes d'Olonets, dont il faisait souvent usage pour sa santé. La mode, plutôt que la raison, les a fait tomber en discrédit.

II. Bélozéro, ville provinciale sur la rive méridionale du lac qui lui a donné son nom, renferme 900 personnes de l'état marchand.

Kargopol, sur l'Onéga, à l'endroit où cette rivière sort du lac Latché, est une ville de commerce, qui contient 1500 marchands.

IV. Gouvernement de Vybourg.

Le gouvernement de Vybourg, ou plutôt de Vyborg, est une nouvelle acquisition faite par les armes de la Russie sous le règne de Pierre I, et sous celui d'Elisabeth sa fille. La contrée qui le compose faisait partie de la principauté de Finlande, et s'appelle Finlande-russe.

Les naturels du pays sont un peuple particulier qui n'a rien de commun avec les nations de race gothique ou slavonne, mais qui a la même origine que les Lapons, les Tchoudes de la Livonie, les Tchérémisses et les Tchouvaches. Eux-mêmes se donnent le

nom de *Sama* ou *Souoma :* ils doivent peut-être le nom de Fines ou de Finois aux peuples germaniques leurs voisins. Mais ils étaient connus sous ce nom dès le temps de Tacite : »Peuple sauvage, dit-il, d'une affreuse pauvreté, sans armes, sans chevaux, »sans pénates : l'herbe était leur nourriture, »des peaux leurs vêtemens, la terre leur lit: »toute leur espérance était dans leurs flèches, »qu'ils armaient d'os, par disette de fer. La »même chasse nourrissait les hommes et les »femmes : elles les accompagnaient, elles »partageaient leur proie. Les enfans n'a-»vaient, contre les pluies et les bêtes féroces, »d'autres asiles que des tissus de branchages. »Là revenait la jeunesse, là se renfermaient »les vieillards. Ils trouvaient ce genre de »vie plus heureux que de gémir dans les »campagnes, de travailler dans les maisons, »de ballotter leur fortune et celle des autres »entre l'espérance et la crainte. En sureté »contre les hommes, en sureté contre les »dieux, ils étaient parvenus, ce qui est bien »difficile, à n'avoir pas même de vœux à »former« (*).

(*) Fennis mira feritas, fœda paupertas, non arma, non equi, non penates : victui herba, vestitui pelles, cubile humus.

Les Finois furent long-temps libres, ou soumis seulement à leurs chefs: mais ils furent enfin subjugués par la Suède, et le desir de conserver ou d'acquérir les terres ingrates de leur pays alluma bien des guerres entre les Suédois et les Russes.

La Finlande-russe est bornée au couchant par une petite portion du gouvernement d'Arkhangel et par le Ladoga; elle est séparée au midi par la Néva du gouvernement de Saint-Pétersbourg, et touche au couchant et au nord à la Finlande-suédoise.

Elle se divise en trois districts, celui de Vybourg, celui de Kexholm et celui de Kiménégard.

I. La ville de VYBOURG s'appelle en finois Somélindé, et plus communément Somenlinna: elle est située sous le 60° 47' de latitude et sous le 46° de longitude. Son port,

---

Sola in sagittis spes, quas, inopiâ ferri, ossibus asperant: idemque venetus viros pariter ac feminas alit; passim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quàm ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum. Id beatius arbitrantur, quàm ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare. Securi adversùs homines, securi adversùs Deos, rem difficillimam assecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus sit. *Tacitus de Mor. Germ.*

sur le golfe de Finlande, reçoit chaque année quarante à cinquante vaisseaux. Son principal commerce consiste en planches et en goudron. Elle était, sous les Suédois, la capitale de la Carélie, et leur servait de rempart contre les Russes. Elle a été bâtie en 1293; mais elle a plusieurs fois été détruite par des incendies.

FRIDRICSHAM, au couchant de Vybourg, sur la côte septentrionale du golfe de Finlande, a été bâtie à la place de Vékélax, ville brûlée par les Russes en 1712. Le sol où avait été cette ville ayant été rendu à la Suède en 1721 par la paix de Neustadt, Frédéric y fit construire une nouvelle ville, à laquelle il donna son nom: elle tomba dans la suite entre les mains des Russes, et ils la conservèrent par le traité d'Abo, en 1743.

Vilmanstrand s'appelait autrefois Lapstrand, pays des Lapons: ce qui prouve qu'on a donné autrefois le nom de Lapons aux Finois, comme on a appelé les Lapons, Finois fuyards, *Strikfinnes.* On regardait les deux peuples comme formant une même famille. Les Suédois perdirent, près de Vilmanstrand, une grande bataille en 1741. Elle est restée à la Russie par la paix d'Abo.

Sisterbek, à neuf lieues de St. Pétersbourg,

petit endroit remarquable seulement par la fabrique d'armes qui y a été établie par Pierre I, et qui est toujours florissante.

II. Le district de KEXHOLM avait long-temps appartenu à la république de Novgorod. La ville qui porte le même nom est appelée Korély dans les chroniques russes. Elle est bâtie sur deux petites îles que la rivière Voxa forme à son embouchure en tombant dans le Ladoga.

III. Le district de KIMÉNÉGARD formait la partie méridionale de la province de Savolax, qui appartient à la Suède.

Il ne contient que la ville de NISLOT, appelée par les Finois Savolina, prise par Pierre I, rendue à la paix de Neustadt, et cédée une seconde fois aux Russes par le traité d'Abo.

V. GOUVERNEMENT DE S. PÉTERSBOURG.

Le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement de Saint-Pétersbourg, s'appelait auparavant Ijorie ou Ingrie. Il est borné au nord par le golfe de Finlande et par le gouvernement de Vybourg, au levant et au midi par celui de Novgorod, et au couchant par celui de Rével. Tout ce pays avait appartenu

à la Russie; mais il avait été dans la suite des temps envahi par la Suède, qui se l'était fait solennellement céder par le Tsar Michel. Il a été recouvré par les armes de Pierre I.

I. SAINT-PÉTERSBOURG est la nouvelle capitale de l'empire, et la résidence des Souverains. Elle est située sous le 59° 57′ de latitude, et sous le 47° 57′ de longitude, près de l'embouchure de la Néva. Où s'élève à présent cette ville, on ne voyait en 1703 qu'une petite maison de campagne, tombant en ruines, et quelques cabanes de pécheurs. Dès le 16 mai de cette même année, Pierre nouvellement maître de Nienτchans, fit poser les premiers fondemens d'une citadelle et d'une église. Les édifices publics et particuliers ne furent d'abord que de bois. La forteresse elle-même et l'amirauté ne furent entourées que d'un rempart de terre. On n'habita long-temps que l'île qui s'appelle encore le vieux Pétersbourg. C'est là que le Souverain eut une petite maison qu'on a conservée.

Mais tout changea quand il eut été vainqueur à Poltava. C'est du champ de bataille qu'il écrivit au général-amiral Apraxin: »A » présent est solidement posée la pierre fon- » damentale de Saint-Pétersbourg. « La

conquête de la Livonie et la prise de Vybourg, présagèrent la durée et le futur éclat de la nouvelle capitale. Cependant, à la mort de Pierre, sa ville n'était encore qu'ébauchée, si on la compare à l'état de grandeur et de beauté auquel elle est parvenue.

Le règne trop court de Catherine I ajouta peu à ce grand ouvrage. Pierre II préféra la résidence de Moskou. Mais Pétersbourg s'accrut et s'embellit sous le règne de l'impératrice Anne, sous celui d'Elisabeth, et surtout sous le règne brillant de Catherine II.

Cette ville est divisée en plusieurs îles et quartiers. La grande Néva coule au milieu, ayant sur sa droite la forteresse, l'île du vieux Pétersbourg, celle de Vassili, et le quartier de Vybourg; et, à sa gauche, la citadelle de l'amirauté, l'île de l'Amirauté, le quartier de la fonderie et celui de Moskou.

La citadelle, élevée sur une île de peu d'étendue, n'a été entièrement terminée qu'en 1734, sous le règne de l'impératrice Anne. Il est probable qu'elle sera toujours inutile.

C'est dans la citadelle qu'est la plus belle église de Russie: mais elle n'est pas comparable aux belles églises d'Allemagne et de France. Là, reposent les corps de Pierre I, et de l'impératrice Catherine, son épouse:

du Tsarévitch Alexis, et de son épouse la princesse de Volfenbuttel; des deux impératrices Anne et Elisabeth.

L'île du vieux Pétersbourg est entourée de la grande Néva, de la petite Néva et de la Nevka. C'est là qu'est la petite maison de bois que Pierre fit construire pour lui-même en commençant les travaux de la forteresse. Elle est sur le bord de la grande Néva. Par respect pour le grand homme qui l'habitait, on l'a couverte d'un hangard soutenu par des piliers de pierre: ainsi cette maison est elle-même renfermée dans une autre.

C'est dans cette île que les plus grands seigneurs eurent leurs palais, que le sénat fut établi, que l'académie des sciences fut inaugurée. Mais ce quartier, à présent abandonné à des gens du peuple et à des soldats, est encore respectable par la maison d'inoculation.

Le quartier de Vybourg n'est remarquable que par deux hôpitaux, l'un pour les soldats de terre, et l'autre pour ceux de la marine. On y enseigne les sciences relatives à la chirurgie et à la médecine.

L'île de Vassili ou Basile (*Vassilievski ostrof*) est la plus grande de toutes celles qui composent la ville de Pétersbourg, et

s'étend jusqu'au golfe de Finlande. Les édifices qui s'y font le plus remarquer sont consacrés à l'utilité publique, à l'administration générale et à des établissemens respectables.

Au nord de cette île et sur la petite Néva est le port de Saint-Pétersbourg, hérissé, pendant la belle saison, de mâts étrangers: la salle de la Bourse, où s'assemblent les négocians pour discuter les affaires de leur commerce, n'est que de bois: mais la maison de la douane et le bâtiment des magasins sont bâtis en briques et d'une construction régulière: les portiques qui règnent autour du vaste édifice des magasins joignent l'agrément de l'aspect à la commodité.

Près de-là s'étend, sur une surface considérable, le bâtiment des colléges, bâti en briques, et orné de portiques qui en suivent toute la façade. C'est là que sont réunis presque tous les bureaux de l'administration.

Au midi de l'île, et sur le rivage de la grande Néva, s'élève le bâtiment de l'académie des sciences, couronné d'un observatoire. Il renferme une bibliothèque, riche sur-tout en manuscrits russes, tangouts, moungals et chinois; une imprimerie, une fonderie de caractères, et sur-tout un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle qui

se trouvent en Europe: il se distingue par la collection la plus complète de monstruosités dans la génération des hommes et des animaux, et par celle des minéraux et des animaux de la Sibérie.

On a construit un bâtiment particulier pour y placer le fameux globe de Gottorp, d'onze pieds de diamètre.

Ce globe, dont un incendie n'avait respecté que la carcasse de fer, a été artistement réparé, et les nouvelles découvertes lui ont fait donner un nouveau degré de perfection. Douze personnes peuvent y entrer à-la-fois; un seul homme le fait tourner par le moyen d'un rouage, et fait voir le véritable mouvement du soleil et des étoiles, leur lever sur l'horizon, leur entrée dans chaque méridien et leur coucher.

Au couchant de l'académie est le corps des cadets de terre, dont la partie qui regarde la Néva était autrefois le palais de Menchikof: mais les deux ailes, bien plus considérables que ce palais, ont été construites sous le règne de Catherine II. Ce bâtiment, avec celui de ses écuries et son vaste jardin, peut être regardé comme une petite ville qui contient près de deux mille habitans.

En suivant les bords de la grande Néva,

on trouve ensuite l'académie des beaux arts: cet édifice, dont la partie qui regarde le fleuve n'est pas encore terminée, est un vaste palais; outre les logemens de 250 élèves et de leurs maîtres, les classes de toute espèce, les cuisines, les réfectoires, il renferme de grandes salles ornées de tableaux de toutes les écoles, et d'une nombreuse collection de statues moulées d'après les antiques, et d'après les ouvrages les plus célèbres des Modernes.

Depuis l'aile occidentale du corps des cadets jusqu'à la mer, s'étend une perspective ou allée d'une largeur considérable, qui, bordée de bâtimens dans l'étendue de près d'une demi-lieue, se termine par une allée ouverte dans une forêt. Sur l'un des côtés de cette perspective est une cour de commerce, assez bien fournie des marchandises nécessaires, mais assez mal des objets de luxe.

L'île, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, est terminée par le port des galères, espèce de ville séparée, qu'habitent les matelots et leurs familles.

La résidence de la cour, les palais, les jardins, les maisons des particuliers, rendent l'île de l'Amirauté le plus beau quartier de Saint-Pétersbourg.

Le bâtiment de l'amirauté, entouré de fossés, orné plutôt que défendu par des batteries de canons destinées à répandre la joie et non pas à donner la mort, s'annonçait de loin par une haute aiguille ou flèche dorée d'or de ducat. Une partie de ce bâtiment a été détruite par un incendie en 1783. On doit abattre le reste et transporter l'amirauté à Cronstadt. On pourra continuer alors le quai que cet édifice interrompait, et l'on ne sera plus obligé de faire un détour pour se rendre du Vassili-ostrof ou du Galernhof au palais impérial.

Le palais d'hiver est au levant de l'amirauté, sur le bord de la Néva. Son architecture, ouvage d'un Italien moderne, est trop contournée et s'éloigne trop de la véritable beauté, qui consiste dans la simplicité et dans la juste proportion des formes, pour plaire aux véritables amateurs des arts. Cependant il en impose aux spectateurs, comme tout ce qui est grand. L'Hermitage, qui y communique par une galerie, est d'une architecture plus sage; mais il ne peut valoir la riche et nombreuse collection de tableaux qu'il renferme, parce qu'un bel ouvrage de l'art le céde à des milliers de chefs-d'œuvre.

Un

Un palais de marbre, ouvrage de Catherine II, étonne les étrangers qui croient que cette magnificence est refusée aux nations du Nord. La nouvelle église d'Isaac, qui n'est pas encore terminée, brillera de la même richesse.

Le palais d'été, peu remarquable par ses bâtimens, s'annonce par la beauté de ses jardins, coupés de canaux, et ornés d'un grand nombre de statues de marbre apportées de l'Italie : mais la plupart annoncent malheureusement la décadence de la sculpture dans cette partie des arts.

Le quai, plus étroit que ceux de Paris, a sur eux l'avantage d'être revêtu d'un parapet de granit et de border un plus beau fleuve.

La statue équestre de Pierre I s'élève sur un rocher de granit entre le sénat et l'amirauté. La beauté de la conception, le feu de la composition, la profondeur de l'étude lui assurent les suffrages de la postérité. C'est Catherine II qui a fait élever ce monument au héros de la Russie.

Une large perspective, bordée presque constamment de beaux édifices depuis l'amirauté jusqu'au pont de la Fontanka, dans une étendue de près d'une demi-lieue, s'étend jusqu'au monastère de S. Alexandre-

Nevski, dans la longueur de cinq quarts de lieue.

Le canal de Catherine, qui traverse la perspective, est orné dans toute son étendue d'une balustrade de fer.

C'est au côté droit de cette perspective qu'est placée la cour du commerce ou le *Gostinnoi-Dvor* (*). Une partie seulement est bâtie en pierres et entourée de portiques. Là se vendent les produits de l'industrie de toutes les nations de l'Asie et de l'Europe. Dans la partie la plus reculée se vendent les objets les plus nécessaires à la vie, mais dont l'œil est le moins flatté; les grains, le gibier, la volaille, les viandes fraîches et salées, le poisson Les boutiques ne sont ouvertes que pendant le jour; jamais on n'y allume ni feu, ni chandelle. Les marchands ne logent pas dans la cour du commerce. Ils sont obligés de fermer leurs boutiques et de se retirer au coucher du soleil.

Le quartier des Anglais, compris dans l'île de l'Amirauté, est bien bâti. Il commence par la maison du sénat, qui fut d'abord celle du grand-chancelier Osterman et ensuite

(*) Il a été brûlé en 1772 et reconstruit aux frais de la couronne.

celle du chancelier Bestouchef, et s'étend le long de la Néva. Plusieurs seigneurs y ont leurs hôtels. Ce quartier s'appelle *Galernhof* ou *Galerni-Dvor*, cour des galères, parce que Pierre I y avait établi un chantier pour la construction des galères.

On remarque dans le QUARTIER DE LA FONDERIE, l'arsenal où se fondent les canons, les mortiers, les boulets et les bombes; une fabrique de tapisseries à l'imitation de celle des Gobelins; et sur-tout le monastère de l'Epiphanie, somptueux édifice bâti par Elisabeth, et consacré par Catherine II à l'éducation des demoiselles nobles.

Le QUARTIER DE MOSKOU ne renferme guère que des fabriques et les casernes de deux régimens des gardes.

La ville de Pétersbourg a quatre lieues de circonférence. Indépendamment des églises du rit grec, on y compte quatre églises luthériennes allemandes, une église luthérienne suédoise, une arménienne, une hollandaise, une église catholique et une église réformée à laquelle sont attachés deux pasteurs, l'un Allemand et l'autre de langue française.

Dans le district de Pétersbourg sont comprises plusieurs maisons de plaisance

impériales. Nous ne parlerons que de celles qui méritent le plus d'être remarquées.

Tsarsko Célo est éloigné de Pétersbourg d'un peu plus de six lieues. L'impératrice Elisabeth s'est plue à y prodiguer la magnificence. Deux coupoles dorées d'or de ducats couronnent le principal bâtiment: les cariatides et tous les ornemens extérieurs sont dorés: on peut voir ailleurs une plus belle architecture, peut-être ne voit-on nulle part plus de richesse. Toutes les pièces intérieures brillent d'un luxe différent: mais le cabinet d'ambre et le cabinet chinois excitent sur-tout l'attention. Les jardins ont été embellis et presque renouvelés sous le règne actuel.

Péterhof, à plus de sept lieues de Pétersbourg, a été bâti par Pierre I dans un lieu orné par la nature. Le château est élevé sur une montagne et domine sur le golfe de Finlande. Ses eaux jaillissantes et ses cascades l'emportent sur celles de Versailles et sa situation sur celle de toutes les maisons de plaisance bâties dans l'intérieur des terres.

C'est aussi du district de Saint-Pétersbourg que dépendent Cronslot et Cronstadt, qui n'en sont guère éloignés que de sept lieues.

Cronslot est un château fort, élevé au

milieu de la mer sur un écueil. Pierre I l'a fait construire en 1703 et 1704 au milieu de l'hiver, pour défendre la ville qu'il créait dans une contrée nouvellement conquise.

Cronstat est une ville et une forteresse que Pierre fit commencer en 1710, dans une île déserte. Les vaisseaux passent, à la portée du canon, entre les batteries de Cronslot et celles du port de Cronstat. Après la beauté de ce port, rien n'est plus digne d'être remarqué que le canal creusé pour mettre à sec les vaisseaux qui ont besoin d'être carenés.

Les districts de Koporié, d'Iambourg et de Schlusselbourg appartiennent au gouvernement de Saint-Pétersbourg.

II. Koporié, à l'ouest de Pétersbourg, fut bâtie par les Russes à la fin du XIII[e] siècle sur les bords d'une petite rivière qui tombe dans le golfe de Finlande; elle fut prise par les Suédois en 1612 et reprise par les Russes en 1703.

III. Iambourg, au sud-ouest de Koporié, fut bâtie en 1383 par les habitans de Novgorod et se nommait alors Iama, ou Iamy.

Ivangorod, qui n'est séparé de Narva que par la rivière, fut fondé en 1492 par le grand-prince Ivan-Vassiliévitch.

IV. SCHLUSSELBOURG fut bâtie en 1324 par les Russes, dans une île qui s'élève au milieu de la Néva, dans l'endroit où elle sort du lac Ladoga. Elle fut nommée Oréchek ou Orékhovets. Les Suédois, qui s'en rendirent maîtres, l'appelèrent Nétenbourg ou Notenbourg. Pierre la leur enleva et lui donna le nom qu'elle porte à présent.

Puisque ce sont les Russes qui, dans le XIIIe et le XIVe siècles, ont bâti Nienchantz, Koporié, Ivangorod et Schlusselbourg, ils possédaient alors le terrain qu'occupe à présent la nouvelle capitale, et Pierre I n'a fait que reprendre ce que ses voisins avaient enlevé à sa patrie.

VI. GOUVERNEMENT DE RÉVEL.

A l'ouest du gouvernement de Saint-Pétersbourg est celui de Rével, qui est borné au nord et au couchant par le golfe de Finlande, et au sud par le gouvernement de Riga. C'est une des conquêtes faites par Pierre I sur la Suède. Il renferme le duché d'Estlande ou d'Estonie, qui a toujours suivi le sort de la Livonie. La langue des Estoniens est un dialecte de celle des Finois, ce qui prouve que les deux peuples ont une même origine.

Ce gouvernement se divise en quatre districts.

I. Révél ou *Réval*, que les Russes appelaient autrefois *Kolyvan*, est la capitale du district d'Harria et de tout le gouvernement. Elle est située au 59° 26' de latitude, et au 41° 57' de longitude. Elle fut fondée en 1218 par Valdemar II, roi de Danemarck. Valdemar III la vendit en 1347, avec tout ce qu'il possédait dans l'Estonie, aux chevaliers de l'ordre Teutonique, qui, dans la suite, la cédèrent à l'ordre de Livonie. Elle se donna en 1561 à Erik VI, roi de Suède, et resta sous la domination suédoise, jusqu'à ce qu'elle fut conquise en 1710 par Pierre I.

Cette ville est bien bâtie et bien fortifiée. Elle doit au commerce une nombreuse population et reçoit une grande affluence d'étrangers dans son port. La bourgeoisie y est encore jugée par les lois de Lubeck ; et c'est un reste des liaisons étroites qui unissaient autrefois Révél aux villes anséatiques.

A la côte occidentale de l'Estonie, est un golfe que deux îles, nommées Rogué, ont fait appeler Roguervick. Ce serait un port sûr et commode, si, par une jetée, l'on pouvait réunir une de ces deux îles à la terre ferme. Le même vent, qui aurait conduit

les vaisseaux jusqu'à cette hauteur, les ferait entrer dans le port, et les eaux, qui y sont salées, ne détruiraient pas les bâtimens, comme les eaux douces du golfe de Finlande. Ce projet, conçu par Pierre I, et repris après sa mort, a toujours éprouvé des obstacles insurmontables. Les travaux déjà fort avancés, et qui promettaient le plus heureux succès, ont toujours été détruits par les vents de mer. Si les efforts de Catherine II ont des suites plus heureuses que ceux de ses prédécesseurs, le Port-Baltique fera tomber celui de Rével, dont la position est bien moins avantageuse.

II. Le district de Vicke a pour ville principale HAPSAL, avec un port peu fréquenté sur la mer Baltique.

III. VITTENSTEIN, que les Russes appelaient Paida, est le chef-lieu du district de Jerven. Cette place, célèbre dans les anciennes guerres des Russes avec les Livoniens, n'est plus même honorée à présent du nom de ville.

On en peut dire autant de *Vessenbourg*, dont il est souvent parlé dans les chroniques russes, sous le nom de *Rakobor*, et de

IV. BORKHOLM, qui était la première place du district de Vhirland.

La principale ville de l'Estonie, après Rével, est NARVA, que les Russes appelaient Rougodef. Elle est située à l'est de la province, dans le pays d'Allentaken, et sur la limite qui sépare l'Estonie du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Elle fut bâtie en 1223 par Valdemar II, roi de Danemarck, et fut comprise dans la suite au nombre des villes anséatiques. Elle éprouva une suite d'infortunes depuis le milieu du quinzième siècle, et ne vit point encore la fin de ses malheurs après avoir été conquise en 1704 par Pierre I. Les habitans, soupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent dispersés dans différentes villes en 1708, et retenus dans une sévère captivité. La liberté leur fut enfin rendue après six ans de souffrances; ils revirent leur patrie, et recouvrèrent leurs anciens priviléges.

L'île *Dagoe* est la plus considérable de celles qui dépendent du gouvernement de Rével.

VII. GOUVERNEMENT DE RIGA.

Le gouvernement de Riga, au midi de celui de Rével, est borné au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de

cette mer, au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Il forme ce qu'on appelait autrefois le duché de Livonie, dont on a pu voir l'histoire dans le cours de cet ouvrage. Les naturels du pays ont été autrefois confondus par les Russes sous le nom générique de Tchoudes : mais ils paraissaient former deux divisions d'une même race. Ceux du midi, nommés Lettes ou Lettons, parlent la même langue que les Lithuaniens ou les Courlandais. Comme cette langue est composée de slavon, d'allemand et de finois, elle ne peut guère faire connaître l'origine des peuples qui la parlent. On peut cependant conjecturer que ce sont des Finois qui, par le voisinage et le commerce des Allemands et des Slaves, ont perdu une grande partie de leur langue primitive. Les habitans du Nord emploient l'idiome des Estoniens, et doivent être rapportés à la grande famille des Finois.

Le gouvernement de Riga est composé de quatre districts, et d'une province.

I. RIGA, capitale d'un district du même nom et de tout le gouvernement, est située sur la rive septentrionale de la Dvina, à trois lieues et demie de son embouchure, sous le

56° 56′ de latitude, et sous le 41° 18′ de longitude. Bâtie en 1200, par Albert, premier évêque de la Livonie, elle prit son nom d'une petite rivière qu'on appelait alors Rigué, qu'on nomme à présent Rizing, et qui est presque desséchée. Après avoir passé successivement sous la domination de la Pologne et de la Suède, elle fut conquise en 1710 par Pierre I. Son port est le second de la Russie, et la balance du commerce y est encore plus favorable à l'Etat que dans celui de Saint-Pétersbourg, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe. La ville est forte et bien bâtie.

Les autres villes de ce district sont plus remarquables par le nom qu'elles ont eu dans l'histoire, que par leur état actuel.

Telle est *Volmar* que les Russes appelaient Volodimer ou Volodimérets de Livonie. Cette place fut élevée, dit-on, en 1219 par Valdemar II, roi de Danemarck, qui lui donna son nom, en mémoire d'une victoire qu'il venait de remporter sur les Livoniens encore idolâtres. On voit encore les ruines des fortifications; mais on ne compte plus dans la ville, si l'on peut encore la nommer ainsi, que cent cinquante habitans qui vivent de différens métiers.

Dünamünd, à l'embouchure de la Dvina, est une forteresse où les vaisseaux qui viennent de la mer Baltique payent les droits de douane, avant de monter jusqu'à Riga. C'était autrefois un couvent de l'ordre de Cîteaux, fondé par le premier évêque de Livonie.

II. La ville de VENDEN, qui donne son nom à tout son district, a été fondée en 1205. C'était autrefois une des places les plus importantes de la Livonie, et les Grands-Maîtres de l'ordre y faisaient leur résidence: mais attaquée successivement par la Pologne, la Suède et la Russie, plutôt envahie que conquise par Pierre I, et tombée enfin dans une entière décadence, elle a été presque détruite par les flammes en 1741. Cependant le petit nombre des habitans qui lui reste fait encore un commerce assez avantageux.

III. Le district de Derpt est au nord-est de celui de Venden.

La ville de DERPT ou DORPAT fut fondée en 1030 par le Grand-prince Ioury Iaroslaf, fils de Vladimir le Grand, qui, de son nom, l'appela Iourief La fondation de cette ville prouve invinciblement que, dès les premiers temps de la domination des princes russes,

descendans de Rurik, ils possédaient au moins une partie de la Tchoude, qui paraît n'avoir été nommée Livonie ou Livlande, qu'après l'invasion des Allemands. On dit que, dans leur langue, ce nom signifiait pays délicieux (*). On voit encore les restes des fortifications qui rendaient autrefois Dorpat une place importante. Des ruines de grands édifices rendent témoignage à son ancienne et à sa nombreuse population. Elle était comprise au nombre des villes anséatiques. Elle fut prise en 1704 par Pierre le Grand, et ses habitans éprouvèrent le même sort que ceux de Narva. Suspects et dispersés comme eux, comme eux réduits en captivité, ils furent aussi comme eux rendus enfin à leur patrie.

Les places de ce district, comme *Oberpalen*, *Laïs*, cet *Odempé* dont il est souvent parlé dans les chroniques russes, sous le nom de Medvéjia-Golova, et tant d'autres, ne sont plus que de misérables villages.

IV. Au couchant du district de Dorpat est

(*) Les premiers Allemands qui la découvrirent, trouvant que c'était un pays sain et fertile, prirent de là occasion de l'appeler en bas-allemand, *het lieve land*, c'est-à-dire, pays charmant. *Description de la Livonie.*



celui de PERNOF, que les Français appellent Pernau. La ville qui lui donne son nom, placée près de l'embouchure de la Pernova, est bien fortifiée. On ignore le temps de sa fondation; on sait qu'il y avait autrefois la vieille et la nouvelle ville de Pernof, et il est vraisemblable que la première fut bâtie par les naturels du pays, avant qu'ils fussent soumis aux Allemands. Cette ville a eu quelque temps une université qui y avait été transférée de Dorpat. Elle n'a plus qu'un commerce faible et languissant.

Fellin, qui fut autrefois l'une des plus fortes places de la Livonie, n'est plus à présent qu'un village, qui renferme cinquante maisons de bois.

V. L'île d'ESEL, la plus considérable de celles de la Livonie, a plus de vingt-trois lieues de long, sur dix à douze de large: elle a le titre de province: la terre, quoique pierreuse, y est assez fertile.

Elle contient plusieurs villages, et une seule ville, nommée *Arensbourg*, bâtie par Valdemar II, roi de Danemarck, au commencement du treizième siècle. Cette île a successivement appartenu au Danemarck, à la Suède, à l'ordre de Livonie, et a passé en 1710 sous la domination de la Russie.

Les îles de *Mon*, de *Rouno*, et plusieurs autres, dépendent du gouvernement de Riga.

VIII. Gouvernement de Pleskof.

A l'est du gouvernement de Riga, est celui de Pleskof, qui est entouré par les gouvernemens de Novgorod, de Tver, de Smolensk et de Polotsk.

I. Pleskof, que nos géographes appellent mal-à-propos Pleskou, et dont le véritable nom est Pskof, a été bâtie sur les bords de la Véliga par la régente Olga, au dixième siècle, et non, comme quelques auteurs l'ont écrit, vers la fin du treizième siècle, par Domont, prince lithuanien. Cette ville était, comme Novgorod, une république démocratique, qui élisait un prince, le contenait, le menaçait, le chassait, et ne lui laissait guère d'autre pouvoir que celui de conduire ses armées. Mais en 1509 le Grand-prince Vassili Ivanovitch la soumit à sa domination. Elle fit long-temps un commerce florissant avec les villes anséatiques par Rével et par Riga : elle ne contient plus que six cents marchands, et son commerce consiste en cuirs de Roussi, en cire, en chanvre et en lin.

Opotchka, au sud-est de Pleskof, sous le 56° 45′ de latitude et le 46° 45′ de longitude, est une ville peu considérable.

Izborsk n'est remarquable que par son ancienneté, et parce qu'elle fut, au neuvième siècle, la résidence de Trouvor, frère de Rurik, le premier Souverain de Russie.

Gdof, sur la rive orientale du lac Péipous, est une assez jolie ville entourée de murailles.

II. VÉLIKIÉ-LOUKI, sur la Lovate, donne son nom à une province, et a été long-temps ville frontière de la Russie.

Kholm, sur la même rivière, était autrefois un apanage des princes descendans de Rurik.

Toropets, sur la même rivière, compte plus de trois mille marchands.

IX. GOUVERNEMENT DE TVER.

Au sud-est du gouvernement de Pleskof est celui de Tver, qui est environné des gouvernemens de Novgorod, de Moskou et de Smolensk.

TVER a été autrefois une principauté formidable, et ses Souverains ont balancé long-temps la puissance de ceux de Moskou. Cette

Cette ville a été presque entièrement détruite par un incendie en 1763, et rebâtie, avec une magnificence qui lui était inconnue, aux frais de la Souveraine. Elle contient plus de cinq mille marchands.

A peu de distance de cette ville, en remontant vers le nord, est *Vychnei-Volotchok*, célèbre par le canal que Pierre I y a fait creuser, et qui, réunissant la Tvertsa à la Msta, ouvre une communication facile entre le Volga et la mer Baltique.

Torjek ou *Torjok*, se nommait autrefois *Novoi-Torg*, et était de quelque importance, lorsque la république de Novgorod florissait encore. Son état marchand est composé de près de 3000 personnes.

X. Gouvernement de Smolensk.

Au midi des gouvernemens de Pleskof et de Tver est celui de Smolensk, qu'achèvent d'entourer ceux de Moskou, de Belgorod, de Mohilef et de Polotsk. Il forme, avec ces deux derniers gouvernemens, ce qu'on appelle la Russie-Blanche.

Smolensk est bâtie sur les bords du Dnepre, au 55° de latitude et au 50° de longitude. D'adord dépendante de la Souveraineté de

Kief, elle eut ensuite ses princes particuliers de la maison de Rurik, jusqu'à ce qu'elle passa sous la domination lithuanienne. Reconquise par les Russes, ils la perdirent encore; mais elle fut enfin enlevée à la Pologne par le Tsar Alexis en 1654.

Il est parlé dans l'histoire de *Dorogobouge* et de *Viazma*, villes dépendantes de ce gouvernement.

XI. GOUVERNEMENT DE POLOTSK.

En remontant du gouvernement de Smolensk au nord-ouest, on trouve celui de Polotsk qui confine avec les gouvernemens de Pleskof et de Riga, et avec la Courlande et la Lithuanie. Il compose, avec celui de Mohilef, l'acquisition que la Russie a faite en 1773 dans le partage de la Pologne.

I. POLOTSK, bâtie sur la rive septentrionale de la Dvina, près de l'embouchure de la Polota, fut acquise à la Russie, dans le dixième siècle, par le mariage de Vladimir le Grand, avec la fille de Rogvolod, Souverain de cette ville. Elle passa, dans la suite des temps, sous la domination de la Lithuanie. Les naturels du pays sont de la même race que les Lettons de la Livonie. Polotsk a son

archevéque, qui a conservé les cérémonies de l'Eglise grecque; mais qui, pour le dogme, s'est réuni à l'Eglise romaine.

Sébège, *Sokol*, et d'autres villes médiocres, dépendent de cette province.

II. La province de Dvina, au nord-ouest de Polotsk, s'est appelée Livonie polonaise.

Sa principale ville est DUNABOURG, sur la rive septentrionale de la Dvina. Les chevaliers Livoniens en ont élevé la forteresse dans le treizième siècle, et les rois de Pologne y ont fondé depuis un collége de jésuites, qui est le plus bel édifice de la ville. Comme la Russie ne se reconnaît pas dépendante de la cour de Rome, les jésuites ont été jusqu'à présent conservés dans cette province.

III. VITEPSK, ville provinciale, existe au moins depuis le dixième siècle. Elle est située sur la rive septentrionale de la Dvina. Les nations septentrionales passaient autrefois par cette ville, en suivant la Dvina et le Dnepre, pour se rendre dans la Grèce.

XII. GOUVERNEMENT DE MOHILEF.

Au midi du gouvernement de Polotsk est celui de Mohilef, qui est borné au levant par

les gouvernemens de Smolensk et de la Petite-Russie, et au couchant par la Lithuanie.

I. MOHILEF, capitale de la province à laquelle elle donne son nom, et de tout le gouvernement, est située sur la rive occidentale du Dnepre, au 54° 15' de latitude, et au 48° 45' de longitude. Elle est défendue par un château fort. Il y a, dans cette ville, un collége de jésuites, et un siége épiscopal. L'évêque de Mohilef l'est aussi de tous les catholiques établis dans la Russie.

II. *Orcha* est le chef-lieu d'une province. Elle est bâtie sur les deux rives du Dnepre. Les chroniques russes rendent témoignage à l'ancienneté de cette ville.

Doubrovna, petite ville, sur le Dnepre.

III. MSTISLAVLE, belle ville provinciale, eut pour fondateur un prince russe. On croit que ce fut Mstislaf, fils de Vladimir Monomaque, ce qui ferait remonter l'ancienneté de cette ville jusqu'au XII[e] siècle. En effet, c'est de ce prince que descendirent les Souverains de Smolensk, qui eurent Mstislavle sous leur domination. Elle fut enlevée aux Russes par Olguerd, Grand-prince de Lithuanie.

IV. ROGATCHEF, capitale d'une province, est une assez belle ville, bâtie sur le Dnepre.

XIII. Gouvernement de la Petite-Russie.

Le gouvernement de la Petite-Russie est terminé au nord par celui de Mohilef, au levant par celui de Belgorod et par la Slabode d'Ukraine, au midi par la nouvelle Russie, et au couchant par la Pologne. Cette contrée, connue aussi sous le nom d'Ukraine qui signifie frontière, est avec celle de Novgorod, le principal théâtre de l'histoire dans les premiers temps de la domination russe. Mais après avoir été long temps le siége de cette domination, après avoir ensuite continué d'être gouvernée par des princes de la maison de Rurik, elle a cessé au commencement du XIVe siècle d'appartenir même à la Russie. On a vu dans cette histoire comment elle lui fut enfin rendue sous le règne du Tsar Alexis. C'est la milice de cette contrée qui forme ce qu'on appelle les Kozaques de la Petite-Russie.

Les principales rivières qui baignent cette province sont *le Dnepre*, *la Desna*, l'*Oster* et *la Soula*. Mais il faut remarquer ici qu'autrefois, dans ce même pays, coulaient deux rivières considérables dont il est souvent parlé dans les chroniques; c'étaient *la Stougna* et *le Troubèje*. Les débris de grandes

barques qu'on tire encore de leurs anciens lits, prouvent qu'elles étaient propres à la navigation; elles n'existent plus, et il n'en reste que quelques marais dispersés. Ainsi la diminution des eaux de la mer entraîne celle des fleuves, et fait prévoir, dans un long avenir, le desséchement du globe.

Le gouvernement de la Petite-Russie ne se divise ni en provinces ni en districts; mais en régimens. On en compte dix.

I. Le régiment Kievskoi.

KIEF nommée par les auteurs étrangers Kiof, Kiew, ou Kiovie, fut fondée dans le cinquième siècle; elle est située sous le 50° 30' de latitude, et sous le 48° 47' de longitude. Quoique cette ville soit bien déchue de son ancienne splendeur, elle est encore riche et bien peuplée. Mais rien n'y mérite plus l'attention des curieux que le monastère Petcherski, le premier et l'un des plus considérables de la Russie. Il fut fondé dans le onzième siècle par deux moines, Antoine et Théodose. Les candélabres, les vases d'or et d'argent, et la beauté des ornemens annoncent la richesse de cette ancienne maison. Dans deux cavernes (en russe *Petchéry*), qui ont donné le nom à ce monastère, sont les hécatombes ou les sépultures d'un grand

nombre de moines, que l'Eglise russe compte parmi les saints. Les dévots viennent en foule de toutes parts adorer leurs reliques, et entretiennent la richesse de ce monastère. On y conserve une belle bibliothèque, et cette maison passe pour la meilleure école des jeunes ecclésiastiques. Dans la vieille Kief, est le temple de Sainte-Sophie, qui l'emporte encore sur le monastère Petcherski.

Vychgorod, ville souvent nommée dans l'ancienne histoire de Russie, n'est à présent qu'un simple bourg.

II. Le régiment Néjinskoi.

NÉJIN, sur l'Oster, ville forte: il y vit un grand nombre de Grecs et d'Arméniens qui commercent avec la Turquie, la Pologne et la Silésie. Il y a chaque année une foire fréquentée par les Polonais.

Batourin était la résidence du hetman des Kozaques. Pierre I la fit raser après la trahison de Mazeppa. Elle s'est depuis insensiblement relevée.

Gloukhof est après Kief la plus belle ville de la Petite-Russie. Elle s'est enrichie du malheur de Batourin: elle est située sous le 51° 46' de latitude et le 52° 30' de longitude.

III. Le régiment Tchernigovskoi.

TCHERNIGOF, sur la Desna, ancienne ville,

connue dès le dixième siècle. Ses princes furent au nombre des plus puissans Souverains de la Russie.

IV. Le régiment Starodoubskoi.

STARODOUB a donné son nom à des princes de la maison de Rurik.

Novgorod-Séverski, ou Novgorod de Sévérie. Elle est bâtie sur la Desna, et a eu ses princes particuliers de la maison de Rurik. La contrée s'appelait Sévérie et les peuples Sévérianes avant le temps de Nestor.

V. Le régiment Péréiaslavskoi.

Péréiaslavle fut bâtie dans le onzième siècle par Vladimir le Grand.

VI. Le régiment Priloutskoi.

PRILOUKI, jolie ville.

VII. Le régiment Loubenskoi.

LOUBNY, assez jolie ville sur une montagne près de la Soula.

Glinsk, ville peu considérable, a donné son nom aux princes Glinski, célèbres au seizième siècle.

VIII. Le régiment Gadiatskoi.

GADIATCH ou Gaditch, jolie ville sur une montagne, près de laquelle l'armée de Charles XII eut beaucoup à souffrir pendant l'hiver de 1709.

IX. Le régiment Mirgorodskoi.

SOROTCHINTSI, petite ville, est le chef-lieu de ce régiment.

Mirgorod, ville médiocre.

X. Le régiment Poltavskoi.

POLTAVA, bâtie sur une hauteur près de la Vorskla, sera célèbre à jamais dans l'histoire de Russie par la victoire remportée par Pierre I sur Charles XII.

XIV. GOUVERNEMENT DE BELGOROD.

Le Gouvernement de Belgorod confine au nord avec celui de Moskou, au levant aveo celui de Voronèje; il est borné au midi par la Slabode d'Ukraine, et au couchant par la Petite-Russie.

Il est arrosé par le *Donets* qui se jette dans le Don, par le *Saim*, par la *Desna* qui se perd dans le Dnepre, et par *l'Oka* qui coule long-temps au nord, et, se tournant ensuite vers l'orient, se jette dans le Volga.

Il se divise en trois provinces.

I. BELGOROD, ou ville Blanche, capitale d'une province et de tout le gouvernement, s'élève sur les bords du Donets. La première fondation de cette ville ne remonte qu'à la fin du seizième siècle. Il s'y fait un commerce avantageux. Elle compte 1750 marchands.



Koursk, jolie ville, sur les bords du Seim; a près de 4000 marchands. Il s'y tient une foire où des étrangers viennent apporter les marchandises de l'Europe et de l'Asie.

II. SEVSK, ville provinciale, sur les frontières de la Petite-Russie.

Kromy et *Karatchef*, villes très-médiocres.

Briansk sur la Desna; il s'y est construit un grand nombre de galères, et d'autres bâtimens du temps de Pierre I, et de l'impératrice Anne.

Troubtchevsk, jolie ville sur la Desna.

Rylsk et *Poutivle*, ou *Poutimle*, jolies villes marchandes.

III. OREL, ville provinciale sur l'Oka. Il s'y fait un grand commerce de grain. On y compte plus de 4000 marchands.

Bolkhof. Le commerce de cette ville consiste principalement en cuirs, et occupe près de 4000 marchands.

Biélef, assez grande ville, a plus de 2300 marchands.

XV. GOUVERNEMENT DE LA SLABODE D'UKRAINE.

La Slabode d'Ukraine est bornée au nord

par le gouvernement de Belgorod, au levant par celui de Voronèje, au midi par la Nouvelle-Russie, et au couchant par la Petite-Russie. Elle a été principalement peuplée, depuis le milieu du dernier siècle, par des émigrans d'au-delà du Dnepre. La milice de cette contrée faisait d'abord le service de Kozaques, mais on en a formé cinq régimens de Housards.

La Slabode d'Ukraine est distribuée en cinq provinces.

I. Kharkof, ville provinciale, et capitale du gouvernement. On ne peut faire remonter sa fondation qu'à la dernière moitié du dix-septième siècle, lorsque les Kozaques, en guerre avec les Polonais, venaient en foule s'établir avec leurs familles dans des terres alors désertes au midi de Belgorod.

II. Ostrogojsk, jolie ville fondée et peuplée par des Kozaques en 1652.

A cinq quarts de lieue de cette ville, s'est établie, depuis 1768, une colonie d'Allemands de la confession d'Augsbourg, au nombre de plus de 70 familles.

III. Soumy, ville médiocre.

IV. Akhtyrka.

V. Izioum.

XVI. GOUVERNEMENT DE LA NOUVELLE - RUSSIE.

Le gouvernement de la Nouvelle-Russie confine au nord avec la Petite-Russie, la Slabode d'Ukraine et le gouvernement de Voronèje; il est borné au levant par le cours du Don, au midi par le gouvernement d'Azof, et au couchant par la Bessarabie.

Cette contrée s'appelait d'abord Nouvelle-Servie, à cause du grand nombre de familles serbes, qui, depuis l'année 1755, sont venues s'y établir.

Elle se divise en deux provinces.

I. La province d'Elisavetgrad.

KRÉMENTCHOUK est le chef-lieu de l'administration de la Nouvelle-Russie. C'est une belle ville, sur la rive orientale du Dnepre.

Elisavetgrad, belle ville, fondée par l'impératrice Elisabeth en 1754.

II. La province de Catherine. Elle consiste en seize petites forteresses, élevées depuis 1736 jusqu'en 1740 pour arrêter les incursions des Tatars de Crimée, et en quatre villages fortifiés qui existaient auparavant. Ces forts s'étendent depuis le Dnepre jusqu'au Donets, et forment ce qu'on appelle les lignes d'Ukraine. Cette chaîne de

forteresses est liée par cent quarante-deux redoutes, et défendue par dix régimens de cavalerie, et un de dragons.

Biélevskaia Krépost, ou Biélevsk, est la principale de ces forteresses.

La Setche des Kozaques Zaporaviens pouvait être comprise dans ce gouvernement. Elle était située sur la rive occidentale du Dnepre, au 47° 31′ de latitude, et au 52° 1′ de longitude.

XVII. Gouvernement d'Azof.

Ce Gouvernement est composé de toutes les contrées que les Russes ont acquises par la dernière paix signée avec les Turcs en 1774, et de plusieurs autres qui dépendaient autrefois du gouvernement de Voronèje et de celui de la Nouvelle-Russie.

Il est borné au nord et au levant par les gouvernemens de Voronèje et d'Astrakhan, au midi par la mer d'Azof, par la stepe des Tatars de Crimée, et par la mer Noire, et au couchant par le Boug.

Il comprend deux provinces, celle d'Azof et celle de Bakhmout.

I. Azof, sur la rive méridionale du Don, à plus de sept lieues de son embouchure,

sous le 47° 20′ de latitude et le 56° 59′ de longitude. Cette ville fut fondée par les Grecs au commencement de notre ère et peut-être même plutôt : ils l'appelèrent Tanaïs. Elle devint célèbre par son commerce, mais elle fut sujette à plusieurs révolutions. On croit qu'elle doit son nom actuel à Azoup ou Ajioupa, prince des Polovtsi ; car ce peuple a été maître de la ville et de toute la contrée dans le XI[e] et le XII[e] siècles. Il est certain que dès-lors les Russes la nommaient Azof : les Turcs l'appellent *Adzak*. Des Polovtsi, cette ville passa aux Génois, qui la conquirent au commencement du XIII[e] siècle et la nommèrent Tana. Elle leur fut vraisemblablement enlevée par les Tatars, lorsqu'ils eurent étendu leur puissance dans cette contrée : car, on trouve des monnaies d'Azof avec le nom du Khan Takhtamych. Tamerlan s'en rendit maître en 1392 : elle tomba, après sa mort, sous la domination des Khans de Crimée, et passa sous celle des Turcs en 1471. Les Kozaques du Don la prirent sur eux en 1637, la défendirent contre leurs efforts en 1641, et, se voyant attaqués par des forces supérieures, ils la brûlèrent l'année suivante. Les Turcs la relevèrent. Pierre I la leur enleva en 1696, et la rendit par le

traité du Prouth. Elle fut encore reprise par les Russes en 1736 ; mais, par le traité de Belgrade, ils furent obligés de la raser jusques dans ses fondemens. Elle resta abandonnée pendant trente ans. Mais dans la dernière guerre contre les Turcs, les Russes la rétablirent, et elle est à présent dans le meilleur état de défense.

La forteresse de *Saint-Dmitri*, qu'on appelait auparavant *Témernikof*, au nord d'Azof, sur le Don. On y a établi une douane pour les marchandises que les Grecs apportent par la mer Noire, et par celle d'Azof.

Tcherkask, aussi sur le Don, au-dessus de S. Dmitri, au 47° 13' de latitude, et au 57° 21' de longitude, est la capitale des Kozaques du Don. Cette ville est singulière: elle est inondée pendant la plus grande partie de l'année, si l'on en excepte une hauteur sur laquelle est bâtie une église. Les maisons, au nombre de cinq mille, sont élevées sur des pilotis, et c'est en bateaux qu'on s'acquitte de ses affaires, et qu'on va rendre visite à ses amis. Les habitans font quelque commerce par mer avec les Grecs, et par terre avec les Tatars de la Crimée et du Kouban.

Taganrok, forteresse avec un beau port

sur la mer Noire, au couchant d'Azof, à sept lieues et demie de l'embouchure du Don, sous le 47° 12' de latitude, et sous le 55° 57' de longitude. Elle fut construite, en 1696, par Pierre I, après la prise d'Azof. Il fut obligé de la raser en 1711 par le traité du Prouth: mais elle a été rétablie en 1769, au commencement de la dernière guerre avec les Turcs.

Les *lignes du Dnepre*, composées de plusieurs forteresses qu'on a commencé à élever en 1770, et qui sont distantes l'une de l'autre d'un peu plus de sept lieues, s'étendent depuis le rivage oriental du Dnepre jusqu'aux bords de la mer Noire, dans la longueur d'un peu plus de cinquante lieues.

Kertche et *Iénikal*, villes fortifiées, et ports de mer, sur la côte orientale de la presqu'île de Crimée.

Kinbourn, château fort, qui commande l'embouchure du Dnepre; il s'élève vis-à-vis d'Otchakof.

Kherson, nouvelle place forte, sur la rive septentrionale du Dnepre, un peu au-dessus de Kinbourn.

II. District de Bakhmout.

BAKHMOUT est une ville considérable par ses fabriques pour la cristallisation du sel.

On

On y entretient en tout temps des troupes régulières, et des Kozaques pour les protéger. La contrée des environs est fertile, et l'on y remarque des indices de minéraux.

XVIII. Gouvernement d'Astrakhan.

A l'est du gouvernement d'Azof, se trouve celui d'Astrakhan, borné au nord par celui de Kazan, au levant par celui d'Orenbourg, au midi par la mer Caspienne, la Perse, la Géorgie et le Kouban; il confine au couchant avec les gouvernemens d'Azof, de la Nouvelle-Russie et de Voronèje.

Une partie de ce gouvernement formait ce que les Orientaux ont appelé le Kaptchak. Plusieurs auteurs conjecturent que la principauté de Tmoutarakan, possédée long-temps par des princes de la maison de Rurik, était composée de la ville d'Astrakhan et de ses dépendances. Après l'invasion des Tatars, le royaume d'Astrakhan fut célèbre entre leurs dominations. Il ne rentra sous la puissance de la Russie qu'en 1555, et il y est resté malgré les efforts des Turcs.

La chaleur est considérable dans cette contrée. Le mercure du thermomètre de Réaumur y monte, en été, au-delà du 42° et

même du 44ᵉ degré. Ainsi, dans la même contrée, les habitans éprouvent successivement la chaleur des tropiques, et le froid des régions septentrionales : car, sous ce même climat où les étés sont si chauds, l'hiver est constamment rigoureux, et tous les ans le Volga reste plus ou moins long-temps glacé, et supporte les plus lourds traînages. La grande quantité de sel répandue dans ce pays, cause en partie l'intensité du froid qu'on y éprouve, et qui est considérablement augmentée par les glaçons que le Volga charrie des contrées plus septentrionales, et par les vents du nord, qui, après avoir franchi la mer Glaciale, ont parcouru la Russie couverte de neige, et n'ont été rompus par aucune montagne.

Il pleut très-rarement en été, sur-tout dans la partie méridionale de ce gouvernement, et il est très-rare aussi que les pluies durent plus d'un quart d'heure ; aussi est-il environné de solitudes sèches et infertiles. On trouve aux environs d'Astrakhan un grand nombre de lacs salés. Les cristaux en sont aussi blancs et aussi purs que le cristal de roche.

Le Volga coupe ce gouvernement en deux parties à-peu-près égales. Il est encore

arrosé par la *Medvéditsa*, rivière assez considérable, qui le sépare du pays de Voronèje au couchant, et qui se jette dans le Don; par la *Kouma*, qui, après avoir pris sa source dans le Caucase, traverse plusieurs lacs, s'enrichit de leurs eaux, et les porte à la mer Caspienne; enfin par le *Térek*, qui, né dans les mêmes montagnes, tombe dans la même mer, et marque la limite entre la Perse et la Russie.

Astrakhan est une ville belle, riche et bien peuplée. Elle est placée sur une île, à l'embouchure du Volga, au 46° 22' de latitude. La capitale du royaume tatar d'Astrakhan, était bâtie plus haut sur le Volga, et l'on en voit encore les ruines. Le commerce de Perse procure à cette ville une nombreuse population; et l'on assure qu'elle ne monte pas à moins de soixante et dix mille hommes. Une assez grande partie est composée d'étrangers, Allemands, Français, Anglais, Italiens, Suédois, Arméniens, Géorgiens, Tatars de différentes nations, Grecs, Kalmouks et Indiens. Les plus riches maisons de commerce expédient des vaisseaux sur la mer Caspienne et sur le Volga. Plusieurs fabriques mettent en œuvre le coton et les soies de la Perse. On a transporté aux environs d'Astrakhan

des vignes de Perse, qu'on enterre pendant l'hiver, et l'on y recueille de gros raisins d'un goût exquis. Cependant, soit qu'on manque d'art, soit que la nature s'y oppose, on n'a pu y faire encore de vin capable de se conserver.

Les villes les plus considérables au nord d'Astrakhan, sont :

Krasnoi-Iar, à peu de distance d'Astrakhan, sur la rive orientale du Volga. Elle a été construite pour contenir les Kalmouks qui erraient dans cette contrée.

Tsaritsin, place forte sur la rive occidentale du Volga, à 92 lieues d'Astrakhan. Depuis cette ville jusqu'au Don, ont été élevés, en 1717, quatre forts : C'est ce qu'on appelle les lignes de Tsaritsin.

Saratof, ville marchande et très-peuplée, sur la rive occidentale du Volga, à 180 lieues d'Astrakhan, non loin des limites du gouvernement de Kazan. Cette ville fut fondée en 1591 par ordre du Tsar Fédor Ivanovitch. Elle était isolée dans une stepe qu'on ne croyait pas propre à la culture. Mais la facilité de recevoir du grain par le Volga, le bas prix des bestiaux, qu'on achetait des Kalmouks errans dans les déserts voisins, l'abondance d'excellent poisson qu'on pêchait dans

le fleuve; tous ces avantages amenaient sans cesse de nouveaux habitans. Bientôt ils se tournèrent du côté du commerce, et l'on y compte aujourd'hui plus de deux mille marchands. Enfin le désert fut peuplé, sous le règne de Catherine II, de familles étrangères, appelées dans l'empire, et qui se sont répandues sur les deux bords du Volga. Cet établissement aurait eu plus de succès, si les émigrans que l'inquiétude ou la misère attira dans ces contrées, loin de leur patrie, eussent été accoutumés aux travaux champêtres. Mais la plupart n'avaient exercé chez eux que des arts sédentaires. Une terre naturellement fertile devint ingrate et dure sous leurs mains paresseuses et faibles: ils demandèrent et obtinrent la permission d'aller exercer dans les villes leur médiocre industrie.

On ne trouve guère, au midi d'Astrakhan, de ville qui mérite d'être nommée que

Kizliar, place forte, à l'embouchure du Térek: elle est sur-tout peuplée de Kozaques et de Tatars. C'est la principale ville des Tchercasses ou Circassiens-Russes, qui se distinguent en Circassiens de Pétigorie, ou habitans des cinq montagnes, et Circassiens de la Kabarda. On trouve encore sur

le Térek deux autres villes circassiennes, *Stchédrin* et *Tchervlénoi.*

Au-delà de la frontière, entre le Térek et Agrakhan, se trouve la domination du Sultan d'Aksai. Elle s'étend sur les deux bords du fleuve Aksai qui se jette dans la mer Caspienne, et, depuis 1722, elle est soumise à la puissance russe.

La population du gouvernement d'Astrakhan est formée de plusieurs nations que nous allons indiquer.

Les *Kozaques du Volga* étaient originairement des Kozaques du Don qui venaient passer l'été sur les bords du Volga et retournaient chez eux à l'approche de l'hiver. Mais peu-à-peu ils oublièrent leur première demeure, s'établirent pour toujours sur le Volga, et en occupèrent les rivages dans une grande partie de son cours.

Les *Kozaques du Térek* sont aussi sortis de ceux du Don : on les appelle *Grébenskié Kosaki* ou Kozaques montagnards, parce qu'ils s'établirent d'abord entre les montagnes.

Les *Circassiens* vivent aux environs du Térek, comme nous l'avons insinué en parlant de leurs villes. Ils se donnèrent volontairement à la Russie après la conquête de

Kazan et d'Astrakhan, et embrassèrent le christianisme au seizième siècle.

Les *Tatars Nagais*, ou Nogais, sont appelés Mankat dans l'histoire des Tatars. Ils étaient répandus dans les gouvernemens de Tobolsk, d'Orenbourg et d'Astrakhan. De cette dernière contrée, ils passèrent dans la Crimée et se réunirent aux Tatars de Boudjak aux environs d'Ak-kirmen, dans la Bessarabie, à l'embouchure du Dnestre. Les Russes s'étant rendus maîtres d'Ak-kirmen et de toute la contrée, en 1770, au commencement de la guerre contre les Turcs, transportèrent les Nagais et les Boudjaks sur les bords du Dnepre; de-là ils furent transplantés sur le Don, et eurent enfin la permission de retourner sur les rivages du Volga qu'ils pouvaient regarder comme leur patrie. Ils errent dans les déserts occupés auparavant par les Kalmouks qui ont abandonné la Russie, y nourrissant des troupeaux, et réparant en partie la perte que ces Kalmouks avaient causée par leur émigration. Il paraît que le nom de *Nagai* n'est plus en usage parmi les Tatars; ils ne l'ont pas pris quand ils se sont soumis à la Russie: mais la solitude occidentale de l'Irtich, qui s'appelle stepe des *Nagais*, et cette portion du district d'Oufa

dans le gouvernement d'Orenbourg, qui s'appelle chemin des *Nagais*, prouve du moins qu'ils ont autrefois porté ce nom.

XIX. GOUVERNEMENT DE VORONÈJE.

Le gouvernement de Voronèje est situé au couchant de celui d'Astrakhan : il est borné au nord par les gouvernemens de Moskou et de Nijégorod ; au levant par ceux de Kazan et d'Astrakhan ; au midi encore par le gouvernement d'Astrakhan et par la Nouvelle-Russie ; au couchant par la Slabode d'Ukraine et par le gouvernement de Belgorod.

Il est arrosé par le Don, par le *Voronèje* à qui sa capitale doit son nom, rivière étroite, mais qui, par sa réunion avec l'*Ousman*, acquiert assez de profondeur pour porter des vaisseaux de soixante et dix pièces de canons ; par le *Khoper*, par la *Metcha* et par la *Sosna*.

I. VORONÈJE, capitale de la province qui porte son nom et de tout le gouvernement, est une ville marchande, riche et peuplée. Elle est située au 52° 30′ de latitude, sur le bord du Voronèje, à trois lieues et demie de son embouchure : elle contient près de

dix-sept cents marchands. Pierre I y établit d'abord un chantier de vaisseaux, qui fut transporté peu d'années après à l'embouchure même du Voronèje.

Orlof, *Ousman* et *Demchinsk* sont de petites villes au nord de Voronèje.

Tavrof, au midi de Voronèje, n'est pas non plus une ville considérable ; mais on y avait établi le chantier de vaisseaux dans la guerre contre les Turcs sous Pierre I et sous l'impératrice Anne : dans la dernière guerre ce chantier a été transporté sur le Don.

II. Ieletsk, qui donne son nom à une province, a été autrefois une principauté particulière détruite par Tamerlan.

Skopin est une assez petite ville, mais qui renferme près de 800 marchands : elle a donné son nom à ce Chouiski-Skopin dont l'histoire parle avec éloge sous le règne du Tsar Chouiski.

Oranienbourg, qu'on appelle vulgairement Raninbourg, est une ville médiocre, fondée en 1702 par le prince Menchikof.

III. Chatsk, ville provinciale, au nord-est de Voronèje, tire son nom d'une petite rivière qu'on appelle Chata; elle a été fondée en 1553 par le Tsar Ivan Vassiliévitch.

Kassimof est une jolie ville, bien peuplée.

Elle se nommait autrefois Gorodets: elle prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, quand elle fut donnée en apanage à Kassim, khan des Tatars, qui s'était soumis à la Russie. Elle fut long-temps la résidence des descendans de ce prince, et il y reste encore un grand nombre de Tatars qui ont leurs Moullahs, leur mosquée, et le libre exercice de leur religion.

Kadom, ville médiocre, compte près de 1200 marchands.

Temnikof, en compte encore un peu plus.

IV. TANBOF, jolie ville provinciale, assez marchande, sur la Tsina. On compte dans la ville et dans les environs sept fabriques de drap, une de toile à voile, une de salpêtre, et une verrerie. La laine de cette province est d'une bonne qualité.

Kozlof est une assez grande ville, qui renferme seize cents marchands.

Des Tatars vivent en grand nombre au nord de cette province, et vers le midi sont les Kozaques du Don, qui se nomment aussi Tcherkasses. Leur langue et leur religion semblent prouver qu'ils tirent leur origine des Russes, aussi-bien que les Kozaques de la Petite-Russie. S'ils étaient un reste de

quelques-unes des nations qui ont désolé la Russie, on en trouverait quelques indications dans les chroniques, qui auraient surtout annoncé l'époque de leur conversion(*). Mais si leur principale origine est russe, il n'est pas douteux qu'ils ne se soient associé des Tatars, et qu'ils n'en ayent en partie adopté les mœurs. Ils épousaient des femmes

(*) Il est certain qu'avant l'association des Kozaques-russes du Don, il y avait d'autres Kozaques à-peu-près dans la même contrée. Dès le neuvième siècle, Constantin Porphyrogénète parle de la contrée Kozakienne, entre la mer Noire et la mer Caspienne, au midi du Caucase. Mstislaf, fils de Vladimir le Grand, et prince de Tmoutarakan, vainquit en 1201 les Kozagui. Les Tatars eurent leurs Kozaques, et ce mot, qui appartient à leur langue, signifie guerrier armé à la légère, soldat qui loue ses services, ou qui se rase la tête. Ce nom, dans toutes ses significations, convient aux Kozaques. Les chroniques parlent des Kozaques de la horde, des Kozaques d'Azof et de plusieurs autres qui tous étaient Tatars. Il n'est fait mention des Kozaques d'Azof qu'après que cette ville eut passé sous la domination des Turcs. Ces Kozaques étaient les restes des Tatars d'Azof, qui se répandirent dans les déserts pour conserver la liberté. Un de leurs premiers chefs fut Agous le Tcherkasse ou le Circassien, et c'est de-là que les Kozaques du Don prennent indifféremment le nom de Kozaques ou de Tcherkasses. On croit que des Russes vagabonds et guerriers détruisirent presque entièrement ces Kozaques, adoptèrent leur nom en restant dans le même pays, et prenant le même genre de vie, et s'associèrent les restes des vaincus.

tatares, et leurs prisonniers devenaient leurs frères, dès qu'ils consentaient à partager leurs travaux. On rapporte à la dernière moitié du seizième siècle leur établissement dans le pays qu'ils occupent, entre le Donets, le Don, le Khoper et la Medvéditsa. Ils s'étendirent presque jusqu'aux rivages de la mer Noire, comme le prouve la ville de Tcherkask qu'ils bâtirent en 1570, à quinze lieues d'Azof. Ils s'emparèrent d'Azof même, résistèrent quelque temps aux efforts des Turcs, et brûlèrent enfin la place pour n'avoir pas la honte de la céder. Ils ont fait de grands maux à la Russie, et lui ont rendu de grands services. C'est au Kozaque Iermak qu'elle doit la conquête de la Sibérie. Mais le brigand Stenka Razin, et Pougatchef, autre brigand encore plus odieux, étaient aussi des Kozaques du Don. Quoique ces Kozaques soient soumis à la Russie, ils ont conservé quelque liberté et un reste de gouvernement démocratique: ils ne dépendent pas du gouverneur de Voronèje, et choisissent eux-mêmes leur chef, qu'ils appellent Ataman. Ce chef est bien loin de pouvoir exercer sur eux un pouvoir despotique. Le moment où il abuserait de son autorité serait suivi de sa déposition, et serait peut-être

même le dernier moment de sa vie. Les affaires qui intéressent l'association, se règlent dans les assemblées générales convoquées à Tcherkask. C'est des Tatars du Don que sont sortis ceux du Volga, du Térek, de l'Iaïk et de la Sibérie.

XX. Gouvernement de Nijégorod.

En montant directement au nord du gouvernement de Voronèje, on trouve celui de Nijégorod : il confine à l'orient avec celui de Kazan, est borné à l'occident par celui de Moskou, et au nord par celui d'Arkhangel.

Ce gouvernement est arrosé par l'Oka, le Volga, la Técha et la Piana.

Il se divise en deux provinces, celle de Nijégorod et celle d'Arzamas.

I. Nijni-Novgorod, (la nouvelle ville inférieure) est située sur la rive occidentale du Volga, à l'embouchure de l'Oka, sous le 56° 20′ de latitude. Elle a été fondée au commencement du treizième siècle par le malheureux Ioury Vsévolodovitch, et devint la résidence des princes de Souzdal et de Nijny-Novgorod. Au milieu de la ville est le Kremle, ou palais des anciens Souverains, bâti en

pierres. Elle compte près de 1700 marchands, qui commercent avec plusieurs villes de l'empire, et même avec Saint-Pétersbourg.

Balakhna, jolie ville, sur le Volga, à cinq lieues au nord de Novgorod, a été fondée en 1536. On y cristallise le sel, et cette ville en fournissait autrefois chaque année jusqu'à 9,900,000 livres. Elle contient, suivant la dernière révision, près de 1400 marchands.

Iouriévets-Polskoi, contient près de 800 marchands. On voit à peu de distance, sur le rivage escarpé du Volga, les ruines d'une ancienne ville de pierres.

A l'est de Nijny-Novgorod est le monastère Makarief, fondé au quinzième siècle, détruit peu de temps après par les Tatars, rétabli par le Tsar Michel, et consacré par le patriarche Philarète, père de ce Souverain. Près de ce monastère, se tient tous les ans, au mois de juin, une foire célèbre, fréquentée non-seulement par les marchands de la Sibérie et de la Russie, mais par des Persans, des Turcs, et des Polonais.

II. ARZAMAS, ville provinciale, au nord-ouest de Nijny-Novgorod, à l'embouchure de l'Archa qui tombe dans l'Oka, a plus de deux mille deux cents marchands, et est célèbre par ses fabriques de savon.

Des Tchérémisses, des Mordvas, des Tchouvaches sont compris dans la population de ce gouvernement. On va parler de ces peuples dans la description du gouvernement de Kazan.

XXI. Gouvernement de Kazan.

Le gouvernement, qui fut autrefois le royaume de Kazan, est borné au nord par celui d'Arkhangel, au levant par ceux de Tobolsk et d'Orenbourg, au midi par ceux d'Astrakhan et de Voronèje, au couchant par celui de Moskou.

Il est principalement arrosé au nord par la Viatka, qui donne son nom à une province, et qui reçoit un grand nombre des rivières inférieures avant de se mêler à la Kama;

Par la Kama, la plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues;

Et par la Tchoussovaïa, qui sort des monts Ouralsks dans la Sibérie, court vers le couchant, et se confond avec la Kama.

Les principales rivières du midi sont le

Tchérechman, qui, dans une partie de son cours, sépare le gouvernement d'Orenbourg de celui de Kazan;

La Sviaga et la Soura, qui toutes deux coulent du midi au nord, peuvent porter de grandes barques, et se perdent dans le Volga.

Le gouvernement de Kazan se divise en sept provinces, celles de Kazan, de Sviajsk, de Sinbirsk, d'Alatyr, de Penza, de Viatka, et de Permie.

I. KAZAN, qui fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tatars, est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie, sous le 55° 47′ de latitude, et sous le 66° 28′ de longitude, à l'embouchure de la Kazanka, petite rivière qui tombe dans le Volga Elle fut fondée par les Tatars, et peut-être même par les Bulgares qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au temps de l'incursion de Baty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties; le Kremle ou forteresse, la ville proprement dite, et les faubourgs dont le plus considérable est celui des Tatars. Deux écoles y sont établies; l'une sous le titre de séminaire, et l'autre sous celui de gymnase. Dans le séminaire, dépendant de l'université de

de Moskou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques. Le gymnase est destiné aux enfans des Tchouvaches, des Tchérémisses, des Mordvas, des Kalmouks et des Tatars. On leur enseigne la langue russe, la langue latine, et les élémens de la philosophie et de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différens peuples à la religion chrétienne, et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de deux mille cinq cents marchands, sans compter un grand nombre de marchands tatars. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Arkhangel et d'Astrakhan, avec Moskou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg, et avec plusieurs des villes de la Petite-Russie. On a conservé dans Kazan l'industrie des anciens Bulgares pour la fabrication de l'ioufte ou cuir de Roussi. On y corroie aussi des peaux de chèvre de différentes couleurs, qui le cédent peu au plus beau maroquin du levant. La fabrique des draps de Kazan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes.

Tétiouchi. J'aurais gardé le silence sur cette petite ville de la province de Kazan, comme je l'ai fait sur les autres; mais elle est remarquable, parce que, près de-là, se voient les ruines de l'ancienne capitale des Bulgares.

II. SVIAJSK. Il a été parlé en détail, dans l'histoire de Russie, de la fondation de cette ville en 1551, par ordre du Tsar Ivan Vassiliévitch. Elle fut depuis embellie de monastères et d'églises bâtis en pierres ; mais elle ne peut avoir de plus bel ornement que sa situation. Le nombre des marchands y monte à-peu-près à 300.

Iaransk, jolie ville. L'état marchand n'y est guère inférieur à celui de Sviajsk.

Tchéboxari, sur le Volga, ville de commerce assez importante. Elle fut bâtie en 1556 par Ivan Vassiliévitch, et n'était habitée que par des gens de guerre. Mais des bourgeois vinrent s'y établir, et y exercèrent différens métiers et différentes branches de commerce. On y compte 649 ouvriers, et 1227 marchands. Les principaux articles du commerce de cette ville sont des cuirs de Roussi, de la cire et des grains.

Kouzmodémiansk, sur le Volga, a 962 marchands.

Vassil est encore une ville bâtie par le Tsar Ivan Vassiliévitch, près du Volga, à l'embouchure de la Soura.

III. SINBIRSK, belle ville marchande, au midi de Kazan, sur la rive occidentale du Volga. On y compte plus de trois mille marchands.

Samara, ville assez considérable, à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui tombe dans le Volga. On y compte deux mille maisons particulières, sans les édifices publics. Autrefois elle était fortifiée, parce qu'on y craignait les incursions des Kalmouks et des Bachkirs: mais à présent on y vit sans crainte.

IV. ALATYR, ville provinciale, sur une rivière qui porte le même nom, et qui tombe dans la Soura. C'est dans la nouvelle carte générale de l'empire de Russie, que la province d'Alatyr est marquée comme une dépendance du gouvernement de Kazan; car, par-tout ailleurs, on l'indique comme une des provinces du *Nijégorodsk.*

V. PENZA, ville provinciale, contenant 746 marchands. Elle s'élève près d'une petite rivière nommée Penza, à l'embouchure de la Soura.

VI. KHLYNOF, qu'on appelle vulgairement

Viatka, est le chef-lieu de la province de Viatka. Cette ville a été originairement peuplée par des émigrans de Novgorod en 1181. Elle renferme plus de 1400 marchands, qui expédient à Arkhangel du grain, du suif, de la cire, du miel, et d'autres articles.

VII. KOUNGOUR, belle ville de commerce, est le chef-lieu d'une province qui porte le même nom, et qu'on appelle aussi Permie. On y compte plus de 2000 marchands.

Orel, belle ville sur la rive occidentale de la Kama. Elle fut bâtie vers le milieu du seizième siècle par les Strogonof, qui y possédaient des sources salantes, et la possession leur en fut assurée par le Tsar Ivan Vassiliévitch, qui leur accorda en même-temps de vastes domaines dans cette contrée.

Sol-Kamskaïa, belle ville sur l'Oussolka, à près de deux lieues de son embouchure dans la Kama. Elle fut bâtie sous le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch, par des particuliers qui y établirent des fabriques pour la cristallisation du sel. Cette ville contient 1354 marchands.

Tcherdyn, sur la Kolva, n'est plus qu'une ville médiocre. C'était autrefois la principale ville de la Permie, et elle faisait un riche commerce en pelleteries; mais la diminution des

animaux qui portent ces fourrures a fait tomber peu-à-peu le commerce de Tcherdyn, qui ne compte plus que 362 marchands.

Cette province de Koungour, riche de ses salines et de ses fabriques de cuivre, fertile en blé, arrosée de fleuves poissonneux, couverte de forêts abondantes en gibier, s'appelait autrefois la Grande-Permie ; ce nom lui est resté de l'ancienne Biarmie qui s'étendait depuis la Petchora jusqu'à la Finlande. Dépendante alors de ses propres maîtres, elle était regardée par les anciens Russes comme une puissance. Nous avons vu Cinaf, frère de Rurik, établir sa résidence sur les bords du Bélozéro pour contenir les Biarmiens. Ils tombèrent avec le temps sous la domination de Novgorod, et ensuite sous celle des Grands-princes de Russie. Le nom de Grande-Permie fut donné à ce qu'on appelle à présent la province de Koungour, pour la distinguer du pays des Syrianes, qu'on appelait la Petite-Permie. Les cartes des plus savans géographes étrangers ont indiqué, comme capitale de cette contrée, une ville qu'ils appelaient la Grande-Perme. Il n'a jamais existé de ville de ce nom, et cette capitale était Tcherdyn. Il subsiste encore dans la province deKoungour un grand

nombre de familles permiennes et syrianes; mais elles sont tellement confondues avec les familles russes, qu'il est difficile de les reconnaître.

Les restes de plusieurs peuples, étrangers aux Russes et autrefois leurs ennemis, vivent dans le gouvernement de Kazan. Nous ne pouvons entrer ici dans un long détail sur ces différentes nations.

Les MORDVAS ou Mordviens se trouvent sur les bords de l'Oka et du Volga, dans les gouvernemens de Nijégorod et de Kazan, et s'étendent même dans celui d'Orenbourg. Ils furent long-temps sous la domination des Tatars, mais ils avaient leurs chefs particuliers. Leur langue, divisée en deux dialectes, comme ils le sont eux-mêmes en deux tribus, prouve qu'ils ont une origine commune avec les Finois. Avant d'avoir embrassé le christianisme, ils regardaient comme un crime d'épouser une femme d'une autre nation. C'était peut-être leur communication avec les Tatars qui leur avait inspiré de l'horreur pour la chair du porc. Les hommes et les femmes sont à-peu-près d'une égale laideur. Ils n'habitent point les villes, ils se construisent des villages, et quelques-uns même des cahutes isolées qu'ils abandonnent

pour se transporter ailleurs, n'ayant pas encore entièrement perdu le goût de leur ancienne vie errante.

Les TCHÉRÉMISSES s'étendent principalement sur la rive gauche du Volga. Leur langue est un dialecte de celle des Finois. Ils ont eu leurs chefs particuliers dont la race est éteinte. Il est rare que leurs villages ayent plus de trente maisons; ils ont soin de les élever dans des forêts, mais dans le voisinage des rivières. Quelquefois tous les habitans d'un village l'abandonnent pour aller s'établir ailleurs. Ils achettent leurs femmes qui ne manquent pas absolument de beauté, et qui deviennent des esclaves condamnées au travail le plus dur. Ils s'adonnent à la pêche, cultivent la terre, et n'exercent aucun métier. La plupart se sont soumis au christianisme plutôt qu'ils ne l'ont embrassé, et restent intérieurement attachés à leur ancienne religion. Ils reconnaissent un auteur tout-puissant des choses créées, qu'ils appellent Iouma, mais ils paraissent confondre le créateur avec le ciel même. Quand ils font des sacrifices, ils consacrent la peau de l'animal qu'ils ont immolé: c'est ce qui a fait dire qu'ils adoraient des peaux de bêtes. Leurs prêtres sont en même-temps leurs

sorciers, et c'est ce qu'on trouve chez tous les peuples qui sont encore peu éloignés de la nature: car ils supposent que le ministre des dieux est en même-temps leur ami et n'ignore pas leurs décrets.

Les TCHOUVACHES semblent préférer la rive droite du Volga et abandonner la gauche aux Tchérémisses. Comme leur langue est presque entièrement empruntée de celle des Tatars, il est difficile de reconnaître si, comme les Tchérémisses, ils sont d'origine finoise. Ils sont passionnés pour la chasse, cultivent la terre, ont horreur des métiers, et ne connaissent pas le commerce. Ils marchandent opiniâtrément leurs femmes avant de les acheter, et les payent depuis cinq roubles jusqu'à cinquante: ils ont sur elles un empire absolu; et, comme la femme vit dans l'abjection, il n'y a presque jamais de querelle dans le ménage. S'il arrive que le mari ne veuille plus vivre avec sa femme, il lui déchire son voile et le mariage est rompu. *Tor* est le nom qu'ils donnent au Dieu suprême: ils ont quelque idée d'une autre vie. Les justes, après la mort, seront transportés dans le *Tchemguerda*, ou pays d'abondance, où ils retrouveront leurs parens, leurs amis, leurs troupeaux, et tout ce qui

leur avait appartenu, dans un meilleur état qu'ils ne l'avaient laissé : les méchans seront relégués dans un désert stérile et glacé.

Les VOTIAKS se divisent en tribus. Ils sont laids, ordinairement roux et de moyenne taille. Ils ne vivent qu'entre eux et refusent d'avoir aucune communication avec les autres peuples. Leur idiome ressemble beaucoup à celui des Permiens et des Tchérémisses, et doit être regardé comme un dialecte du Finois. Ils cultivent la terre, aiment la chasse, élèvent des abeilles. Moins ennemis des travaux sédentaires que les Tchérémisses et les Tchouvaches, ils font quelques ouvrages au tour. On trouve peu de riches parmi eux, et personne n'est absolument pauvre. Ils achettent leurs femmes, et sont libres d'en avoir autant qu'ils peuvent en nourrir. Quand on veut leur vendre trop cher la jeune fille qu'ils marchandent, ils prennent souvent le parti de l'enlever, quelquefois aussi ils enlèvent une inconnue. Ils appellent Dieu *Inmar*, et leurs prêtres *Touni*. *Chaitan* ou Satan est le chef des esprits malins. Les justes iront après leur mort dans une contrée heureuse, et les méchans dans un pays brûlant, où ils seront plongés dans des chaudières de poix bouillante.

Les TATARS de Kazan ont embrassé la loi de Mahomet. Il est rare de trouver entre eux un homme d'une grande taille : ils ont le visage alongé et les yeux petits et noirs. Ils sont fiers, industrieux, tempérans, sensibles à la pitié : leur religion leur inspire l'amour de la propreté. Ils élèvent avec soin leurs enfans, et l'on trouve dans les grands villages des écoles même pour les filles. Ils aiment le commerce, et le font plutôt par échange qu'en argent, en quoi ils ont conservé la pratique des Orientaux. Agriculteurs laborieux, ils tirent de la terre un meilleur produit que les Russes. L'éducation des abeilles est pour eux une source de richesse. Leur adresse et leur intelligence se montrent dans tous les métiers : ils ne connaissent pas le luxe et ne manquent pas du nécessaire. Leur nourriture est saine et modérée ; ils mangent beaucoup de riz et de gruaux, ne boivent que de l'eau et du lait, mais ils ne peuvent se passer de thé. Il est rare qu'ils ayent plus de deux femmes, et la plupart n'en ont qu'une. Ils sont honnêtes et justes, parce qu'ils sont tempérans et laborieux.

Les BACHKIRS occupent la partie méridionale des monts Ouralsks, entre la Kama, le Volga et l'Iaïk. Ils se nomment eux-mêmes

Bachkourtes: ils rapportent leur origine aux Nogais; mais plusieurs écrivains les font descendre des Bulgares, et il est vrai qu'ils occupent une partie de la Grande Bulgarie. Peut-être les Bachkirs se sont-ils réunis aux restes malheureux des Bulgares. Il est certain qu'ils ressemblent aux Tatars et qu'ils parlent leur langue. Ils sont mahométans: ils ne connaissaient autrefois que la vie errante et pastorale: quelques-uns commencent à cultiver la terre; mais la chasse a plus de charmes pour ce peuple ami de la liberté et ennemi du travail. Ils sont gais, caressans, hospitaliers; mais leurs repas ne sauraient plaire à des convives étrangers. Riches en miel, ils en consomment une partie, en cèdent beaucoup aux Russes, et vendent toute la cire. Durs à la fatigue, capables de résister long-temps au besoin, ils dorment à l'air au plus grand froid, mangent avidement dans l'abondance, se contentent de peu dans la disette, et ont recours au fromage et au lait fermenté dont ils ont toujours leur provision. Ils ne manquent pas d'esprit, et leurs femmes sont alertes et laborieuses. Ils joignent au mahométisme des restes de leurs anciennes superstitions, et plus souvent ils ne remplissent aucune pratique de religion. Une femme se

paye chez eux depuis quinze jusqu'à deux cents chevaux ou bêtes à corne.

RUSSIE ORIENTALE.

XXII. GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.

Le gouvernement d'Orenbourg confine au couchant avec ceux de Kazan et d'Astrakhan, au nord encore avec celui de Kazan et avec le gouvernement de Tobolsk, au levant avec le même gouvernement de Tobolsk, et au midi avec les stepes des Kirguis-Kaisaki. Voltaire dit que c'est un petit pays; la vérité est qu'il est deux fois plus grand que la France.

Il est arrosé d'un grand nombre de rivières, sur lesquelles s'élèvent des forts destinés à contenir les Barbares: ces lignes de citadelles se nomment des Distances.

La SAMARA prend sa source près de l'Iaïk, court presque directement du levant au couchant, et se jette dans le Volga sur les frontières du gouvernement de Kazan.

La Distance de la Samara est composée de huit forteresses qui toute s'élèvent le long de ses rivages. Le plus considérable de ces

forts se nomme Sorotchinskaia; c'est là que réside le commandant de toute la Distance. Il y a, dans ces différentes places, depuis cinquante jusqu'à deux cents maisons.

La SAKMARA est une rivière médiocre, qui sort des monts Ouralsks, et qui tombe dans l'Iaïk, un peu au-dessous d'Orenbourg, après avoir conservé long-temps un cours presque parallèle à celui de ce fleuve.

La Distance de la Sakmara est composée de trois forts, dans l'un desquels on compte jusqu'à trois cents maisons.

L'IAÏK se nomme à présent *Oural*. C'est un des grands fleuves dont nous avons déjà parlé au commencement de notre description de la Russie. Tous les rivages de la partie basse de ce fleuve sont occupés par les Kozaques de l'Oural, qui bornent à la pêche toute leur industrie, et qui en tirent un revenu considérable. Ils envoient chaque année en Russie plusieurs centaines de milliers d'esturgeons, et d'autres poissons qui se rapportent à la même classe, et une grande quantité de colle de poisson et de caviar.

Les forts qui bordent le cours de l'Oural se divisent en trois Distances.

La première est celle du Bas-Oural, qui comprend cinq forteresses.

La seconde est celle de Krasnogor, composée de quatre forts.

Et la troisième tire son nom de la rivière d'Ore, et forme une chaîne de cinq forteresses.

L'EMBA n'est commandée par aucune forteresse. Elle prend et continue son cours dans la stepe des Kirguis. Elle sort des monts Mougaljars, non loin des sources de l'Ore, vers le 49e degré de latitude, et se jette dans la mer Caspienne.

Le SYR-DARIA, qui est l'ancien Jaxarte, prend sa source dans la domination des Zioungors, court du sud-est au nord-ouest, et se perd dans la mer Caspienne. Vers le milieu de son cours, il forme un bras qui le suit presque parallèlement jusqu'à la mer, et qui s'appelle KOUVAN-DARIA.

Le SOURASSOU contribue, avec le *Syr-Daria*, à marquer la limite de la Russie. Il tire sa source d'une montagne qui s'appelle Ak-taou, à cinq journées de chemin de l'Irtich: court long-temps du levant au couchant, se précipite ensuite sous la terre, reparaît, forme ou traverse plusieurs lacs, dont les uns sont doux et les autres salés, et tombe enfin dans le grand lac Télégoul, à cinq lieues de chemin du lac Aral.

L'Ouie, rivière médiocre, naît assez près des sources de l'Iaïk, et court du couchant au levant se jeter dans le Tobol.

La ligne de forteresses élevée le long de cette rivière, se divise en deux Distances. La Distance du Haut-Ouie est composée de quatre forts, et celle du Bas-Ouie de cinq.

L'Isset donne son nom à une province, et le reçoit elle-même d'un lac situé vers le 57ᵉ degré de latitude. Elle court du couchant au levant, et se perd dans le Tobol.

L'Oufa est une rivière assez considérable, qui prend naissance dans les monts Ouralsks. Elle tombe dans la Bélaïa. Le long de l'Oufa et des rivières qu'elle reçoit, se trouvent des mines de fer et de cuivre.

La Bélaïa, est, après la Kama et le Volga, la plus considérable de toutes les rivières qui coulent dans le gouvernement d'Orenbourg. Elle prend sa source dans les monts Ouralsks, et, dans son cours du nord au sud, elle baigne quelque temps le pied de ces montagnes. Elle remonte ensuite vers le nord, et, après une course inconstante et sinueuse, elle se perd dans la Kama.

Dans ce gouvernement, et sur-tout vers le sud-est, s'élève un grand nombre de montagnes, qui forment des chaînes presque

continues, et qui font elles-mêmes partie de la grande chaîne des monts Ouralsks dont nous avons parlé.

Les monts *Alguin* ou *Alguidin-Jana*, commencent entre les sources du Tobol et de l'Oural, et s'étendent jusques vers l'Irtich, entre celle de l'Ichim et du Sourassou. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, et les autres renferment dans leur sein des minéraux.

Les monts *Eremes*, dans lesquels l'Ichim prend sa source, s'étendent dans une longueur de plus de douze lieues. Les sommets de plusieurs de ces montagnes sont plus élevés que ceux même des monts Ouralsks. Dans les forêts dont elles sont couvertes, vivent des élans, des cerfs, et plusieurs espèces de beliers, de chèvres et de chevaux sauvages.

A quelque distance de cette chaîne est la plus haute montagne de toute la stepe des Kirguis: elle s'appelle *Baïan Oula*. Elle renferme des mines de fer et de cuivre: mais ce qui la rend plus remarquable, c'est une profonde caverne au milieu de laquelle est un lac où les Kirguis viennent se baigner par dévotion. Ses eaux sont sanctifiées par le tombeau d'un Saint mahométan, dont les reliques

reliques reposent dans les ténèbres de l'antre.

Le gouvernement d'Orenbourg est encore hérissé de plusieurs autres montagnes, riches en mines de cuivre et de fer. On remarque entre elles la montagne *Chicha*, couverte de cristaux, qui, frappés des rayons du soleil, donnent à son sommet l'éclat du diamant; et la montagne d'aimant, *Magnitnaïa gora*, qui contient des mines d'aimant et de fer.

Le gourvernement d'Orenbourg est divisé en quatre provinces, qui sont celles d'Orenbourg, de Stavropol, d'Oufa et d'Isset.

I. ORENBOURG, belle ville, très-forte et assez bien peuplée, est située sur la rive septentrionale de l'Iaïk, au 51° 46' de latitude, et au 72° 36' de longitude. Elle fut d'abord bâtie en 1735 à l'embouchure de l'Ore. Cette position ayant été dans la suite trouvée peu convenable, elle fut transportée en 1740 sur le bord de l'Iaïk, et la première ville d'Orenbourg prit le nom de Forteresse de l'Ore (*Orskaia Krépost*). Des inconvéniens imprévus s'étant encore présentés dans la nouvelle position, elle fut bientôt après reconstruite encore plus au couchant sur le même fleuve, à l'embouchure de la Sakmara,

et la seconde Orenbourg devint une simple forteresse, sous le nom de *Krasno-gorskaia Krépost*. Cela prouve combien peuvent être sujettes à l'erreur les conjectures des savans, quand ils cherchent à connaître la position des anciennes villes, par les indications que fournissent leurs noms. Orenbourg signifie ville de l'Ore, et les savans à venir seront bien fondés à chercher ses ruines sur les bords de cette rivière: leurs travaux seront vains, comme le sont la plupart de ces recherches; frivoles amusemens d'enfans à cheveux gris.

Orenbourg contient à-peu-près 3000 maisons, et compte plus de deux mille marchands, sans y comprendre les Kozaques aisés, qui font eux-mêmes un assez gros commerce.

Parmi les édifices publics, il faut distinguer la cour du commerce, dans laquelle sont renfermées cent cinquante boutiques, et la cour des échanges (*Ménovnoi Dvor*) où le commerce se fait pendant tout l'été, par échange de marchandises, avec les différentes nations de l'Asie. Elle contient cinq cent trente-deux boutiques. C'est, dans ce genre, l'édifice le plus considérable qu'il y ait dans tout l'empire.

La province d'Orenbourg est hérissée de forteresses comprises dans quelques-unes des Distances dont nous avons parlé. Nous ne ferons ici mention que de deux villes.

Ouralsk se nommait autrefois *Iaïtskoi Gorodok.* C'est la principale résidence, et, si l'on veut, la capitale des Kozaques de l'Oural. Elle est bâtie sur la rive occidentale de l'Iaïk, à l'embouchure du Terkoul. On y compte trois mille maisons et plus de 3500 Kozaques.

Gourief, s'élève sur le même rivage à deux lieues et demie de l'embouchure du fleuve. Suivant la tradition des habitans, cette ville a été fondée par un marchand russe, lorsque les Tatars dominaient encore dans la ville de Saraïchik qui en était peu éloignée. Les Russes de Gourief leur payaient tribut.

II. STAVROPOL (ville de la Croix,) chef-lieu d'une province, sur la rive septentrionale du Volga. Elle a cinq cents maisons, trois cents marchands, et une garnison. La province de Stavropol a été établie pour servir de retraite aux Kalmouks convertis au christianisme.

Serguievsk n'est remarquable que par les soufrières qui se trouvent dans le voisinage, et qui sont exploitées par ses habitans.

III. OUFA, chef-lieu d'une province qui comprend presque tout le pays des Bachkirs. Elle est bâtie sur la Bélaïa, à trois quarts de lieue de son embouchure dans l'Oufa. Elle a été fondée, vingt ans après la conquête de Kazan, par le Tsar Ivan Vassiliévitch, à la prière des Bachkirs, qui souhaitaient avoir dans leur propre pays une ville qui leur servît de retraite, et où ils payassent le tribut. Elle n'a que sept cents maisons et trois cent soixante marchands et maîtres ouvriers.

IV. ISSETSK : quoique cet endroit ne porte ni le nom de ville, ni même celui de forteresse, et qu'il ne soit indiqué que sous celui d'ostrog, il est cependant le chef-lieu d'une province. Il contient quatre mille mâles, entre lesquels on compte trois cents marchands.

Il est temps de parler des différens peuples qui forment, avec les Russes, la population de l'Orenbourg.

Les KALMOUKS sont l'un des peuples le plus laid de la terre : visage large et plat, petits yeux excessivement écartés l'un de l'autre, bouche horriblement ouverte, cheveux bruns et droits, longue taille, et courtes jambes. Ils élèvent de nombreux

troupeaux, et mènent une vie errante et pastorale. Attachés à la religion du Thibet, ils ont pour leurs prêtres ou Lamas la plus grande vénération. Autant le peuple est soumis à ses chefs, autant les chefs eux-mêmes le sont-ils aux Lamas. Ces prêtres tiennent la nation dans la plus stupide ignorance et dans la plus aveugle superstition. Ils ont eu soin d'établir, comme un point essentiel de la religion, que les filles des princes fussent élevées dans les monastères. Là ils se rendent maîtres de ces jeunes esprits, et, par elles, ils gouvernent ensuite les chefs.

Les *Kirguis-Kaisaki* se subdivisent en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite: les deux dernières, qui sont les plus riches, sont comprises seules sous la domination de la Russie, et occupent une grande partie du gouvernement d'Orenbourg. Suivant Abulgazi, ils descendent de Kirguis, petit-fils d'Ogous, qui lui-même descendait de Mogol. Ils habitaient autrefois près de l'Ikran, non loin de la grande muraille de la Chine.

Chaque horde de Kirguis a son Khan, et se divise en plusieurs troupes qui obéissent à des Sultans: mais cette obéissance n'est pas fort resserrée, et chacun vit sous le Sultan qu'il lui plaît de choisir.

Voués par état à la rapine, accoutumés à juger de la valeur par le succès du brigandage, les Kirguis ont entre eux le vol en horreur. Il n'est pas cependant puni par des peines capitales. Celui qui s'est rendu coupable de vol, est obligé de rendre vingt-sept fois autant qu'il a pris, et, s'il n'est pas en état de le faire, ses parens suppléent à sa pauvreté.

La loi n'a pas même ordonné la peine de mort contre le meurtrier: souvent il peut racheter son crime. Si cependant il est tué par les parens du mort, ils ne sont pas poursuivis; mais ils perdent le droit de réclamer aucune autre réparation.

Furieux ravisseurs pendant l'été, les Kirguis sont doux et paisibles en hiver. Alors, pour trouver des pâturages, ils se rapprochent des forteresses des Russes, ils commercent avec eux, et, s'ils se livraient au brigandage, ils pourraient éprouver de cruelles représailles.

Ils n'amassent jamais de foin pour nourrir leurs chevaux. Ces animaux sont accoutumés pendant l'hiver à écarter la neige, et ils mangent l'herbe qu'elle couvrait: quand ils ont fini de paître, les moutons trouvent encore de quoi se nourrir après eux. Les Kirguis ne

conservent guère de bêtes à cornes, parce qu'elles ne peuvent pas grater la neige comme les chevaux.

Leur boisson la plus agréable est le lait de cavale fermenté, qu'ils appellent *Koumyss.* Cette liqueur est si nourrissante, qu'elle engraisse en peu de temps leurs prisonniers.

Ils achettent leurs femmes, et en font peu de cas : ils pensent qu'elles ne sont nées que pour la génération et le travail.

Inconstans, inquiets, intéressés et fourbes, ils ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils ont intérêt à la garder, promettent beaucoup, caressent pour obtenir, et donnent peu, pour recevoir davantage.

XXIII. Gouvernement de Tobolsk.

Le gouvernement de Tobolsk ou de Sibérie, n'est terminé au nord que par la mer Glaciale, et n'est séparé de la Nouvelle-Zemle que par le détroit de Vaigat. Il est borné au levant par le gouvernement d'Irkoutsk : les monts Saïan et Altaï le séparent au midi de la domination des Moungals et du pays des Kalmouks : il a pour limites, au couchant, les gouvernemens d'Orenbourg, de Kazan et d'Arkhangel.

On ne donnait autrefois le nom de Sibérie qu'à la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk; mais, dans la suite, on a compris par extension, sous le même nom, toute la partie septentrionale de l'Asie qui appartient à la Russie. Cette vaste contrée, qui s'étend depuis le 76° degré de longitude jusqu'au 205°, est séparée par l'Iénissei en deux parties fort différentes entre elles : la partie occidentale n'offre en général qu'un pays uni, dont les productions ressemblent à celles de l'Europe; et la partie orientale est hérissée de montagnes, et présente, dans les végétaux et dans la nature vivante, des productions d'un genre tout différent.

Des fleuves et des rivières considérables arrosent et coupent en différens sens les terres du gouvernement de Tobolsk.

Le TOBOL, qui a donné son nom à la capitale et à toute la contrée, sort de plusieurs lacs et de quelques marais voisins du cours de l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg. Il se ressent d'abord de l'acidité des terres alumineuses qui lui servent de lit; mais ses eaux se corrigent et s'adoucissent en recevant celles de plusieurs autres rivières. Il court du couchant au levant et se jette dans l'Irtich auprès de Tobolsk.

Nous avons parlé, dans la description physique de la Russie, de l'Irtich, de l'Ob et de l'Iénissei, qui reçoivent tous dans leur cours un grand nombre de rivières inférieures.

Le gouvernement de Tobolsk se partage en deux provinces; celle de Tobolsk et celle d'Iénisseisk, et comprend aussi le cercle d'Ekatérinbourg.

I. Tobolsk est située au 58° 12' de latitude et au 85° 56' de longitude, au confluent du Tobol et de l'Irtich. Ce n'était d'abord qu'un simple ostrog élevé en 1587. Consumé en 1643, et relevé en bois avec plus d'étendue, il reçut le nom de ville. La ville neuve n'a été construite en pierres, au haut du rivage escarpé de l'Irtich, qu'au commencement de ce siècle. Le quartier des Tatars est situé au-delà de la ville basse. Là vivent les descendans des anciens dominateurs de la Sibérie: c'est aussi dans ce quartier que logent des Boukhars qui viennent faire à Tobolsk un riche commerce. La basse ville est exposée aux fréquentes inondations de l'Irtich; et ce fleuve, minant et cavant en-dessous ses rivages, cause presque chaque année la chute de quelques-unes des parties élevées, en sorte que les habitans de la ville haute sont quelquefois obligés de

transporter plus loin leurs maisons. C'est aussi une grande incommodité pour la communication de la basse et de la haute ville, que l'une soit élevée à trente-cinq toises au-dessus de l'autre, et qu'on ne puisse y parvenir que par des degrés de deux cent quatre-vingt-dix marches. On comptait dans les deux villes, en 1736, trois mille cent maisons. Le nombre des marchands y monte à trois mille trois cent quatre-vingt-six hommes. Les marchands russes, qui trafiquent dans la Sibérie et avec la Chine, passent toujours par Tobolsk. C'est du levant et du couchant une affluence continuelle pendant l'hiver. Il y a chaque année une foire de marchandises russes au printemps, et une autre de marchandises de Sibérie et de la Chine en automne. Les officiers suédois, prisonniers à Tobolsk en 1713, tenaient des écoles où ils enseignaient l'allemand, le français, le latin, le dessin, la géographie et la géométrie. Ces écoles acquirent une si grande réputation, qu'on y envoyait de fort loin les enfans; et la Russie a fait une grande perte, quand la paix eut permis à ces prisonniers de retourner dans leur patrie.

Sourgout, au nord-est de Tobolsk, au 61° 16′ de latitude, a reçu son nom d'un bras

de l'Ob, que les naturels du pays appelaient *Sourgaunt-mougot*, et que les Russes appellent Sourgoutka. La ville n'est pas grande, la contrée n'est peuplée que d'Ostiaks; les terres sont incultes, et toute la richesse des habitans consiste dans la vente de leurs pelleteries.

Bérézof, au nord de Tobolsk, au 63° 56' de latitude, sur la Sozva qui tombe dans l'Ob. Les marchands de Tobolsk y viennent tous les printemps commercer avec les Vogoules et les Ostiaks. Le prince Menchikof y est mort dans l'exil en 1729.

Si nous parlons ici d'*Obdorskoi-Gorodok*, endroit situé sous le cercle polaire, c'est pour remarquer que toute la contrée s'appelait autrefois OBDORIE, qu'elle appartenait à la Russie avant la conquête de la Sibérie, et que, dès le milieu du seizième siècle, les Tsars la faisaient entrer dans leurs titres. Le mot *obdor* signifie, dans la langue des Syrianes, l'embouchure de l'Ob.

Au nord de l'Obdorie, au-delà du détroit de Vaigat, est la *Novaïa-Zemlia*, ou NOUVELLE-ZEMLE, ce qui signifie Terre-Neuve. C'est par corruption que les étrangers prononcent Zemble. Ce pays est une grande île de la mer Glaciale, et, suivant la nouvelle

carte de Russie, il s'étend à-peu-près depuis le 69e degré de latitude jusqu'au 75e. Il est coupé du sud au nord-ouest par un canal qui le sépare en deux parties presque égales, et qu'on a toujours vu couvert de glace. L'île est déserte et infertile : il n'y croît aucun arbre, et l'on n'y trouve qu'un peu d'herbe. Les Russes, qui s'y rendent tous les ans et qui en ont reconnu tout le rivage, n'y ont rencontré aucun homme et n'ont découvert aucune trace d'habitation : on n'y voit même que des animaux qui vivent de poissons et de mousse : tels sont les ours blancs, les morjes ou vaches marines, les veaux marins, les pestsi ou izatis. Ainsi les hommes que des navigateurs étrangers ont aperçus dans cette île étaient des Russes, qui, dans ce voyage, s'habillent comme les Samoïèdes : ils sont obligés en effet d'emprunter les mêmes vêtemens pour braver la rigueur des mêmes froids. Les Russes d'Arkhangel et de Mézen y vont en été et y passent quelquefois l'hiver; et, quoiqu'ils n'ayent que de frêles bâtimens, il est rare qu'ils périssent. Depuis le mois de novembre jusqu'à la moitié de janvier, une nuit continue règne sur cette île; ou du moins elle n'est interrompue, vers midi, que par une faible clarté.

—

Narym, au levant de Tobolsk, sur la Narymka, près de son embouchure dans l'Ob, est une ville peu considérable, située sous le 58° 54' de latitude. Elle n'a que soixante et quinze marchands, dont tout le commerce consiste en pelleteries.

Tomsk, au levant de Tobolsk, sur le Tom, au 56° 30' de latitude, et au 102° 28' de longitude, est une belle ville, construite en partie sur une montagne. Elle a deux mille maisons, en y comprenant le quartier des Tatars, habité sur-tout par des marchands de la Boukharie, qui s'y sont établis depuis long-temps. Sa position la rend propre au commerce avec les Kalmouks et les Moungals. On y compte plus de trois mille marchands russes ; et plusieurs des négocians russes et boukhars sont très-riches. La terre de toute la contrée est noire et très-fertile.

Kouznetsk, au sud de Tobolsk sur le Tom et devant l'embouchure de la Kondoma, au 53° 40' de latitude, petite ville bâtie en 1618 dans une contrée agréable et fertile : elle a près de deux cents marchands.

Tara, au sud-est de Tobolsk, ville médiocre, près de l'embouchure de l'Arkarka qui tombe dans l'Irtich. Elle a un quartier occupé par d'anciens Tatars de Sibérie et par des

Boukhars. Les habitans refusèrent, en 1723, de prêter le funeste serment de succession ordonné par Pierre I. Leur opiniâtreté occasionna la perte de leur ville, qui ne s'est jamais bien relevée depuis : cependant elle renferme encore plus de six cents marchands.

Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586 : sa position est à-la-fois agréable et avantageuse. Près de la ville est un quartier de Tatars de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

Tourinsk, sur la même rivière et au nord-ouest de Tioumen, petite ville, l'une des plus anciennes de la Sibérie, mais qui n'a d'ailleurs rien de remarquable.

Verkhotourié, au haut de la Toura, sous le 58° 50′ de latitude, au couchant de Tobolsk, a été bâtie en 1598 ; sur le terrain qu'elle occupe était auparavant une espèce de ville habitée par des Permiens et des Syrianes. La situation du lieu est agréable, mais la terre des environs est peu fertile. Cette ville contient plus de sept cents marchands.

Pélym, sur la Tavda, au nord-est de Verkhotourié, est une ville peu importante par

son étendue, par sa population et par son commerce.

II. Ekatérinbourg, ville forte et bien bâtie, au 56° 50' de latitude, et au 78° 40' de longitude, sur le bord de l'Isset, et près du lac où cette rivière prend naissance. Elle n'a été fondée qu'en 1723 par ordre de Pierre I, et a été terminée sous le règne de l'impératrice Catherine I, dont elle a reçu le nom. Elle n'a guère plus de quatre cents cinquante maisons, et ne compte qu'environ trois cents marchands : mais ses faubourgs servent de retraite à des ouvriers qui travaillent aux fabriques de fer.

III. Iénisseisk, ville provinciale, à l'ouest de Tobolsk, sur la rive occidentale de l'Iénissei, au 58° 26' de latitude et au 109° 38' de longitude, n'était d'abord qu'un ostrog, lorsqu'elle fut fondée en 1618. Sa situation est agréable ; mais elle est sujette aux inondations. Elle compte plus de trois mille trois cents marchands. C'est dans cette ville que les marchands qui viennent de Tobolsk et ceux qui reviennent d'Irkoutsk, se rencontrent dans le mois d'août et font mutuellement des échanges.

Mangazeïa ou *Touroukansk*, dans une île de l'Iénissei, au 65° 50' de latitude, est la

ville la plus reculée de cette province. Cette ville, ou plutôt celle qui portait autrefois le même nom, a été bâtie sur le bord du Taz. Mais quelques années après, en 1609, elle fut abandonnée, et l'on bâtit la nouvelle ville fort loin de l'ancienne, quoiqu'on lui ait conservé le même nom: elle est éclairée du soleil à minuit pendant le solstice d'été, et reçoit à peine quelque clarté pendant celui d'hiver. On n'y compte que deux cents cinquante marchands, quoiqu'il s'y fasse un commerce assez considérable en pelleteries.

Krasnoiarsk, au 56° 10′ de latitude, à l'embouchure de la Katcha, qui tombe dans l'Iénissei, est une ville peu considérable, mais très-agréablement située. Elle renferme plus de deux mille marchands, qui commercent en pelleteries. Elle est surtout peuplée de Kozaques, la plupart assez riches, et dont les nombreux troupeaux restent l'hiver et l'été dans le désert, dont cette ville est environnée.

Plusieurs nations barbares habitent le gouvernement de Tobolsk.

Les VOGOULES ou *Vogoulitches* se trouvent aux environs de la Kama et de l'Irtich, au-dessus de Solikamsk et de Verkhotourié. Ils ont dans leur langue des expressions commu-

communes avec celle des Finois, et d'autres qui leur sont particulières. Ils sont de taille moyenne, et ressemblent beaucoup aux Kalmouks. Ils habitent les forêts voisines des fleuves, ne connaissent pas l'agriculture, et s'adonnent peu à la vie pastorale : mais ils sont habiles chasseurs. Quoiqu'ils mènent une vie dure et qu'ils éprouvent souvent le besoin, ils sont d'un tempérament vigoureux, et connaissent peu de maladies. Ils reconnaissent un Dieu suprême, qu'ils appellent Torom, et qui réside dans le soleil. Ils achettent leurs femmes, qui sont chargées de tous les travaux du ménage, et leur pauvreté ne leur permet pas de les payer cher. Cette nation est peu nombreuse.

Les Samoïèdes qui vivent aux environs de l'Iénissei, ont la même manière de vivre que ceux du gouvernement d'Arkhangel.

Les Ostiaks occupent une grande étendue de pays, près de Narym, de l'Iénissei, de l'Ob, de Sourgout et de l'Irtich. On les croit originaires de la Permie : leur langue a de grands rapports avec celle des Permiens. Ils tirent leur subsistance de la chasse et de la pêche, et y instruisent de bonne heure leurs enfans. Ils font, l'été, pour l'hiver, des provisions suffisantes de poissons : et, dès que

les fleuves sont glacés, ils ne s'occupent plus que de la chasse des animaux qui portent de riches fourrures.

Les BARABINTSI sont des Tatars qui errent dans la stepe renfermée entre l'Ob et l'Irtich, et qu'eux-mêmes appellent Baraba. Ils languissent dans une stupidité apathique. On présume qu'ils n'ont pas embrassé depuis long-temps le mahométisme. Ils entretiennent des troupeaux, et vivent aussi de la chasse et de la pêche. Misérables à nos yeux, mais en effet assez fortunés, puisque leurs biens répondent à l'étendue de leurs desirs; ils ne connaissent point dans leurs déserts les vices qui inspirent aux peuples plus policés des desirs ranimés sans cesse, et qui ne sont satisfaits que pour faire place à des desirs nouveaux.

XXIV. GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK.

Le gouvernement d'Irkoutsk, l'un des plus étendus, et en même-temps, le moins peuplé de la Russie, compose la partie la plus orientale de la Sibérie. Il est borné au nord par la mer Glaciale, au levant par l'Océan oriental ou la mer du Kamtchatka, au midi par la Tartarie chinoise, et au couchant par le gouvernement de Tobolsk.

Il se partage en six districts, qui sont ceux d'Irkoutsk, de Sélenguinsk, de Nertckinsk, d'Ilim, d'Iakoutsk et d'Okhotsk. Les trois premiers sont au midi, et les autres au nord. On doit joindre à ces districts la presqu'île du Kamtchatka, qui est regardée comme une dépendance d'Okhotsk.

Dans la distribution physique de la Russie, nous avons parlé du lac Baikal, de la Léna, de l'Anadyr. Mais d'autres rivières considérables baignent encore le gouvernement d'Irkoutsk.

L'Angara est une grande rivière qui sort du lac Baikal, et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident, et se jette dans l'Iénissei.

La Sélenga, après être sortie du lac Oleitou, dans la Moungalie, court long-temps du couchant au levant, et, cherchant ensuite le nord, elle est arrêtée dans sa course par le lac Baikal, avec lequel elle confond ses eaux, après avoir elle-même reçu celles de plusieurs rivières inférieures.

La Chilka est formée de la réunion de deux rivières, elles-mêmes assez considérables,

l'Ingoda et l'Onon, et, après avoir reçu les eaux de l'Argoun, elle prend le nom d'Amour, coule long-temps sous la domination de la Chine, et se perd dans l'Océan oriental.

L'IANA, L'INDIGUIRKA et la KOLYMA, sont des fleuves assez considérables par la quantité de leurs eaux, et par la longueur de leurs cours. Tous ont leur direction vers le nord, et, après avoir reçu les eaux d'un grand nombre de rivières, ils se jettent dans la mer Glaciale.

LA KAMTCHATKA, est le plus grand des fleuves de la presqu'île à laquelle il donne ou dont il reçoit son nom. Il court d'abord vers le nord, et, tournant ensuite à l'orient, il tombe dans l'Océan oriental, au 57e degré de latitude, après un cours de cent vingt-cinq lieues.

I. IRKOUTSK, belle ville, sur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de la rivière Irkout, est située sous le 52° 6′ de latitude, et au-delà du 122e degré de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baikal, abondant en esturgeons, et qui fournit, en une quantité prodigieuse, un poisson, que les gens du pays appellent omoule. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus

gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte, dans Irkoutsk, près de trois mille marchands, qui s'enrichissent du commerce avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

II. Sélenguinsk, au midi du lac Baikal, sur le bord oriental de la Sélenga, et sous le 51° 7' de latitude, et le 124° 12' de longitude. C'est dans les environs de cette ville que se recueille la meilleure rhubarbe, en si grande quantité, que l'empire, après s'en être fourni, en fait encore un commerce assez considérable.

Oudinsk, assez petite ville, sur le bord de l'Ouda qui tombe dans la Sélenga. Elle se trouve sur le chemin de toutes les caravanes qui reviennent de la Chine ou de Kiakhta: mais ses habitans ne sont pas assez riches pour prendre part à ce commerce. Ils tirent leur subsistance de la fertilité de la terre, et de la pêche des omoules, qu'ils prennent dans la Sélenga. Ils en font leur provision pour toute l'année, et en revendent aux autres villes.

Kiakhta, sous le 50° 15' de latitude, sur le bord de la Kiakhta, qui tombe dans le Bour,

lequel se perd lui-même dans la Sélenga. Ce bourg, ou cette place de commerce, a été établie en 1727, sur la frontière de la Chine, conformément au traité conclu entre les Russes et les Chinois, le 20 août de la même année, pour le commerce réciproque des deux empires. Deux places, l'une russe et l'autre chinoise, sont bâties à cent vingt toises l'une de l'autre. Toutes deux sont entourées d'une fortification de bois, et celle des Russes est défendue par six bastions et par un fossé. Entre deux sont des poteaux, et des gardes veillent à ne pas laisser franchir les limites. Là se fait un commerce continuel entre les Russes et les Chinois, et avec les Boukhars et les Moungals, sujets de la Chine.

III. NERTCHINSK, au 51° 56′ de latitude, sur le bord de la Nertcha, petite rivière qui tombe dans la Chilka. La ville est peu considérable. Elle était autrefois sur la route des caravanes de la Chine, et elle a beaucoup perdu depuis qu'elles prennent un autre chemin, beaucoup plus court, par Sélenguinsk et par les stepes des Moungals. Cependant il s'y rend encore une grande affluence de marchands, pour y acheter des martres zibelines, qui passent pour les meilleures de toute la Sibérie.

IV. Ilimsk, petite ville sur l'Ilim, au 56° 35' de latitude. On ne compte pas six cents marchands dans la ville et dans tout le district. Cependant on y prend des martres zibelines d'une assez belle couleur.

V. Iakoutsk, sur la rive occidentale de la Léna, au 62° 2' de latitude, et au 147° 12' de longitude, a tiré son nom des Iakoutes, peuples barbares, qui vivent dans cette contrée. Tout ce vaste district ne serait qu'un désert, s'il n'était pas peuplé par plusieurs nations sauvages et errantes; Toungouses, Iakoutes, Ioukaguirs, Tchouktchi, Koriaks. La ville est médiocre, mal bâtie, et plusieurs des maisons y sont construites sur le modèle des hutes des Iakoutes: toutes sont dispersées, et ne forment point de rues. Cette ville faisait autrefois un grand commerce de pelleteries: mais on s'y plaint que les animaux manquent depuis long-temps. Suivant le dernier rôle, on n'y compte que quatre cent soixante marchands, et la plupart sont misérables. Cependant c'est dans ce district que se trouvent les zibelines les plus précieuses, dont une seule se vend souvent, dans l'endroit même, depuis 300 jusqu'à 350 livres.

L'ostrog d'*Anadyrsk*, sur la rivière dont il

emprunte le nom, est, dans cette contrée, l'établissement russe le plus reculé.

VI. OKHOTSK, ville et port, à l'embouchure de l'Okhota, qui tombe dans la mer d'Okhotsk, sous le 59° 30' de latitude, et le 160° 59' de longitude. C'est là qu'on s'embarque pour le Kamtchatka. On part ordinairement en septembre, parce que c'est la saison où le vent est le plus favorable: et il est contraire depuis la fonte des glaces jusqu'au milieu de l'été. La traversée est de 315 lieues, et se fait quelquefois en quatre ou cinq jours.

VII. LE KAMTCHÁTKA. Cette grande presqu'île s'étend du nord au sud: elle est longue de 200 lieues, et n'en a pas plus de cent dans sa plus grande largeur. Elle tient à la terre-ferme par sa partie septentrionale, et la rivière *Poustaïa* en marque la limite. Elle est hérissée de montagnes, semée de lacs, coupée de rivières. Aucune contrée connue n'est plus riche en renards précieux et en zibelines. Nous avons raconté ailleurs comment cette île a été découverte et soumise à la Russie. Elle n'était encore connue, en 1690, que par le rapport des Iakoutes.

Les établissemens russes dans le Kamtchatka, sont:

Le *Bolchéretskoiostrog*, sur le bord de la *Bolchaia Réka*, (ou grande rivière) qui tombe dans la mer d'Okhotsk. Il n'a que trente maisons, et tout l'avantage des habitans est de recevoir de la première main les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka.

Le *Tiguilskoi ostrog*, construit près de l'embouchure du Tiguil, pour contenir l'inquiétude des Koriaks.

L'*Avatchinskoi ostrog*, au fond du golfe d'Avatcha. C'est là qu'est le port Saint-Pierre Saint-Paul, l'un des meilleurs qu'on puisse trouver par sa profondeur, son étendue, et sa sureté. Il est au 53° 1' de latitude, et au 176° 20' de longitude.

L'ostrog du haut de la Kamtchatka, (*Verkhni Kamtchatski ostrog*), au nord d'Avatcha, sur la rive occidentale de la Kamtchatka.

L'ostrog du bas de la Kamtchatka, (*Nijny Kamtchatski ostrog*) sur le bord septentrional de cette rivière, à 7 lieues de son embouchure. On y trouve quarante maisons. C'est le meilleur endroit de l'île. La terre des environs est propre à la culture : on y recueille toute sorte de grains, et même des fruits. On y trouve en abondance du bois

pour le chauffage, et pour le bâtiment, et même pour la construction des vaisseaux. La campagne abonde en gibier, et la rivière en poissons, et la table du dernier Kozaque passerait dans d'autres pays pour somptueuse. Mais on paye fort cher toutes les marchandises qu'il faut tirer de la Russie.

Peu loin de cet ostrog est un volcan qu'on appelle *Goréla Sopka.* Il jette de la fumée; mais il est quelquefois dix ans sans vomir de flammes. Quelquefois aussi les éruptions n'ont été éloignées l'une de l'autre que de trois ans. Elles durent tout au plus une semaine et quelquefois moins. Celle de 1737 a été la plus forte dont on ait eu connaissance. Lorsque le volcan ne jette pas de feux, il vomit deux ou trois fois l'an des cendres dont la terre est couverte, à trois quarts de lieue à la ronde, de l'épaisseur de plusieurs pouces. Dans un temps serein, on aperçoit cette montagne à la distance de 75 lieues. On la voit quelquefois entourée de trois rangs de nuages, et elle paraît s'élever encore du quart de sa hauteur au-dessus de la plus haute de ces ceintures.

On connaît encore, dans le Kamtchatka, deux autres volcans moins élevés. L'un est au nord du golfe d'Avatcha, et l'autre est

entre la Kamtchatka et le Tolbotchik.

Nous dirons peu de chose des nations barbares qui peuplent le gouvernement d'Irkoutsk.

La plus nombreuse de ces nations est celle des TOUNGOUSES : ils s'étendent depuis les bords de l'Iénissei jusqu'aux côtes de la mer d'Okhotsk, et jusqu'aux frontières de la Chine. Leur religion est celle des Chamans, qui est la mère de toutes celles des peuples septentrionaux. Ils sont de la même race que les Manjours, qui dominent à présent à la Chine et parlent la même langue. Les Daouri, qui vivent sur les bords de l'Onon, de la Chilka et de l'Amour, ne doivent pas être regardés comme un peuple différent: ce sont des branches de la même nation plus ou moins perfectionnées.

Une partie des Toungouses vit dans les forêts, élève des rennes, et se nourrit de la chasse : d'autres se tiennent dans les stepes ou solitudes découvertes, et nourrissent des troupeaux: d'autres enfin occupent les bords de la mer, ne négligent pas entièrement la chasse, mais vivent sur-tout de la pêche.

Les BOURIATES ou *Bourètes*, que les Russes appellent *Bratski*, diffèrent des Toungouses par l'idiome, quoiqu'ils ayent les mêmes

mœurs, et doivent être rapportés à la race des Moungals. Ils vivaient autrefois au midi du lac Baikal, et n'étaient pas éloignés du peuple dont ils partagent l'origine: mais ils reculèrent au nord vers la fin du dernier siècle. De faibles troupes de Kozaques, expédiées de Krasnoiarsk en 1644, les soumirent sans peine à la domination des Russes. Les *Bouriates* sont en même-temps chasseurs et pasteurs. Ils sont riches; il n'est pas rare d'en trouver qui réunissent plus de mille brebis à des troupeaux nombreux de chevaux et de bêtes à cornes. La nécessité de trouver des pâturages pour un si grand nombre d'animaux ne leur permet pas de mener une vie sédentaire: après être restés deux mois au plus dans un même endroit, ils s'en éloignent, abandonnent les prairies que leurs troupeaux ont épuisées, et vont en chercher de nouvelles.

Les IAKOUTES, si l'on en croit leur tradition, vivaient autrefois au haut de la Léna et le long du Baikal. Mais leurs dissentions interminables avec les Bouriates les forcèrent à chercher plus loin un asile. Ils construisirent des radeaux, descendirent la Léna, vainquirent les Toungouses qui s'opposaient à leur passage, et s'établirent dans cette contrée

où fut bâtie depuis la ville d'Iakoutsk, et sur les bords de l'Olékma: cette rivière se jette dans la Léna après avoir pris sa source dans les montagnes qui séparent la domination russe de celle de la Chine. D'Olékma ils s'étendirent sur les rivages du Viloui, et d'Iakoutsk sur les bords de la Léna, de l'Aldan, de l'Iana et de l'Indiguirka; en sorte que ce peuple, autrefois voisin des Chinois, occupe à présent les côtes de la mer Glaciale. Nulle part ils ne s'adonnent à la culture des terres: ils nourrissent des troupeaux, ils mangent des herbes, des racines, du bœuf, du cheval, du gibier, des insectes, et sont contens de tout ce que leur offre la nature. Leurs idoles ressemblent à ces poupées qui servent de jouets aux enfans, et ils les barbouillent de sang et de graisse. Ils brûlaient autrefois leurs morts, ou les abandonnaient dans la hute qu'ils avaient occupée: ils les enterrent à présent, et paraissent avoir emprunté cet usage des Russes. A leur langue et à leur extérieur, on peut soupçonner qu'ils sont d'origine tatare.

Les Ioukaguirs occupent la côte de la mer Glaciale, aux environs de la Kolyma et jusqu'au haut de l'Anadyr. On peut les rappeler à la race des Iakoutes. La plus grande partie

de cette nation a été exterminée par les Tchouktchi. Ils ont le plus grand respect pour leurs Chamans : quand il meurt quelqu'un de ces prêtres, il ne l'abandonnent pas, le transportent avec eux dans leurs courses, et conservent religieusement ses reliques.

Les TCHOUKTCHI habitent le nord-est de la Sibérie, entre la Kolyma et l'Anadyr. C'est une nation sauvage, indomptable, cruelle, et familière avec le suicide. Les uns ont de nombreux troupeaux de rennes, mènent une vie errante, et se nourrissent du lait et de la chair de ces animaux et de la chasse. Les autres sont sédentaires, se tiennent sur les côtes de la mer et vers les embouchures des fleuves, et vivent de la pêche et de la chair des monstres marins.

Les CHÉLAGUI sont un rejeton de la nation des Tchouktchi. C'est d'eux que vient le nom du *Chélaguinskoi noss*, ou promontoire des Chélagui, comme le *Tchoukotskoi noss* doit son nom aux Tchouktchi.

On doit aussi rapporter à la même nation les OLIOUTORI, qui parlent à-peu-près la même langue: ils vivent le long de la mer du Kamtchatka et sur le rivage du golfe de Penjina.

Les KORIAKS occupent le nord du Kamtchatka, et les KAMTCHADALES la partie méridionale de cette presqu'île; nations brutes, sauvages et féroces, qui ont entre elles une grande conformité dans les usages et dans les mœurs. Avant d'être soumis aux Russes, ils vivaient dans la plus grande indépendance, ne reconnaissant point de chefs, et marquant seulement quelque déférence aux avis de leurs vieillards. Personne n'avait le droit de commander, encore moins de punir. Ils regardaient Koutkhou comme le Dieu suprême. Ce Dieu avait eu un fils nommé Symskalin, d'une femme avec laquelle il se promenait sur la mer: c'était de ce fils qu'il avait fait la terre. Alors il abandonna le ciel, s'établit dans le Kamtchatka, et y eut un second fils nommé Tyjil, et une fille qu'il appela Sidouka. Ces deux jeunes divinités, de sexe différent, se marièrent, et c'est de leur union que fut peuplé le Kamtchatka. Koutkhou abandonna la presqu'île, et l'on ne sait où il s'est retiré: mais on sait que la terre s'enfonçait sous ses pas, et c'est de-là que se sont formées les montagnes.

Les Kamtchadales croyaient aussi à des esprits malfaisans qui habitent les fleuves, les forêts et les volcans: ces derniers étaient

les plus redoutables : d'ailleurs ils n'honoraient les Dieux d'aucun culte et ne paraissaient leur rendre aucun respect : ils employaient même le nom de Koutkhou, le plus grand des Dieux, dans leurs plus grossières plaisanteries.

On ne remarquait en eux, dit-on, aucune idée de vices ni de vertus ; ce qui est fort difficile à croire : car, le Kamtchadale maltraité devait regarder comme un homme injuste celui qui l'avait offensé. Amis de la paresse, et faisant consister le bonheur dans l'inaction, ils se donnaient volontiers la mort dans des circonstances pénibles et laborieuses.

Ils s'abandonnaient à la mal-propreté la plus dégoûtante, ne se lavant ni les mains ni le visage, laissant croître leurs ongles, ne se peignant jamais les cheveux, mangeant dans le même plat, ou plutôt dans la même auge, que leurs chiens. Ils prenaient jusqu'à trois femmes, et l'on ne connaît pas d'exemple qu'une d'elles ait été dix fois mère. L'amour des pères pour les enfans était chez eux aussi tendre, qu'était grand le mépris des enfans pour leurs pères. Les vieillards, les infirmes, étaient entièrement abandonnés.

Les

Les noms de nombre vont dans leur langue jusqu'à cent; ce qui ne les empêche pas de se servir de leurs doigts pour compter jusqu'à trois, et ils sont dans le plus grand embarras quand le calcul monte plus haut.

Enseveli dans la plus profonde ignorance, ils connaissaient tous les vices, même celui qui contrarie la nature par d'infames et inutiles voluptés: mais le plus grand de leurs vices était leur cruauté. Si, invités à quelques repas, ils ne se trouvaient pas assez bien traités, si leurs enfans prenaient querelles entre eux, ces faibles sujets les armaient les uns contre les autres, et ces combats ne finissaient point sans effusion de sang. Ils écrasaient les mains de leurs prisonniers, coupaient ces malheureux par morceaux, les brûlaient à petit feu, et montraient une horrible industrie à inventer de nouveaux tourmens pour satisfaire leur vengeance. Ils n'enterraient ni ne brûlaient leurs morts; ils les jetaient devant l'ouverture de leurs hutes, pour les faire déchirer et manger par leurs chiens.

Enfin les Kamtchadales, dévorés de vermine, et la dévorant à leur tour, étaient à-la-fois la peuplade la plus dégoûtante et la plus odieuse qu'on ait encore découverte.

On a soutenu que c'est la politesse, les sciences, les arts, qui rendent les hommes méchans. Sans doute, dans nos villes, où les connaissances et les talens règnent avec le luxe, l'ambition, la cupidité, la mollesse; où les superfluités sont des besoins, et les fantaisies des passions véhémentes; plusieurs citoyens qui courent au même but, cherchent à se repousser, à se renverser mutuellement. On trame les uns contre les autres, on s'attaque sourdement, sans même se haïr; on se décrie, on se calomnie, on se poursuit, on se harcèle. Mais celui qui avait conjuré la perte de son rival, et qui a causé sa chute, le relevera lui-même, lui prêtera ses forces et son appui, s'il n'a plus d'intérêt à le tenir abattu. Enfin il se fait bien des méchancetés, ou plutôt bien des tracasseries; il se commet peu de grands crimes (*). Mais, dans de malheureuses peuplades, les moindres passions produisent de grands intérêts; et les plus légères offenses, de grandes

(*) Cela est vrai dans les temps ordinaires, et ne l'est plus dans ceux où les peuples sont dans un état de convulsion. Ils éprouvent alors une sorte de fièvre ardente qui les rend furieux, et il se commet beaucoup de grands crimes.

haines : et, comme on ne peut attaquer son adversaire dans son crédit, dans sa renommée, dans ses biens, parce qu'il n'a rien de tout cela, on l'attaque dans sa vie même. On est ignorant, on est misérable, on n'en est que plus méchant; et la nature humaine paraît affreuse dans l'homme qu'on croit être, et qui n'est déjà plus, celui de la nature.

DISTRIBUTION
DE LA RUSSIE.

En Namestnitchestva, *ou Lieutenances impériales, commencée par ordre de l'impératrice Catherine II en* 1775, *et terminée en* 1782 (*).

1. Lieutenance impériale d'Arkhangel.

Chef-lieu, Arkhangel.

Population, 170,300 ames.

De cette lieutenance dépendent la Laponie-russe, le pays des Samoïèdes ou Sémoïades, et la Nouvelle-Zemle, grande île inhabitée.

Les habitans de cette lieutenance sont très-laborieux. Ils élèvent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de la plus grande force. Ils expédient dans les pays étrangers du blé, du chanvre, du lin, de l'huile de lin et de chenevis, du cuir de Russie, des dents et des peaux de vaches marines, (morjes), des peaux de veaux marins, du savon, du suif et des mâtures. Ils vont chercher jusqu'au Spitsberg du duvet d'édredon. La

---

(*) Extrait du *Coup-d'oeil sur l'empire de Russie, (Obozrenié Rossiiskiia Imperii)* S. Pétersbourg, 1789. M. Serge Pléstchéef, capitaine de vaisseau, a fait cet ouvrage par ordre de Catherine II, pour l'instruction de la Grande-duchesse, aujourd'hui impératrice.

pêche et la chasse sont, chez eux, fort abondantes. Leur pays renferme des salines.

2. LIEUTENANCE IMPÉRIALE D'OLONETZ.

Chef-lieu, Petrozavodsk, ville fondée par Catherine II.

Population, 206,100 ames.

La terre est pierreuse, marécageuse, peu fertile. Le pays est boisé, et offre de bon bois de construction. On y trouve des carrières de marbre, et des mines d'or, de cuivre, de fer et de plomb. Les forêts sont riches en gibier et les eaux sont poissonneuses. Il y a dans cette lieutenance une bonne fabrique de fusils.

3. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE VYBOURG.

Chef-lieu, Vybourg.

Population, 186,500 ames.

La terre est pierreuse et marécageuse. La pêche est abondante. Le principal commerce consiste en planches et en goudron.

4. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE PÉTERSBOURG.

Chef-lieu, S. Pétersbourg.

Population, 367,200 ames.

Terrain plat, marécageux, argileux, oléagineux, impropre à la culture.

5. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE RÉVEL.

Chef-lieu, Révél, ou Réval.

Population, 202,300 ames.

Terrain plat et humide, fertile par le moyen des desséchemens. On nourrit dans ce pays de nombreux troupeaux. On expédie, par mer, de Révél, du blé, du lin, du chanvre, de la cire, des cuirs.

6. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE RIGA.

Chef-lieu, Riga.

Population, 507,150 ames.

Les habitans font une riche pêche dans la Baltique, et dans les lacs et les rivières. Ils font beaucoup d'eau-de-vie de grains. Ils envoient en Russie une grande quantité de bœufs et de chevaux. Ils expédient, pour les pays étrangers, du blé, du chanvre, de l'huile de lin et de chenevis, de la cire, des mâtures, des planches, des madriers, de la potasse et de la toile. Le pays a plus de terres labourables que celui de Révél.

7. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE POLOTSK.

Chef-lieu, Polotsk.

Population, 620,600 ames.

Cette lieutenance faisait partie de la Pologne, et est passée à la Russie par le traité de partage

de 1772. Elle est peuplée de Polonais. Elle contient quelques mines de fer, et nourrit des castors et des chats sauvages.

Le terrain est plat, argileux, sablonneux, humide, mais il devient fertile par le travail. Il produit une grande quantité de bon lin et de bon chanvre. Le plus fort commerce, après celui de ces productions, consiste en miel, cire, potasse, et bêtes à cornes.

8. Lieutenance impériale de Mohilef.

Chef-lieu, Mohilef.

Population, 662,500 ames.

Ce pays, qui appartenait à la Pologne, est passé à la Russie par le même traité de partage. Il est peuplé de Polonais, de Lithuaniens et de Juifs. Le terrain est moins marécageux et plus fertile que celui de Polotsk. Il produit en grande abondance du chanvre et du lin de bonne qualité. On y tire un grand profit des troupeaux. Il s'expédie de Mohilef pour Riga, Memel, Kœnigsberg et Dantzig des bœufs, du bois, du blé, du lin, de l'huile de chenevis, du miel, de la cire, de la potasse, des cuirs de Russie, des peaux et du suif.

9. Lieutenance impériale de Smolensko.

Chef-lieu, Smolensko.

Population, 892,300 ames.

Le terrain est généralement fertile, quoique humide en beaucoup d'endroits et sablonneux dans d'autres. Il produit une asssez grande quantité de blé, de lin et de chanvre, et offre de gras pâturages. On expédie de cette lieutenance du blé, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des cuirs, du suif, des soies de porc, des bois de charpente et de construction.

10. Lieutenance impériale de Pleskof.

Chef-lieu, Pskof ou Pleskof,

Population, 578,100 ames.

Le pays est argileux, plat et sablonneux. Il produit cependant assez de blé, de bon lin et de bon chanvre. On en tire des bois de construction. On y recueille beaucoup de foin. Les rivières et les lacs sont poissonneux. Les habitans expédient pour Narva, S. Pétersbourg et d'autres villes plus éloignées, du lin, du chanvre, du goudron, du cuir de Russie, des peaux et du bois.

11. Lieutenance impériale de Novgorod.

Chef-lieu, Novgorod.

Population, 577,500 ames.

Le midi de cette contrée est fertile et produit beaucoup de blé, de lin et de chanvre. On tire aussi de ce pays de bon foin et beaucoup de bois.

On y trouve des sources salantes, du gypse, de la chaux, des mines de fer, et par conséquent de riches forges.

12. Lieutenance impériale de Tver.

Chef-lieu, Tver.

Population, 903,600 ames.

Le pays est fertile; il produit du blé, du lin, du chanvre et du bois. Ses rivières facilitent son commerce et l'enrichissent.

13. Lieutenance impériale d'Iaroslaf.

Chef-lieu, Iaroslaf.

Population, 740,900 ames.

La terre n'est que médiocrement fertile, parce qu'elle est, en grande partie, argileuse et sablonneuse. Aussi les habitans s'adonnent-ils sur-tout aux métiers. Ils ont établi des manufactures d'étoffes de soies, de coton et de laines: mais Iaroslaf se distingue sur-tout par ses belles fabriques de linge de table damassé, qui fait un objet de commerce avec les étrangers.

14. Lieutenance impériale de Vologda.

Chef-lieu, Vologda.

Population, 556,200 ames.

Il vit, dans une partie de cette contrée, des

Zyranes, peuple de race finoise. Ils s'adonnent à la chasse et à l'agriculture; plusieurs vont travailler aux mines des monts Ouraliens ou Riphées.

Le terrain est bas, marécageux et boisé. Il est médiocrement fertile en blé. Les habitans commercent d'un côté avec Arkhangel, et de l'autre, avec la Chine. Ils ont des salines, ils s'adonnent à la pêche, et font en bois des ouvrages qui se vendent dans toute la Russie.

15. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE KOSTROMA.

Chef-lieu, Kostroma.

Population, 815,400 ames.

Terrain médiocrement fertile. Les habitans vont, en grande partie, exercer, dans les différentes villes de l'empire, le métier de menuisiers et de charpentiers. Le commerce consiste principalement en suif et en vaisselle de bois.

16. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE VLADIMIR.

Chef-lieu, Vladimir.

Population, 870,050 ames.

L'agriculture de ce pays est fort riche; les pâturages en sont médiocres. Les habitans cultivent des jardins plantés de cerisiers, et font un grand commerce de cerises sèches. Ils commercent aussi en savon, et en bois de charpente et de chauffage.

17. Lieutenance impériale de Moskou.

Chef-lieu, Moskou.

Population, 883,400 ames.

Le pays est fertile et a de bons pâturages. On y fait un commerce considérable de bœufs, surtout dans le district de Kolomna. Celui de Dmitrof. est remarquable par sa fabrique de porcelaine.

18. Lieutenance impériale de Kalouga.

Chef-lieu, Kalouga.

Population, 784,500 ames.

Cette lieutenance a des bois, des fonderies, des forges, des fabriques de sucre, de toile fine et de toile à voiles, de drap, d'étoffes de soie et de coton, de cuirs. Le principal commerce consiste en blé, en bœufs, en chanvre, en lin en goudron et en suif. Le sol n'est pas d'une grande fertilité.

19. Lieutenance impériale de Toula.

Chef-lieu, Toula.

Population, 876,200 ames.

Le sol produit moyennement de blé et de chanvre, peu de bois, beaucoup de foin. Toula se distingue par sa fabrique d'armes et sur-tout par sa fabrique d'ouvrages d'acier, qui ne le cèdent qu'à ceux d'Angleterre. On en fait com-

merce jusqu'à la Chine. L'industrie la plus commune du peuple est la poterie et la charpenterie.

20. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE RIAZAN.

Chef-lieu, Riazan.

Population, 869,400 ames.

Terrain fertile et bons pâturages, quoiqu'il y ait bien des endroits rocailleux, pierreux et marécageux. Il se trouve, dans cette lieutenance, quelques mines de fer. Le peuple aime le commerce.

21. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE TAMBOF.

Chef-lieu, Tambof.

Population, 887,000 ames.

Le terrain est très-propre à la culture du blé et au pâturage. Le nord est couvert de forêts. Cette lieutenance se distingue par une fonderie de canons, et par des fabriques de drap, d'étoffes de coton et de cordages. On y fait un grand commerce de suif.

22. LIEUTENANCE IMPÉRIALE D'OREL.

Chef-lieu, Orel.

Population, 968,300 ames.

Le pays abonde en blé, lin, chanvre, suif,

miel et cire, soie de porc. On en tire des mâtures et des cables : on y fabrique de la toile commune, des cuirs et des nattes. On y trouve des mines de fer, de la chaux et de l'albâtre. Des fonderies de fer y occupent en partie l'industrie des habitans.

23. Lieutenance impériale de Koursk.

Chef-lieu, Koursk.

Population, 920,000 ames.

Pays montagneux, terrain fertile : il produit du lin et du chanvre. Les pâturages sont gras. On y a une assez grande quantité de bois. Les habitans recueillent des fruits dont ils font commerce avec leurs voisins.

24. Lieutenance impériale de Voronèje.

Chef-lieu, Voronèje.

Population, 809,600 ames.

Pays très-fertile en grains de toute espèce, en fruits, raisins et melons d'eau. Il fait un assez riche commerce.

25. Lieutenance impériale de Kharkof.

Chef-lieu, Kharkof.

Population 782,800 ames.

Le terrain est plat et humide. Il y croît

beaucoup de blé. Les pâturages y sont bons. On y manque de grandes forêts; mais on coupe, sur les bords du Donetz, des chênes à qui l'on fait descendre le Don, et qui servent à la marine de la mer Noire. On a dans ce pays des fabriques de salpêtre.

26. LIEUTENANCE IMP. DE NOVGOROD-SÉVERSKI.

Chef-lieu, Novgorod-Séverski.

Population, 742,000 ames.

Cette contrée offre des plaines fertiles en blé, et de vastes prairies couvertes de troupeaux. On y coupe du bois de charpente et du bois de chauffage, et l'on n'y manque pas de jardins fruitiers. Le plus fort commerce consiste en blé, lin, chanvre, miel, cire, potasse et chaux. Le charbon, les peaux, les toiles communes y font aussi d'assez bons articles de commerce.

27. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE TCHERNIGOF.

Chef-lieu, Tchernigof.

Population, 741,850 ames.

Beaucoup des Grecs, anciennement établis à Néjin, commercent avec la Pologne, la Turquie et la Grèce. On voit à Tchernigof un grand nombre de marchands de la Grande et de la Petite-Russie. Le pays produit du blé et possède de gras pâturages. On y fait une riche récolte de

tabac. De belles forêts y donnent, en grande quantité de bons bois de construction.

28. Lieutenance impériale de Kief.

Chef-lieu, Kief.

Population, 795,800 ames.

Ce pays offre beaucoup de terrains vagues, où paissent des troupeaux de boeufs de la plus grande beauté. Il ne manque pas de terres fertiles en blé. On y élève une grande quantité d'abeilles, et l'on a de bons jardins fruitiers. Des fabriques d'étoffes de soie et de laine et des manufactures de cuirs contribuent à la richesse du pays. Les habitans font un grand commerce d'exportation en chanvre, lin, potasse, huile de lin et de chenevis, tabac, miel, cire, suif, eau-de-vie de grain, chèvres, bœufs et chevaux. Ils manquent de bois. Les paysans emploient pour le chauffage des brossailles, des roseaux, de la paille, etc.

29. Lieutenance imp. de Katérinoslaf.

Chef-lieu Katérinoslaf, ou, suivant la prononciation russe, Iékatérinoslaf, ville fondée par Catherine II au 48 degré 4 min. de latitude et 53 deg. 20 min. de longitude, sur le Dnepre. Le fort d'Azof, et celui de Tangarok dépendent de cette lieutenance.

Population, 744,550 ames.

On trouve, dans plusieurs lieux de cette lieutenance, des Serbes, des Bulgares, des Valaques, des Grecs, des Albaniens, des Arméniens, des Hernoutes.

Le pays est assez fertile en blé et ne manque pas de gras pâturages. On y a des fabriques de cuirs et de toile de lin, et des salines. On s'y occupe avantageusement de la pêche et l'on y cultive des jardins fruitiers.

30. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE LA TAURIDE, (autrefois, LA CRIMÉE.)

Chef-lieu, Simphéropol (autrefois Akhmetchet) ville réédifiée par Catherine II sur la Salguira, au 45 degré 12 min. de latitude, 52 degré 47 min. de longitude.

Population, 100,000 ames (*).

Terre propre au labourage; pâtures; jardins fruitiers, où naissent les plus beaux fruits de l'Europe et de l'Asie; rivières et mer poissonneuses; lacs et sources salantes; sources de naphte. La principale richesse du pays consiste en riz, millet, et orge, soie, savon, cuirs, brebis, poisson salé, œufs d'esturgeons et colle de poisson.

31. LIEU-

(*) On assure que cette population est considérablement diminuée.

31. Lieutenance impériale du Caucase.

Chef-lieu, Katérinograd, et suivant la prononciation russe, Iékatérinograd, ville fondée par Catherine II sur la Malka, au 43 deg. 43 min. 34 sec. de latitude, 62 deg. 40 min. de longitude.

Astrakhan et Kisliar font partie de cette lieutenance.

Population, 48,350 ames.

Plus, 12,250 tentes de Kalmouks.

Il vit, dans cette lieutenance, des Kalmouks, des Kabardiniens, des Nogais du Kouban, des Circassiens etc.

Dans les montagnes sont des nations errantes et pastorales.

Dans la ville d'Astrakhan, sont établis des Tatars, des Juifs, des Indiens, des Tourkestaniens, des Arméniens, des Persans, tous faisant un grand commerce avec la Khive, la Boukharie et la Perse. Les principaux articles de ce commerce consistent en toile, cire, savon, fer, cuivre, plomb, or, argent, acier, mercure, couperose, cuirs de Russie.

La terre est, au midi, propre à la culture ; au nord, elle s'y refuse, et est chargée de sel et de nitre. Beaucoup de parties sont désertes ; tel est le district d'Astrakhan. On trouve, dans cette lieutenance, beaucoup de lacs salans, des eaux minérales et des sources de naphte.

32. Lieutenance imp. de Saratof.

Chef-lieu, Saratof.

Population, 624,000 ames.

Dans cette lieutenance, sur la Sarpa, se trouve Sarepta, colonie très-florissante de Hernoutes ou frères moraves.

Entre la Medvéditsa et l'Ilavlia, et sur les deux bords du Volga, sont des colonies de différentes nations de l'Europe, qui s'occupent de l'agriculture, nourrissent des troupeaux, cultivent beaucoup de tabac, exercent divers métiers et tiennent différentes fabriques.

Une partie du terrain est fertile: il s'y trouve des lacs salans. On se livre, dans ce pays à l'éducation des vers à soie. La richesse commerciale consiste en blé, chanvre, soie, huile de chenevis, cuirs, suif, bétail et poisson.

33. Lieutenance impériale de Penza.

Chef-lieu, Penza.

Population, 640,700 ames.

Dans cette lieutenance, vivent beaucoup de Mordvans, la plupart baptisés.

C'est un pays à blé. On y fait une grande éducation d'abeilles, et l'on a beaucoup de fabriques d'eau-de-vie de grain. La pêche est abondante dans la Soura. Cette contrée se distingue par ses fabriques de drap, de fer, de

potasse, de couperose, de savon, de cuirs et de verre.

34. Lieutenance impériale de Nijégorod.

Chef-lieu, Nijny-Novgorod.

Population, 816,200 ames.

Dans cette lieutenance, vivent des Tchouvaches et des Mordvans, la plupart baptisés.

Terre fertile, et qui produit toutes sortes de grains; on en fait commerce par les fleuves. Forêts de chênes et de tilleuls. Marbres, pierre à chaux, plâtre. Fabriques de savon, de cuirs et de cables.

35. Lieutenance impériale de Viatka.

Chef-lieu, Viatka.

Population, 817,100 ames.

Dans ce pays, vivent des Votes ou Votiaks, des Tchouvaches et des Tchérémisses, anciennement établis sur les bords de la Viatka et de la Kama.

Bien des parties de cette contrée sont montagneuses, marécageuses, argileuses, infertiles. Dans le reste, la culture est passable, et de bons pâturages nourrissent des troupeaux nombreux. La principale richesse consiste en blé, miel, cire, lin, suif, cuir de Russie, fonderies et forges de fer, eau-de-vie de grains, bois de construction.

36. Lieutenance impériale de Kazan.

Chef-lieu, Kazan.

Population, 763,300 ames.

Dans cette lieutenance, vivent des Tatars, des Tchérémisses, des Tchouvaches et des Mordvans.

Les gens de la campagne s'occupent beaucoup de l'agriculture et la bonté du sol favorise leurs travaux. Les forêts donnent beaucoup de bois de construction. La ville de Kazan a des fabriques de drap. La richesse du pays consiste en blé, miel, cire, savon, cuir ordinaire, cuir de Russie, chanvre, huile de chenevis et de noix, albâtre, salpêtre.

37. Lieutenance impériale de Sinbirsk.

Chef-lieu, Sinbirsk.

Population, 731,000 ames.

Dans ce pays vivent des Tatars, des Tchouvaches, des Mordvans, et des Tchérémisses, et à Stavropol des Kalmouks baptisés.

La culture et la pêche sont la grande richesse du pays. Dans les prairies, l'herbe s'élève à la hauteur d'un homme. Cette contrée a beaucoup de bois. On y trouve des carrières d'une pierre dure qui ressemble à l'albâtre. Elle a des fabriques de soufre, de cuivre, de fer et de cuirs.

38. Lieutenance impériale d'Oufa.

Chef-lieu, Oufa.

Population, 355,598 ames.

Au nord, sont des Tatars, des Mordvans, des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Bachkirs, des Votiaks et des Teptères ; au midi, des Mestchériens, des Kalmouks et des Kirguis. Ces derniers sont partagés en trois hordes, et ne peuvent perdre leur goût natif pour le brigandage.

La partie septentrionale de cette lieutenance tient aux monts Ouraliens : elle est montagneuse. Les plaines sont fertiles en grains, et ont de belles forêts. Sur les montagnes, sont des mines de fer et de cuivre. Le sel de montagne s'y trouve en grande abondance.

Au midi sont des plaines brûlées et beaucoup de marais salans.

39. Lieutenance impériale de Permie.

Chef-lieu, Perme, ville fondée par Catherine II sur la Kama, au 57 deg. 50 min. de latitude, 74 deg. 10 min. de longitude.

Population, 798,950 ames.

Des deux côtés des monts Ouraliens, habitent des Permiens, des Zyrianes et des Vogoules.

La richesse de ce pays consiste en mines d'or, de cuivre et de fer, en carrières de marbres de différentes couleurs, et en salines. Il n'est

cependant pas pauvre en grains; il a de bons pâturages et la chasse et la pêche y sont abondantes. Dans le mont Goumiche se trouvent des malachites et d'autres pierres dures.

40. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE TOBOLSK.

Chef-lieu, Tobolsk.

Population, 514,700 ames.

Il vit dans cette contrée des Zyrianes, des Boukhares, diverses races de Tatares, des Tchouvaches, des Samoïèdes et différentes races d'Ostiaks et de Toungouses.

Au nord, sont des bois et des marais. Vers la mer Glaciale le froid ne permet à aucun arbre de naître. Mais depuis l'Ob ou l'Obi, jusqu'aux monts Altaïques, sont des plaines labourables, couvertes de hameaux. Au midi sont des plaines sablonneuses et salées.

La pêche et la chasse aux animaux qui ont des fourrures précieuses font la grande richesse du pays.

41. LIEUTENANCE IMPÉRIALE DE KOLYVAN.

Chef-lieu, Kolyvan, ville fondée par Catherine II près de l'Obi, au 54 deg. 48 min. de latitude, 99 deg. 55 min. de longitude.

Population, 170,000 ames.

Dans cette contrée vivent des Tatars, des Téléoutes et des Ariniens.

Ce pays forme la partie méridionale de la Sibérie: il est riche en forêts de cèdres. En plusieurs endroits, il est assez fertile en blé, et offre de bons pâturages. On y trouve un lac salant, qui donne du sel d'excellente qualité.

42. Lieutenance impériale d'Irkoutsk.

Chef-lieu, Irkoutsk.

Population, 375,150 ames.

Dans cette lieutenance se trouvent des Moungals, des Toungouses, des Bouriates, des Iakoutes, des Ioukaguirs, des Tchouktchi et des Kamtchadales.

A cette lieutenance appartient Kiatkha, place de commerce, où se fait le négoce entre la Russie et la Chine.

La presqu'île de Kamtchatka, et les îles Aléoutiennes et Kouriles dépendent aussi de cette lieutenance.

Cette contrée fort vaste est la moins peuplée de toute la Sibérie. Le district d'Irkoutsk est fertile en blé, et la ville qui lui donne son nom est enrichie par son commerce avec la Chine, la Boukharie et la Moungalie.

Il y a dans ce pays des salines, un grand commerce de pelleteries, et des fabriques de cuir et de verre. Des troupeaux de bœufs ajoutent à sa richesse.

La rhubarbe croît près de Sélinginsk.

Dans le district de Nertchinsk, sont des mines d'or et d'argent.

Dans celui d'Iakoutsk, sont de très-belles martres zibelines.

Le Kamtchatka donne les plus belles fourrures du monde entier, sur-tout en zibelines et en renards.

43. L'Atamanie des Kozaques du Don.

Chef-lieu, Tcherkask, au 47 deg. 13 min. 30 sec. de latitude; 57 deg. 30 min. de longitude.

Population, 200,000 ames.

Tout ce pays est très-propre à l'agriculture et offre de bons pâturages. Les arbres à fruits et la vigne y prospèrent. Mais la paresse naturelle aux Kozaques ne leur permet pas de mettre à profit ces bienfaits de la nature. Ils commercent avec les Grecs et les peuples du Kouban. Leur commerce consiste sur-tout en poissons, bœufs et chevaux. Ils vendent aussi du vin, mais en petite quantité, parce qu'ils consomment eux-mêmes presque tout ce qu'ils en recueillent.

Suivant le calcul de M. Plestchéef, la population de toute la Russie monte à vingt-six millions d'ames: mais comme on ne comprend pas dans ce nombre la noblesse, le clergé, l'armée de terre et de mer, les serviteurs de la cour, les académies, les universités, les séminaires, les

maisons d'éducation, les troupes irrégulières, les peuples errans et sauvages, les étrangers établis en grand nombre dans l'empire, on peut faire monter la population à trente millions d'ames.

Depuis le temps où M. Plestchéef écrivait, elle est augmentée par le dernier partage de la Pologne.

Les villes fondées ou réédifiées par Catherine II, étaient, en 1787, au nombre de deux cent cinquante-quatre. Quelques autres ont encore été fondées depuis.

Suivant Tempelmann, l'empire de Russie tout entier contient 560,000 lieues carrées; elle a donc 200,000 lieues carrées de plus que l'Europe, à laquelle il n'en donne que 360,000.

Suivant le même savant, la Russie asiatique a seule 380,000 lieues carrées: c'est 20,000 lieues carrées de plus que l'Europe.

Busching donne à la Russie entière 830,000 lieues carrées, à la Russie asiatique 670,000, et à la Sibérie seule, 667,000.

CATALOGUE RAISONNÉ

Des principaux ouvrages qui ont servi à la composition de l'histoire de Russie.

Comme les Russes peuvent seuls connaître la plupart des livres qui m'ont servi dans la composition de leur histoire, j'ai cru devoir en présenter aux lecteurs un catalogue raisonné. J'ai pensé que c'était le meilleur moyen de mériter leur confiance, dont se sont trop joués les écrivains qui ont publié des histoires de Russie, sans avoir aucun des secours nécessaires pour commencer à l'apprendre eux-mêmes.

Létopis Nestorova, (Chronique de Nestor, vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1767.) Cette chronique a été publiée d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, et qui a été regardé par les meilleurs critiques comme le plus fidelle de tous. Les Polonais, les Bohémiens, les Serbes, les Vendes, ni aucune des autres nations slavonnes ne peut se vanter d'un aussi ancien historien. Il naquit en 1056, et entra, dès l'âge de dix-sept ans, au monastère Petcherski de Kief, où il mourut dans un âge assez avancé. La pureté de sa vie l'a fait mettre au rang des Saints. Son ouvrage finit en 1115. Sous l'année suivante commence le récit de son continuateur Sylvestre, doyen du monastère de S. Michel à Kief, et ensuite évêque de Péréiaslavle. On ne connaît pas les autres continuateurs de cette chronique, qui se termine à l'année 1206.

Par-tout le style de Nestor est simple. Il ne pense qu'à conserver le souvenir des faits, et jamais à les orner. Sa simplicité n'exclut pas par-tout l'éloquence. Il ne dit rien des mémoires qu'il a suivis pour les temps antérieurs à ceux où il écrivait : mais il est aisé de reconnaître qu'il n'a pas travaillé sur une simple tradition orale, et qu'il avait sous les yeux des manuscrits qu'il a négligé de citer. Il est prouvé par l'histoire, que, dès le temps d'Oleg, au neuvième

siècle, les Russes connaissaient l'art d'écrire, puisque, dès-lors, ils faisaient des testamens, des contrats, des traités. Nestor et ses continuateurs ont eu soin de consigner dans leur chronique l'apparition des comètes, les éclipses et autres phénomènes célestes.

Létopis Nikonova, (chronique de Nikon, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1767.) Cette chronique n'est pas précisément l'ouvrage du patriarche Nikon, qui a joué un grand rôle sous le règne du Tsar Alexei. Mais ce prélat, dans le loisir que lui laissa sa disgrace, rassembla un grand nombre de chroniques, les confronta, corrigea l'une par l'autre, les altéra peut-être quelquefois, et en fit une copie à laquelle il eut tant de confiance, qu'il prononça anathème contre ceux qui oseraient y faire quelque changement. Cet ouvrage conduit jusqu'au règne du Tsar Alexei; mais les deux volumes qui sont imprimés se terminent à l'invasion de la Russie par les Tatars.

Kniga Stepenaïa, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1777. (Le livre des degrés), ainsi nommé, parce que l'histoire des Souverains de Russie y est disposée suivant l'ordre de leur descendance; ainsi, quand le père a pour successeurs son fils et son petit-fils, ils ne forment ensemble qu'un degré; et un autre degré commence quand le trône passe à un héritier collatéral. Ce livre n'est point une chronique, c'est une histoire qui a été commencée au XIV[e] siècle par le métropolite Kiprian, sous le règne de Dmitri Donski, et continuée dans le XVI[e] siècle par le métropolite Makhary sous le Tsar Ivan Vassiliévitch. Cet ouvrage est estimé, et mérite de l'être; les copies en ont été multipliées jusqu'à ce qu'enfin il a été imprimé par les soins du savant M. Muller, conseiller du collége des affaires étrangères, et l'un des plus illustres membres de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg; cependant on peut faire à ses auteurs de justes reproches. Ils se sont quelquefois trop légérement écartés du texte des anciens auteurs des chroniques, pour le

remplacer par de fausses et ridicules traditions, et ont trop souvent gâté leur ouvrage par des récits de prodiges qui pouvaient plaire aux moines de leur temps. Ils n'avaient aucune idée des règles de la saine critique, et leur style noble, mais souvent ampoulé, n'inspire pas la même confiance que celui du bon Nestor et de ses continuateurs.

Tsarstvennoi Létopissets. (Chronique du Tsar, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1772.) Elle conduit depuis l'année 1114 jusqu'à l'année 1472; mais il s'y trouve une lacune considérable. Chaque fait, dans le manuscrit original, est accompagné d'une miniature qui le représente. On peut conjecturer que cette copie, ornée à si grands frais, a été faite pour le Tsar Alexei, qui était fort curieux de s'instruire. Quoiqu'elle ne soit pas fort ancienne, elle ne mérite pas moins de confiance, et doit être considérée comme un extrait, fait avec soin, d'après des chroniques anciennes écrites par des contemporains. L'ordre chronologique y est exactement observé, on y conserve le style même des auteurs, et les phénomènes célestes y sont consignés.

Drevnei Létopissets. (Ancienne chronique, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1774-75.) Elle est imprimée d'après une copie ornée comme la précédente, et destinée, je crois, au même prince. Elle conduit depuis le règne d'Alexandre Nevski, jusqu'à l'année 1424.

Tsarstvennaïa Kniga. (Le livre du Tsar, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1769.) C'est encore une copie semblable aux deux précédentes. Elle contient l'histoire du Tsar Ivan Vassiliévitch, jusqu'à l'année 1553, qui suivit la conquête de Kazan.

Opissanie Kniazia Kourbskago. (Histoire du Tsar Ivan Vassiliévitch, par le prince Kourbskoi.) L'auteur fut témoin d'une grande partie des faits qu'il raconte. Il servit au siége de Kazan, et eut du commandement dans la guerre de Livonie. Brouillé avec le Tsar Ivan, et craignant sa vengeance, il se retira en Pologne. C'est de cette retraite qu'il adresse

son ouvrage à ce prince lui-même. Il lui détaille et lui reproche durement ses cruautés. Le Tsar ne dédaigna pas de lui répondre, et, sans nier les actions qui lui sont reprochées, il rapporta, pour sa justification, les griefs qu'il avait contre ses sujets. L'ouvrage de Kourbskoi et celui du Tsar sont deux monumens précieux, qui ne sont conservés qu'en manuscrit.

Létopis o Miatéjakh. (Chronique des troubles de Moskou, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1771.) Elle commence au règne de Fédor, fils du Tsar Ivan Vassiliévitch, et finit au règne d'Alexei. Si l'auteur n'a pas pénétré dans les cabinets de ceux qui ont été à la tête des affaires, dans le temps dont il écrit l'histoire, il a du moins été bien instruit de tout ce qu'ont pu savoir les observateurs attentifs. L'époque qu'il embrasse est une des plus intéressantes de l'histoire de Russie.

Sinopsis, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg. Ouvrage d'un moine crédule, abrégé sec d'uue partie de l'histoire russe, où quelques faits importans sont rapidement indiqués, et où l'auteur s'arrête avec complaisance sur des contes absurdes, inventés dans des cloîtres. Ce petit livre a été imprimé sept fois, parce qu'on n'avait encore rien publié de meilleur.

Iadro Rossiiskoi Istorii. (Abrégé de l'histoire russe, un vol. in-8°. Moskou, 1770.) Bon ouvrage du prince Khilkof, ambassadeur de Russie en Suède, et retenu prisonnier par les Suédois contre le droit des gens, lorsqu'en 1700 Pierre I commença la guerre contre Charles XII. Il mourut lorsqu'il était sur le point de recouvrer la liberté, et c'est pendant sa captivité qu'il a écrit son ouvrage. Il le termine à la bataille de Poltava.

Kazanskaïa Istoriia, (histoire de Kazan, par M. Ritchkof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1767.) L'auteur a composé cet ouvrage d'après une chronique qu'il a trouvée à Kazan, et il l'a enrichi de plusieurs recherches curieuses.

Vvédéniék Astrakanskoi Topographii. (Introduction à

la Topographie d'Astrakhan, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1774.) Ouvrage du même auteur.

Opissanie Sloutchaïef Kassaïoutchikhsia de Azova. (Récit des événemens qui concernent la ville d'Azof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1768.) Savant ouvrage de M. Baër, professeur de langues orientales à l'académie des sciences de S. Pétersbourg. L'original est écrit en allemand.

Izvestiia Vizantiiskikh istorikof. (Traits des historiens de Byzance.) M. Stritter a rassemblé sous ce titre tous les passages des historiens de Byzance qui concernent les peuples du Nord qui ont contribué à la ruine de l'empire romain.

Istoria Skiphskaïa. (Histoire des Scythes.) Ouvrage manuscrit du Stolnik Lizlof, qui vivait sous le règne du Tsar Mikhaïl Phéodorovitch. Il serait très-utile, si l'on n'avait pas, pour l'histoire des Tatars de Kazan et d'Astrakhan, les écrits de M. Ritchkof.

Kratkoi Letopissets Lomonosova. (Courte chronologie de Lonomosof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1760.) On ne peut renfermer plus de choses dans le court espace de cinquante pages. Ce petit ouvrage est suivi de la généalogie des Souverains de Russie, et de leurs alliances. Elle nous a servi à composer une table que l'on trouvera à la suite de ce catalogue.

Povest o *Samozvantsakh.* (Histoiro des Imposteurs, par M. le prince Stcherbatof, 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, 1774.) L'auteur a rassemblé sous ce titre l'histoire des scélérats qui, sous de faux noms, ont tenté d'usurper le trône de Russie. Cet ouvrage est presque entièrement tiré de la chronique des troubles de Moskou, et de l'abrégé du prince Khilkof. On y a joint un récit des brigandages de Stenka Razin.

Istoriia Rossiiskaïa Tatistcheva. (Histoire de Russie, par M. Tatischef, conseiller privé, 3 vol. in-4°.) L'auteur, qui vivait sous l'impératrice Anne, s'est imposé à-peu-près la

même tâche que Nikon. Jamais homme n'avait rassemblé et confronté un aussi grand nombre de chroniques. Son travail, auquel il a employé trente années, a consisté à corriger et suppléer ces chroniques les unes par les autres, à en rajeunir le style, et à faire sur les antiquités de sa nation des recherches immenses, dont il a tiré des conséquences souvent hasardées. Comme il cite rarement les chroniques qu'il a suivies ; et qu'il ne rend pas raison de la préférence qu'il accorde aux unes sur les autres, on ne peut déterminer quel degré de confiance on doit accorder à son ouvrage. Il l'avait conduit jusqu'au règne de Fédor, fils du Tsar Ivan Vassiliévitch; mais les trois volumes imprimés finissent à l'invasion des Tatars, et le reste a péri dans un incendie.

Istoriia Rossiiskaïa Kn. Stcherbatova. (Histoire de Russie par le prince Stcherbatof, 3 vol. in-4. S. Pétersbourg, années 1770-71 et 74.) L'auteur cite toujours ses autorités. J'ai vérifié un grand nombre de ses citations, et j'ai reconnu par-tout son exactitude. Si le premier caractère d'un historien est l'amour de la vérité, ce prince mérite de grands éloges. Il n'a encore conduit son ouvrage que jusqu'au règne de Dmitri Donskoi.

Jitié Petra Velikago. (Histoire de Pierre-le-Grand, en 2 vol. in-4°.) imprimée d'abord en langue slavonne à Venise, et réimprimée en 1774 à S. Pétersbourg, avec des notes du prince Stcherbatof. Ouvrage rempli de recherches. L'auteur aime la vérité, et ne connaît point les grâces. On dit que c'est un prélat d'une église slavonne, sous la domination du Turc.

Istoriia Petra Velikago. (Histoire de Pierre-le-Grand, par Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1773.) L'auteur a connu de près son héros, qui souvent ne dédaignait pas de le consulter. Son ouvrage finit après la bataille de Poltava. Quelques personnes pensent que ce livre est faussement attribué à l'archevêque de Novgorod; mais il est certain que le manuscrit

original est corrigé de la main de ce prélat, et qu'il y a noté en marge les nouvelles recherches qu'il se proposait de faire.

Journal Petra Velikago. (Journal de Pierre-le-Grand, 2 vol. in-4°, S. Pétersbourg. 1770.) Si ce prince n'a pas écrit lui-même ce journal, il l'a du moins fait écrire sous ses yeux, et l'a corrigé de sa main dans un grand nombre d'endroits. Il a été mis au jour par M. le prince Stcherbatof, qui y a joint des pièces importantes tirées des archives. Quelqu'un, pour infirmer la véracité de ce journal, a imprimé que Pierre I était obligé par politique d'atténuer la supériorité des Suédois sur les Russes etc. Cet écrivain ignorait donc que Pierre I ne composa son journal que, pour lui-même : c'était un compte qu'il voulait se remettre sous les yeux dans l'occasion. Aussi n'a-t-il été publié qu'en 1770, quarante-huit ans après la mort du prince. On pourrait donc soupçonner plutôt les Suédois d'avoir exagéré leurs avantages dans leurs écrits publics.

Ce journal en langue russe conduit jusqu'à la paix de Neustadt en 1721. Il en a été fait une traduction française qui se termine à l'année 1714.

Opissanie Sibirskago Tsarstva. (Description du royaume de Sibérie, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1750.) Savant ouvrage de M. Muller, soutenu d'un grand nombre de pièces originales.

Sibirskaïa Istoriia. (Histoire de Sibérie, par M. Fischer, professeur de l'académie des sciences de S. Pétersbourg, 1 vol, in-4°. S. Pétersbourg, 1774.) L'auteur a profité de l'ouvrage de M. Muller, et y a joint des recherches savantes et curieuses.

Opissanie Zemli Kamtchatki. (Description du Kamtchatka, par Kracheninnikof, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1755.) L'auteur, envoyé au Kamtchatka par l'académie des sciences, a composé son ouvrage de ses propres observations et de celles de Steller, membre de cette académie, et mort à Tioumen, en 1745, au retour de ses savans voyages.

Drevniaïa



Drevniaïa Rossiiskaïa istoriia Lomonosova. (Histoire ancienne de Russie, par Lomonosof, 1 vol. in-4° S. Pétersbourg, 1766.) L'auteur était le meilleur poëte de sa nation, et est en même-temps un excellent écrivain en prose : mais il n'avait pas cette saine critique qui est la première qualité d'un historien.

Iéjémésiatchnüa Sotchinenüa, 20 vol. in-8°. C'est un journal que l'académie impériale des sciences de S. Pétersbourg a publié chaque mois, depuis l'année 1755 jusqu'à l'année 1765. On y trouve un grand nombre de morceaux historiques très-intéressans, dont la plupart ont été composés par le savant M. Muller, infatigable dans ses recherches sur l'histoire de Russie.

Drevniaïa Rossiiskaïa Vivliophika. (Ancienne bibliothèque russe, 10 vol. in-8°.) Recueil de pièces originales et authentiques, tirées des cabinets et des archives, et publiées par M. Novikof. On y trouve des morceaux très-importans.

Razsoujdénié o voïné s Chvedsieïou. (Dissertation sur la guerre de Suède, par M. le baron Chafirof, vice-chancelier de l'empire de Russie, 1 vol. in-12. S. Pétersbourg, 1722.) C'est un manifeste écrit par ordre de Pierre I, et sous ses yeux. Il mérite d'être consulté par ceux qui veulent étudier l'histoire de ce prince.

Istoriia Rossiiskaïa Tchoujestrantsom. (Histoire de Russie, manuscrit.) L'auteur est un étranger, qui écrivait sous le règne de Pierre I. Les gallicismes fréquens qui se trouvent dans son style russe, me font soupçonner qu'il était français. Il ne connaissait pas les chroniques russes, et il a suivi les historiens livoniens, suédois et polonais. On peut lui reprocher de fréquentes erreurs : je ne l'ai consulté qu'avec défiance ; mais il m'a été quelquefois utile, sur-tout pour l'histoire du Tsar Ivan Vassiliévitch. Ce prince, dans les dernières années de sa vie, inspirait une si grande terreur, que les Russes n'osaient plus écrire. Ainsi,

pendant une période de quelques années, il faut, pour apprendre leur histoire, consulter les étrangers qui leur faisaient la guerre, ou qui voyageaient chez eux.

Povsédnevnyia zapiski vremeni Tsarei Mikhaïla Pheodorovitchcha i Alexeia Mikhaïlovitcha. (Journaux de la cour du temps des Tsars Mikhaïl Phéodorovitch et Alexei Mikhaïlovitch, 2 vol. in-4°, Moskou, 1769.) Ces mémoires apprennent quel jour les Souverains dînèrent au grand couvert, quels furent les officiers de la cour qui servirent à table, quelle réception on fit aux ambassadeurs étrangers, quels officiers furent envoyés à leur rencontre, etc. Mais ils offrent aussi quelques faits historiques, qui sont de la plus grande authenticité.

Rodostovié Imperatorskoi familii. (Généalogie de la maison impériale.) Ce manuscrit, ouvrage d'une main savante, contient quelques faits historiques, et mérite d'être consulté.

Rerum Moscoviticarum commentarii Sigismundi Liberi Baronis in Herberstain. Basileæ, 1571, 1 vol, in-fol. (Commentaire du baron d'Herberstain, sur la Russie.) L'Auteur a été chargé de deux ambassades en Russie, la première par l'empereur Maximilien, et la seconde par l'empereur Ferdinand. Il s'est donné de grands soins pour s'instruire, et il instruit à son tour ses lecteurs. On peut observer ici que plusieurs des ouvrages écrits en latin sur la Russie, dans le seizième siècle, sont fort supérieurs à tout ce que les étrangers ont écrit depuis sur cet empire.

Moscoviæ Descriptio, auctore Alexandro Guagnino Veronensi. (Description de la Russie par Alexandre Guagnini, de Vérone.) Cet auteur est entré dans un grand détail sur les cruautés du Tsar Ivan Vassiliévitch. Il semble que la chronique du prince Kourbskoi lui ait été connue, et qu'il en ait traduit des morceaux entiers. Guagnini avait du commandement à Vitepsk, place alors appartenante à la Pologne et frontière de la Russie. Il a pu apprendre bien des détails par les Russes qui fuyaient en Pologne la cruauté de leur

Souverain, et peut-être a-t-il eu des liaisons avec le prince Kourbskoi.

Joannis Basilidis, Magni Moschoviæ Ducis, Vita, a Paulo Oderbornio, tribus libris, conscripta. (Vie d'Ivan Vassiliévitch, par Paul Oderborn). C'est plutôt une violente déclamation contre le Tsar, qu'une histoire de ce prince. Il règne un grand désordre dans cet ouvrage, et ce défaut n'est pas compensé par l'exactitude des faits.

Historia belli Livonici, quod Magnus Moschovitarum Dux contrà Livones gessit, per Tilmannum Bredenbachium conscripta. (Histoire de la guerre du grand-duc de Moscovie contre les Livoniens.) Ouvrage écrit sous la dictée d'un prêtre. On y trouve de l'exactitude dans les principaux faits.

Ces trois ouvrages, celui d'Herberstain, et plusieurs autres, sont compris dans un recueil intitulé: *Rerum Moscoviticarum Scriptores varii, Francofurti*, 1700, in-fol.

Antonii Possevini Moscovia (La Moscovie du P. Possevin, 1 vol. in-fol. 1587.) Ce jésuite a été envoyé en ambassade, en 1581, auprès du Tsar Ivan Vassiliévitch, par le pape Grégoire XIII. Son témoignage est d'un grand poids pour ce qui faisait l'objet de sa négociation, et on peut aussi le croire quand il rapporte des usages ou des faits dont il a été témoin.

Etat de l'empire de Russie et grand duché de Moscovie, par le capitaine Margeret. Paris, 1669. L'auteur, après avoir servi en France, sa patrie, a été capitaine d'une compagnie des gardes formée par le Tsar Dmitri, qu'on appelle le premier faux Démétrius. Il a vu de près cet imposteur ou ce prince, et il mérite d'être consulté.

Iter in Moschoviam, etc. (Voyage en Moscovie, par le Baron de Mayerberg, in-fol.) L'auteur a été ambassadeur de l'empereur auprès du Tsar Alexis Mikhaïlovitch; et il mérite de la confiance pour ce qu'il a vu.

Voyages faits en Tartarie, Moscovie et Perse, par Oléarius, traduit par Wicquefort, in-fol. Amsterdam, 1727.

L'auteur fournit un petit nombre de faits, et des peintures assez curieuses de quelques usages. *Relation des trois ambassades du comte de Carlisle. Amsterdam* 1669. 1 *vol. in*-12. Elle est l'ouvrage d'un homme qui était à la suite de l'ambassade, et elle mérite d'être consultée pour le règne du Tsar Alexis, père de Pierre I.

Histoire généalogique des Tatars, par le Khan Aboulgasi Baïadour, traduction russe. Les anciennes relations des Russes avec les Tatars, rendent cet ouvrage important pour l'histoire de Russie.

Diarium itineris in Moscoviam D. de Guarient et Rall, ab Imperatore Leopoldo I ad Tzarum Petrum Alexiowicium Ablegati extraordinarii, descriptum à Joanne Georgio Korb, secretario Ablegationis Cæsareæ. Viennæ Austriæ, in-fol. (Journal du voyage de Guarient, envoyé extraordinaire de l'empereur Léopold auprès de Pierre I, en 1698, par Jean Georges Korb, secrétaire de cette ambassade.) Cet ouvrage est rare et cher. On y trouve le détail des tortures et des supplices auxquels furent condamnés les Strélits révoltés. Comme, en cette occasion, la justice du Tsar fut portée jusqu'à la cruauté, la cour de Vienne, par égard pour ce prince, a fait, dit-on, supprimer les exemplaires de ce livre.

Mémoires pour servir à l'histoire de l'empire russien, sous Pierre-le-Grand, par un ministre étranger, résident en cette cour. La Haye, 1725, 2 *vol. in*-12. On ne nomme pas l'auteur de cet ouvrage; mais il est certain qu'il a vu et suivi la cour de Russie depuis 1714 jusqu'en 1719. Il dit la vérité, et l'on se ressouvient encore de la plupart des faits qu'il rapporte. J'ignore d'ailleurs s'il était ministre d'une puissance, ou si cette qualité lui a été faussement attribuée par un éditeur. Le même ouvrage a paru sous le titre suivant: *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Grande-Russie ou Moscovie, par un Allemand résident en cette cour. Paris*, (Pissot), 1725, 2 *vol. in*-12. Je ne sais laquelle des deux éditions est originale.

Description de la Livonie, 1 *vol. in*-12, *Utrecht*, 1705, ouvrage d'un homme instruit.

Description historique de l'empire russien, traduite de l'ouvrage allemand du baron de Stralenberg. Paris, 1757, 2 *vol. in*-12. L'auteur était un de ces officiers suédois faits prisonniers par les Russes, et envoyés en Sibérie. Il a beaucoup vu. Cependant son ouvrage est inférieur à sa réputation, et peut souvent égarer le lecteur.

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand, par Voltaire. Si le célèbre auteur avait été mieux servi par ceux qui lui envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire après lui la vie de Pierre I. Il est certain qu'il ne recevait que des traductions mal faites et tronquées du journal de Pierre-le-Grand. On voit, dès le commencement de la guerre de Suède, qu'on lui laissait même ignorer des circonstances de la bataille de Narva qui affaiblissent la gloire des vainqueurs, et la honte des vaincus. Un Allemand employé au cabinet et chargé de rassembler les mémoires que le chambellan Chouvalof envoyait à Voltaire, le servait mal, parce qu'il se proposait d'écrire l'histoire du même prince. C'est ce qui m'a été affirmé par le comte André Chouvalof, neveu du chambellan.

Voltaire n'était pas seulement gêné par la mauvaise volonté de ce secrétaire et par la négligence et l'impéritie des traducteurs russes. Il travaillait sous les auspices de l'impératrice Elisabeth: cette princesse était fille de Pierre I; on pouvait bien dire ce que son père avait fait de grand; il fallait garder le silence sur ce qu'avaient eu de blâmable ses actions ou son caractère. C'est même ce qui engagea Voltaire à intituler son ouvrage: *Histoire de Russie sous le règne de Pierre-le-Grand.* » Une telle annonce, écri- » vait-il à M. de Chouvalof, écarte toutes les anecdotes de la » vie privée du Tsar, et n'admet que celles qui sont liées » aux grandes choses qu'il a commencées. Les faiblesses ou » les emportemens de son caractère n'ont rien de commun

» avec ces objets importans. « Dans une autre lettre, il se propose de représenter les entreprises de Pierre I dans un jour si lumineux, *que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme*. N'est-ce pas annoncer qu'il ne présentera que les vérités favorables à son héros, et qu'il en dissimulera les faiblesses?

Son ouvrage m'a fourni un petit nombre de faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes autorités : mais comme on lui avait fait un extrait du journal de Pierre I, j'ai dû me rencontrer avec lui toutes les fois que cet extrait était fidelle. Au reste personne n'a connu mieux que lui les défauts de son livre. Il écrivait au chambellan Chouvalof: » Je ferai graver » sur ma tombe : *Cy gît qui a voulu écrire l'histoire de » Pierre-le-Grand.*

Histoire des révolutions de Perse, depuis le commencement de ce siècle. Paris, (Jembert), 1750. 3 *vol. in*-12. L'auteur rapporte toutes les pièces qu il s'est procurées à Constantinople pour composer son ouvrage, et mérite d'obtenir la confiance de ses lecteurs.

Mémoires de Catherine I. 1. *vol. in*-12. *La Haye*, 1728. Ce volume, qui contient peu de faits, est gonflé par des traductions de pièces diplomatiques.

Mémoires manuscrits. Ce recueil de différentes pièces sur Pierre I, sur ses deux épouses et sur Menchikof, m'était inconnu lorsque j'ai publié pour la première fois mon ouvrage. Plusieurs curieux en conservent des copies. J'en ai dû la communication au savant bibliographe Saint-Léger. Voltaire a quelquefois suivi ces mémoires; mais avec une juste réserve. Le continuateur de *l'Histoire moderne* de l'abbé de Marcy leur a donné trop de confiance.

Les pièces qui composent ce recueil ne sont pas toutes de la même main, ni du même temps : elles se contredisent même souvent entre elles ; et ont été rassemblées sans critique et sans choix.

Le morceau sur la malheureuse Eudoxe, première épouse

de Pierre I, est plein d'anachronismes et respire la plus profonde ignorance de l'histoire du temps.

Un autre morceau sur la disgrace de Menchikof me paraît peu authentique. Madame Zénovief, petite-fille du prince Menchikof, n'a rien raconté à ses amis qui puisse appuyer les faits romanesques rapportés dans cet ouvrage. Ces deux pièces ont été imprimées, avec quelques changemens, en 1745, sous le titre d'*Anecdotes du règne de Pierre I.*

Une autre pièce sur Menchikof est un conte qui ne porte sur aucun fondement. On lui fait épouser la fille d'un prince Amilka qui n'a jamais existé, non plus que la conspiration dont on le fait l'auteur. Dorat a bâti sur cette fausse anecdote une de ses tragédies.

Il y a bien des erreurs dans l'abrégé de la vie de Catherine I; mais on y trouve aussi des vérités. Cette pièce est curieuse, et pourrait bien être en effet l'ouvrage d'un ministre étranger qui se trouvait en Russie dans les dernières années de Pierre I, et sous le règne de Catherine I. C'est là qu'est consignée la reconnaissance de cette princesse et de son frère. Cette anecdote peut bien être fausse ; mais elle était consacrée à la cour de Catherine qui voulait avoir une famille. Ce frère a été reconnu, et sa postérité subsiste encore.

C'est une pièce piquante que celle qui roule sur la cérémonie bouffonne du conclave.

Enfin je n'ai fait usage de ces mémoires qu'autant que je les ai trouvés conformes à des notions que je m'étais procurées d'ailleurs.

Essai sur la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences de S. Pétersbourg, par I. Bacmeister. S. Pétersbourg 1776. 1 *vol. in*-8°. L'auteur a fait entrer dans son ouvrage quelques faits historiques.

L'Antidote ou Examen du voyage en Sibérie de l'abbé Chappe. in-8°. *S. Pétersbourg*, 1770. C'est l'édition originale. Ce livre joint à une censure amère contre l'abbé

Chappe, et quelquefois offensante pour les Français en général, des traits curieux et vrais sur l'histoire, les productions, le commerce et le gouvernement de la Russie. Cet ouvrage est, en grande partie, de l'impératrice Catherine II. Elle a été secondée par des hommes bien instruits, et qui avaient eu plus ou moins de part à l'administration de l'Etat.

Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, par le général de Manstein. Lyon, 1772, 2 *vol. in*-8°. L'auteur, qui était aide-de-camp général du maréchal de Munich, a été témoin des faits qu'il raconte, et a même été employé dans des circonstances délicates. Je l'ai suivi pour les règnes de Pierre II, de l'impératrice Anne, du jeune Ivan, et pour les commencemens d'Elisabeth.

Essai sur le commerce de Russie. Amsterdam, (Paris) 1777. Ce bon ouvrage est de M. Marbault, autrefois secrétaire de l'envoyé de France en Russie, et mort depuis peu. L'édition de son livre n'a pas sans doute été faite sous ses yeux. Il s'y est glissé, dans les noms des hommes, des peuples et des lieux, des fautes qui les rendent quelquefois méconnaissables.

Histoire des gouvernemens du Nord, traduite de l'anglais de M. Williams. Amsterdam, (Paris) 1780, 4 *vol. in*-12. Le troisième tome est consacré à l'histoire de Russie. On y trouve des vérités, point de recherches remarquables, beaucoup d'erreurs, et sur-tout une partialité marquée contre le peuple russe. Si les Russes sont vainçus, l'auteur trouve qu'ils l'ont bien mérité ; s'ils sont vainqueurs, il veut prouver qu'ils n'auraient pas dû l'être. Mais après avoir bien exagéré les vices de leur gouvernement, et leur ignorance dans la guerre et dans la marine, il prononce qu'ils peuvent se mesurer avec toutes les puissances de l'Europe, si ce n'est avec les Anglais. On dit cependant que les traits les plus révoltans de l'original ont disparu dans la copie par la sagesse du traducteur.

Voyages et découvertes faites par les Russes, etc. on y

a joint l'histoire du fleuve Amour, etc. traduit de l'allemand de M. Muller, Amsterdam, 1776, 2 *vol. in*-12. Cet ouvrage, fait avec toute l'exactitude qui distingue les savantes productions de M. Muller, a été imprimé en russe dans les *Sotchinenija et Pérévody*.

Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, trad. de l'anglais de M. Coxe. Paris, 1781, 1 *vol. in*-4°. Cet ouvrage doit être regardé comme la suite de celui de M. Muller.

Geografitcheski Leksikon Rossiiskago Gossoudartsva. Dictionnaire géographique de l'empire de Russie, par Phédor Polounin, corrigé et augmenté par Muller. Moskou, 1773, 1 vol, in-8°.

Geografitchetkoie opissanie Rossiiskoi Imperii. (Description géographique de l'empire de Russie, par Khariton Tchébotaref, professeur de logique et de morale à l'université de Moskou. Moskou, 1776, 1 vol, in-8°.) Avant que ces deux bons ouvrages eussent été publiés, M, Busching était le seul qui eût écrit avec quelque exactitude sur la géographie de la Russie.

Voyages au nord de l'Europe, par M. Koxe, trad. par M. Mallet. 2 *vol. in*-4° *ou* 4 *vol. in*-8°, Ouvrage curieux et très-estimable. L'auteur, pendant son séjour à S. Pétersbourg et à Moskou, a pris des informations très-exactes sur plusieurs des événemens les plus considérables de la cour de Russie dans ce siècle, et il les présente avec intérêt. Il est exempt de la partialité contre les étrangers qu'on reproche aux auteurs de son pays et souvent à ceux du nôtre.

Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, par M. de Stœlin, de l'académie de S. Pétersbourg, trad. de l'allemand. Strasbourg 1787. L'auteur a vécu plus de quarante ans en Russie, où il avait été appelé par l'impératrice Elisabeth, pour contribuer à l'éducation du Grand-duc qui fut depuis l'empereur Pierre III. Il y a connu bien des personnes

qui avaient vu Pierre I, et il n'a rien négligé pour se procurer des anecdotes relatives à ce prince.

Révolution de Russie par Rhullières. Paris, an 5. 1797. l'auteur a été témoin de la révolution qui a porté Catherine II sur le trône; mais un témoin ne voit pas tout par lui-même et peut être trompé sur ce qu'il n'a pas vu. Il rapporte que l'impératrice avait connu d'avance le projet des meurtriers de son époux. Je lui ai demandé sur quel témoignage il avait avancé ce fait. Il m'a nommé un M. de Rostain, gouverneur des pages. J'ai connu ce M. de Rostain, et son témoignage n'est pas capable de me convaincre. C'était un homme tout étonné de la place qu'il occupait. On m'a dit, ce qui est peut-être faux, qu'il était venu en Russie en qualité de coureur. Il aimait à se donner de l'importance, et les gens de ce caractère ne veulent jamais ignorer les secrets des cours dont ils peuvent approcher.

Histoire de Catherine II. 2. *vol. in*-8°, *Paris*, (Buisson). *An* 5. 1797. Le rédacteur ne se nomme pas, et, par son talent, il mérite d'être connu. Sa narration est élégante et facile. Il est à regretter qu'on lui ait fourni trop souvent des mémoires où régnait la passion et quelquefois l'ignorance. Il a servi, sans le savoir, des haines particulières. On l'a induit à calomnier des hommes qu'il n'a pu connaître. Je le crois, en général, exact pour les dernières années du règne de Catherine, parce qu'il avait, pour cette partie de son ouvrage, des notes du C. de Ségur, alors ambassadeur de France en Russie. Cet ex-ministre lui a peint de couleurs vraies à-la-fois et brillantes le fameux Potemkin.

TABLE GÉNÉALOGIQUE
DES SOUVERAINS
DE LA MAISON DE RURICK,

Dans laquelle on trouve leurs alliances, leur postérité, la durée de leur règne, etc.

Les noms des fils des Souverains qui doivent régner dans la suite sont imprimés en letres majuscules.

1. RURICK, commence à régner en 862 : règne 17 ans.
   On croit qu'il eut plusieurs épouses, on ne sait le nom d'aucune.
   Il eut pour fils IGOR.
2. OLEG, prit l'administration en 879, la conserva 34 ans.
3. IGOR Rurikovitch, commence à régner en 913, vit 68 ans, en règne 32.
   On croit qu'il eut plusieurs épouses : mais on ne connaît qu'Olga.
   Il eut pour fils SVIATOSLAF.
4. OLGA, Régente, morte en 969, âgée à-peu-près de 80 ans.
5. SVIATOSLAF I, Igorévitch, (Sainte-gloire) ou plutôt Svétoslaf, (lumière de gloire). On ne connaît ni l'année de sa naissance, ni le commencement de son règne, mort en 973.
   De ses épouses et concubines, on ne connaît qu'une religieuse grecque, qu'il fit prisonnière, qu'il donna ensuite à Iaropolk, son fils aîné, et qui passa à Vladimir, le dernier de ses fils ; et Maloucha, femme de charge d'Olga, sa mère.
   Eut pour fils IAROPOLK, Oleg, et VLADIMIR ; ce dernier fut fils de Maloucha.

6. Iaropolk Sviatoslavitch; on ne connaît pas l'année de sa naissance. Son règne fut de neuf ans, et commença en 973.

On ne connaît de ses épouses, que la religieuse grecque, qui avait appartenu à son père.

7. Vladimir I, Sviatoslavitch; on ignore l'année de sa naissance. Il commença en 981 un règne de 35 ans.

Il eut un grand nombre de concubines, et six épouses: 1°. Une princesse de Bohème. 2°. Rognéda, surnommée ensuite Gorislava, fille de Rogvolod, prince de Polotsk. 3°. La Religieuse grecque de Sviatoslaf et d'Iaropolk. 4°. Une seconde princesse de Bohème. 5°. Une princesse bulgare. 6°. Anne, fille de Roman, empereur de Constantinople.

Il eut pour fils, 1°. Vycheslaf, de la première princesse de Bohème. 2°. Isiaslaf. 3°. Iaroslaf. 4°. Vsévolod de Rognéda. 5°. Sviatopolk de la religieuse grecque. 6°. Sviatoslaf, 7°. Mstislaf, de la seconde princesse de Bohème. 8°. Boris. 9°. Gleb : tous deux de la princesse bulgare. 10°. Stanislaf. 11°. Pozvizd. 12°. Soudislaf. Les trois derniers de différentes concubines.

Ses filles furent, 1°. Predslava, née de Rognéda. Elle épousa Boleslas le Courageux, roi de Pologne. 2°. Marie, née de la princesse Anne, et mariée à Kasimir I, roi de Pologne. Elle fut surnommée en Pologne, Dobrogniéva.

Postérité de Marie.

Comme Boleslas eut plusieurs épouses, on ignore quelle fut la postérité de Predslava.

Marie, épouse de Kasimir, eut Boleslas le hardi, et Vladislas I, de qui sont issus Boleslas III, surnommé Krivoousti, Primislas, Vladislas Lostik, et Kasimir le Grand, tous rois de Pologne, et Louis le Grand, roi de Hongrie et de Bohème.

C'est aussi de cette princesse que sont descendues, Sviatava, épouse de Bratislaf II, roi de Bohème: Hedvige

ou Hélène, épouse de Vladislas Lostik, roi de Pologne: Rixa, épouse de Venceslas IV, roi de Bohême, qui, par elle, fut en même-temps roi de Pologne: Elisabeth, épouse de Charles-Robert, roi de Hongrie: Marie, épouse de Louis-le-Grand, aussi roi de Hongrie, et femme de Sigismond, empereur, et roi de Hongrie et de Bohême.

8. SVIATOPOLK Vladimirovitch, commence à régner en 1015, et meurt trois ans après. On ignore l'année de sa naissance.

Il épousa la fille de Boleslas le Courageux, roi de Pologne.

9. IAROSLAF I Vladimirovitch, commence à régner en 1019, et meurt en 1054, après un règne de 35 ans, et 76 de vie.

Il épousa Inguerherde, fille d'Olaüs II, roi de Suède.

Il eut pour fils, Vladimir, ISIASLAF, SVIATOSLAF, VSÉVOLOD, Igor et Viatcheslaf.

Ses filles furent, 1°. Elisabeth, mariée à Harald, roi de Norvège et de Suède. 2°. Anne, épouse de Henri I, roi de France. 3°. Anastasie, mariée à André I, roi de Hongrie.

Postérité d'Anne.

Henri I eut d'Anne, son épouse, trois fils; Philippe, Hugues et Robert. Philippe succéda à son père, et il est la tige de vingt-neuf rois, jusqu'à Louis XVI. C'est d'Anne que sont issues les deux maisons d'Anjou, qui ont régné à Naples. C'est de cette princesse russe que descendent à présent les rois de Naples et d'Espagne. Elle est une des aïeules de ce Pierre de Courtenay, qui fut empereur de Constantinople après la prise de cette ville par les Latins, dans le temps des Croisades. C'est de sa postérité que sont sorties plusieurs reines d'Angleterre; Marguerite, épouse d'Edouard I; Isabelle, mariée à Edouard II, une autre Isabelle, épouse de Richard II; Catherine, épouse de Henri V, et Marie, épouse de Charles I: en Ecosse, Magdelaine, épouse de Jacques V: Isabelle, épouse de

Philippe IV, roi d'Espagne, Béatrix, épouse de Jean, roi de Bohème, et Charlotte, épouse de Jean II, roi de Chypre. Enfin par la seule princesse Anne, les Souverains de Russie, descendans de Rurik, tenaient à presque toutes les maisons régnantes de l'Europe. Après la mort de Henri I, sa veuve épousa Rodolphe, comte de Crespy et de Valois.

10. Isiaslaf I Iaroslavitch, commença à régner pour la première fois en 1054, fut chassé et rétabli, et mourut en 1078, âgé de 53 ans.

Epousa la fille de Miécislas II, roi de Pologne.

Eut pour fils Mstislaf, Sviatopolk, Iaropolk.

11. Sviatoslaf II Iaroslavitch, commence à régner en 1073, après avoir chassé son frère Isiaslaf: meurt en 1076.

Son épouse se nommait Oda, née comtesse de Stadt, et sœur de Burchard, archevêque de Trêves.

Eut pour fils : Oleg, Iaroslaf, Boris, Gleb, Roman et David.

12. Vsévolod I Iaroslavitch, commence en 1078 un règne de 15 ans. Il en vécut 64.

Ses épouses furent, 1°. une princesse grecque, fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. 2°. Anne.

Il eut de la première, Vladimir Monomaque, et de la seconde, Rostislaf.

Ses filles furent 1°. Eupraxie, mariée à Othon I, markgrave de Brandebourg, et après la mort d'Othon, à l'empereur Henri IV. Elle revint en Russie, et se fit religieuse. 2°. Catherine. 3°. Anastasie, seconde épouse de Boleslas IV, duc de Pologne.

13. Sviatopolk II Isiaslavitch. On ignore l'année de sa naissance. Il commence à régner en 1093, et meurt en 1113, après vingt ans de règne.

Epousa une fille de Tougorkhan, prince de Polovtsi, qui reçut au baptême le nom d'Hélène.

Eut pour fils, Mstislaf, Iaroslavets et Briatchislaf.

Sa fille Sbyslava, fut la première épouse de Boleslas III, Krivoousti, roi de Pologne.

14. VLADIMIR II Vsévolodovitch Monomaque, succède à Sviatopolk en 1114, après un court interrègne. Il régna 11 ans, et en vécut 72.

Eut pour épouses, 1°. Christine, fille d'Ingor IV, roi de Pologne. 2°. Euphémie.

Ses fils furent : MSTISLAF, Isiaslaf, Sviatoslaf, IAROPOLK, VIATCHESLAF, Roman, IOURY, et André.

Il eut pour fille Marine, morte religieuse.

15. MSTISLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance. Commence à régner en 1125, et meurt en 1132.

Il eut deux épouses. On ignore quelle fut la première: la seconde était fille de Dmitri Zavidovitch, Posadnik de Novgorod.

Ses fils furent Vsévolod, ISIASLAF, Rostislaf, Sviatopolk, Vladimir, Roman.

Ses filles furent, 1°. Sophie, mariée à Valdemar I, roi de Danemarck. 2°. On ignore le nom de la seconde. Elle épousa Iaroslavets, prince de Volodimer, et fils de Sviatopolk II.

Postérité de Sophie.

De cette princesse, sont issus, Canut VI, et Valdemar II, rois de Danemarck: Rixa, épouse d'Eric X, roi de Suède: Ingeburge, épouse de Philippe II, roi de France.

16. IAROPOLK II Vladimirovitch. On ignore le temps de sa naissance. Il commence en 1132 son règne de 6 années.

Il épousa une princesse, nommée Hélène. On ne lui connaît pas de postérité.

17. VIATCHESLAF Vladimirovitch. On ignore l'année de sa naissance, règne quelques jours en 1138, est chassé et règne de nouveau avec Isiaslaf Mstislavitch, et ensuite avec Rostislaf, meurt en 1154.

On ne sait rien de son mariage, il paraît qu'il n'eut pas de postérité.

18. Vsévolod II, fils d'Oleg, premier fils de Sviatoslaf Iaroslavitch. On ne sait pas l'année de sa naissance. Il commence en 1138 un règne de 8 années, et meurt en 1146.

On ne sait quelle fut son épouse. Il eut un fils, nommé Sviatoslaf.

19. Igor II, fils du même Oleg. On ne sait pas l'année de sa naissance: il ne fait que paraître sur le trône en 1146. Il est fait moine, et ensuite massacré en 1147.

20. Isiaslaf II Mstislavitch, né en 1096. Il commence à régner en 1146, est chassé, rétabli, et meurt en 1154, âgé de 58 ans.

On ignore le nom de ses deux épouses.

Il eut de la première, un fils, nommé Sviatoslaf.

Il eut aussi une fille qui épousa Rigvald Borisovitch, prince de Polotsk.

21. Ioury I Vladimirovitch Dolgorouki, né en 1091, règne pour la première fois en 1149, détrôné en 1150, rétabli en 1154, meurt en 1157, âgé de 66 ans.

Epousa, 1°. la fille d'Aëpa, prince des Polovtsi. 2°. Olga, devenue religieuse sous le nom d'Euphrosine.

Ses fils furent: Rostislaf, André, Ivan, Boris, Gleb, Mstislaf, Vassili, Iaroslaf, Mikhaïla, Sviatoslaf, Vsévolod.

22. Rostislaf Mstislavitch, régna quelque temps en 1154.

23. Isiaslaf III Davidovitch, ne fit que paraître sur le trône dans la même année.

24. André I Iouriévitch, commence à régner en 1157, est assassiné en 1175, après un règne de 17 ans.

On ne connaît ni son épouse, ni sa postérité.

25. Mikhaïla I Iouriévitch, commence à régner en 1175, meurt en 1177.

26. Dmitri Vsévolod III Iouriévitch, né en 1149, règne en

en 1175, est chassé, rétabli en 1177, meurt en 1212, âgé de 63 ans.

Il eut deux épouses : 1°, Marie, princesse de Bohème, faite religieuse sous le nom de Marthe ou Marpha. 2° Anne, fille de Vassili, prince de Vitepsk.

Ses fils furent : CONSTANTIN, Boris, IOURY, IAROSLAF, Vladimir, SVIATOSLAF, et Ivan.

Ses filles : 1°. Vseslava, mariée à Rostislaf Iaroslavitch, prince de Tchernigof. 2°. Verkhoslava, mariée à Rostislaf Rurikovitch, prince de Bielgorod.

27. IOURY II Vsévolodovitch, né en 1188, commence à régner en 1212, détrôné en 1217, rétabli en 1218, tué en 1237 par les Tatars, à l'âge de 49 ans.

Son épouse était fille de Vsévolod, prince de Kief ; elle fut brûlée dans une église de Volodimer, par les Tatars.

Ses fils : Vladimir, Vsévolod, Mstislaf, tous tués par les Tatars.

Il eut une fille, nommée Théodora ou Phédora.

28. CONSTANTIN Vsévolodovitch, né en 1186, commence à régner en 1217, et meurt en 1218, âgé de 32 ans.

Ses épouses furent : 1°. Agathe ou Agaphia, princesse de Smolensk. 2°. une sœur des princes de Mourom.

Ses fils : Vassili, Vsévolod et Vladimir.

29. IAROSLAF II Vsévolodovitch, né en 1189, commence son règne en 1238, et meurt en 1246, âgé de 57 ans.

Il épousa Phéodosie, fille du brave Mstislaf Mstislavitch, prince de Novgorod. Cette princesse se fit ensuite religieuse sous le nom d'Euphrosine.

Ses fils furent : Phédor, ALEXANDRE, ANDRÉ, Constantin, Aphanassi, Danilo, MIKHAÏLA, IAROSLAF et VASSILEI.

Sa fille fut Grémislava, mariée à Lesko le Blanc, duc de Pologne. De cette princesse naquit Solomonie, épouse de Koloman, prince de Hongrie, qui fut quelque temps roi de la Russie méridionale.

30. SVIATOSLAF III Vsévolodovitch, commence à régner en

1247, est chassé par son neveu, règne de nouveau et est une seconde fois renversé du trône en 1249.

31. Mikhaïl Iaroslavitch, commence à peine à régner, qu'il est tué dans une bataille en 1248.

32. André II Iaroslavitch, placé sur le trône par les Tatars en 1249 et renversé par eux en 1252.

33. Alexandre I Iaroslavitch Nevski, né en 1220, commence à régner en 1252 et meurt en 1264.

Il épousa une fille de Briatchislaf, prince de Polotsk.

Elle lui donna: Vassilei, Dmitri, André, Daniel que la plupart des historiens mettent au rang des princes qui ont régné dans la principale Souveraineté de Russie. Ce Daniel eut pour fils Ioury, Alexandre, Boris, Ivan, Aphanassi, Fédor.

34. Iaroslaf III Iaroslavitch, commence à régner en 1264, meurt en 1271.

Tout ce qu'on sait de son épouse, c'est qu'elle se nommait Xénie.

Il eut pour fils Mikhaïla.

Il eut aussi une fille qui fut religieuse.

35. Vassili I Iaroslavitch, règne depuis 1272, jusqu'à sa mort, arrivée en 1276. On sait que sa vie fut courte; on n'en connaît pas exactement la durée.

On ne sait pas s'il fut marié.

36. Dmitri I Alexandrovitch, commence à régner en 1276, est chassé en 1293, rétabli en 1294 et meurt la même année.

On ne connaît pas son épouse; on sait seulement qu'il eut un fils nommé Ivan.

37. André III Alexandrovitch, règne en 1293, rend le trône à Dmitri en 1294, y remonte la même année et meurt en 1304.

Il n'est fait mention ni de son épouse ni de sa postérité.

38. Mikhaïl II Iaroslavitch, né en 1271, commence à régner en 1304, est mis à mort à la Horde en 1317, dans sa quarante-sixième année.

Il eut pour épouse Anna, fille d'un prince Dmitri Borislovitch.

Ses fils furent: DMITRI, ALEXANDRE, Constantin et Vassili.

39. IOURY III Danilovitch, règne depuis 1317 jusqu'en 1323, est tué en 1324.

Il épousa Koptchana, nommée au baptême Agaphia ou Agathe, fille d'Usbeck, Khan des Tatars de la Horde doréa.

40. DMITRI II Mikhaïlovitch, mis sur le trône par les Tatars en 1323, et puni de mort à la Horde en 1326.

41. ALEXANDRE II Mikhaïlovitch, commence à règner en 1326, est chassé en 1327; puni de mort à la Horde en 1338.

On ne connaît pas son épouse. Il eut pour fils: Fédor, exécuté en même-temps que son père, Vsévolod et Mikhaïl.

Il eut aussi deux filles: 1°. Marie, épouse de Sémen Ivanovitch, Grand-prince de Moskou; 2°. Ouliana, épousa d'Olguerd, Grand-prince de Lithuanie.

Postérité d'Ouliana.

C'est de cette princesse que sont issus les rois de Pologne: Jagellon, nommé au baptême Vladislas V; Jean I; Alexandre, qui épousa Hélène, fille d'Ivan Vassiliévitch, Grand-prince de Moskou; Sigismond I, Sigismond II et Sigismond III; Vladislas, nommé Tsar de Russie par les rebelles dans le temps des troubles; et Jean II. C'est aussi de cette princesse que descendent Catherine, épouse de Jean, roi de Suède, et Anne, épouse d'Etienne Battori, roi de Pologne.

Jagellon, roi de Pologne et fils d'Olguerd et d'Ouliana, fut père de Casimir IV. Anne, fille de Casimir, épousa Bogoslaf, duc de Poméranie. Leur fille Sophie, épousa Frédéric I, roi de Danemarck, et de ce mariage naquit Adolphe, qui fut la souche des ducs de Holstein-

De lui sont issus : Jean-Adolphe, Frédéric III, Christian-Albert, Frédéric IV, Pierre III, empereur de Russie, et Paul I actuellement régnant.

42. IVAN I Danilovitch, règne depuis 1328 jusqu'à sa mort arrivée en 1341.

Son épouse, dont on ignore le premier nom, prit celui d'Hélène en se faisant religieuse.

Il eut pour fils SÉMEN, IVAN, André.

Sa fille épousa Constantin Vassiliévitch, prince de Rostof.

43. SÉMEN Ivanovitch, né en 1317, règne en 1341, meurt de la peste en 1353, âgé de trente-six ans.

Dans la courte durée de sa vie, il eut trois épouses: 1°. Auguste, nommée au baptême Anastasie, princesse de Lithuanie : 2°. Paraskovia, fille de Fédor Sviatoslavitch, prince de Smolensk: 3°. Marie, fille d'Alexandre, prince de Tver.

Ses fils furent Ivan et Sémen.

Sa fille épousa Mikhaïl Vassiliévitch, prince de Tver.

44. IVAN II Ivanovitch, né en 1325, règne en 1353, meurt en 1358.

Il eut deux femmes: 1°. Phédosia ou Théodosie, fille de Dmitri, prince de Briansk : 2°. Alexandra, ensuite religieuse sous le nom de Marie.

Il eut de la seconde DMITRI et Ivan.

45. DMITRI III Constantinovitch, est revêtu par les Tatars de la Souveraineté en 1359 et dépouillé en 1361.

Il eut pour fils Vassili, Sémen et Ivan.

Sa fille Eudoxe épousa le Grand-prince Dmitri Donski.

46. DMITRI IV Donski, né en 1349, reçoit des Tatars la Souveraineté en 1362, meurt en 1389, âgé de quarante ans.

Son épouse fut Eudoxe, fille de Dmitri, prince de Souzdal et quelque temps Grand-prince de Moskou.

Ses fils: Danilo, VASSILI, Ioury, André, Petre, Ivan et Constantin.

Sa fille, nommée Sophie, épousa Fédor, prince de Rézan.

47. Vassili II Dmitriévitch, né en 1370, succède à son père en 1389, meurt en 1425, âgé de cinquante-cinq ans.

Il épousa Sophie, fille de Vitold, Grand-prince de Lithuanie.

Ses fils: Ivan et Vassili.

Ses filles furent 1°. Anne, mariée à Jean Paléologue, empereur de Constantinople; 2°. la seconde épousa Georges fils du Patrice, prince de Lithuanie; 3°. Vassilissa, fut d'abord mariée à Alexandre Ivanovitch, prince de Souzdal, et en secondes noces, à Alexandre Danilovitch, aussi priuce de Souzdal.

48. Vassili III Vassiliévitch l'aveugle, né en 1415, succède à son père en 1425, meurt en 1462 âgé de quarante-sept-ans.

Il épousa Marie, fille d'un prince Iaroslaf, descendant à la quatrième génération du Grand-prince Ivan Danilovitch.

Ses fils furent Ioury, Ivan, Ioury, André, Boris, André.

Sa fille Marpha fut mariée au prince Ivan Vassiliévitch Belski.

49. Ivan III Vassiliévitch, né en 1438, succède à son père en 1462, meurt en 1505, dans sa soixantième année, après un règne de 43 ans.

Il eut deux femmes; 1°. Marie, fille de Boris, prince de Tver; 2°. Sophie, fille de Thomas Paléologue et nièce de Jean et Constantin, empereurs de Constantinople.

Il eut de sa première épouse Ivan, et de la seconde Vassili, Ioury, Dmitri, Sémen et André.

Ses filles furent 1°. Hélène, épouse d'Alexandre, roi de Pologne; 2°. Eudoxe, mariée à Koudailouk, fils d'Ibrahim, Khan de Kazan, qui se convertit au christianisme, et reçut au baptême le nom de Pierre; 3°. la troisième, dont on ignore le nom, épousa Daniel, prince de Tver; 4°. Sophie, épouse de Vassili Danilovitch, prince de Kholm.

50. Vassili IV Ivanovitch, né en 1458, succède à son père en 1505, meurt en 1533, âgé de 55 ans.

Il eut deux épouses : 1°. Solomonée, fille d'Ioury Sabourof; 2°. Hélène, fille du prince Vassili Glinski.

Il eut de la seconde Ivan et Ioury.

51. Ivan V Vassiliévitch, né en 1530, succède à son père en 1533, meurt en 1584, âgé de cinquante ans.

Les étrangers lui donnent sept épouses ; les historiens russes ne conviennent que de cinq, qui furent : 1°. Anastasia, fille de Roman Iouriévitch Zakhariin ; 2°. Marie, fille de Temrouk, prince des Tcherkasses Montagnards ; 3°. Marpha, fille de Vassili Sobakin, obligée par son mari à se faire religieuse ; 4°. Daria, fille d'Ivan Koltovski, forcée à se faire religieuse; 5°. Marie, fille de Fédor, de la maison des Nagui.

Il eut de la première, Dmitri Ivan et Fédor, et de la seconde, Dmitri qu'on croit avoir été assassiné à Ouglitch.

Il eut aussi deux filles, Anne et Marie, qui moururent dans l'enfance.

52. Fédor I Ivanovitch, né en 1557, succède à son père en 1584, meurt en 1598, âgé de quarante-un ans.

Sa femme fut Irène, fille de Fédor Godounof. Elle se fit religieuse sous le nom d'Alexandra.

Il n'eut d'autre enfant qu'une fille, nommée Phédosia, ou Théodosie, qui mourut dans la première enfance.

Cette Dynastie a occupé le trône pendant 736 ans, et a fourni cinquante-deux Souverains ; ce qui ne fait, pour chaque règne, qu'une durée commune de quatorze ans un mois et vingt-cinq jours. C'est que les frères ayant longtemps succédé au préjudice des neveux, les Souverains n'étaient pas jeunes quand ils commençaient à régner, et plusieurs n'ont fait que paraître sur le trône, dont ils ont été bientôt renversés.

On peut observer encore que bien peu de ces princes sont morts dans un âge avancé.

SOUVERAINS DE RUSSIE

Depuis l'extinction de la grande dynastie, jusqu'à l'avénement de Michel Romanof.

Boris Fédorovitch Godounof parvient au trône le 26 février 1598, meurt le 5 avril 1605.

Son épouse fut Marie, fille de Grégoire, commandant des Opritchniki.

Il eut d'elle un fils nommé Fédor, et une fille nommée Xénie ou Axénie.

Fédor Borisovitch, fils de Godounof, proclamé Tsar après la mort de son père, et massacré bientôt après.

Dmitri V fit son entrée solennelle à Moskou en qualité de Tsar, le 20 juin 1605. Il fut couronné dans cette ville comme fils du Tsar Ivan ; et tué comme imposteur, le 17 mai de l'année suivante (1606).

Il eut pour femme Marine, fils de Mnichek, palatin de Sendomir.

Vassili Ivanovitch Chouski proclamé Tsar le 21 mai 1606. détrôné en juin 1610, fait moine et conduit prisonnier en Pologne où il mourut.

Son épouse, nommée Marie ou Hélène, était fille d'un prince Bouinossof Rostavski.

Interrègne, pendant lequel les étrangers placent le règne de Vladislas, que les partisans de la Pologne, et sur-tout la crainte firent élire en effet, mais qui ne put entrer à Moskou et ne fut pas couronné.

EXTRAIT

DE LA GÉNÉALOGIE

De la maison Romanof, actuellement régnante.

André, fils de Jean; et qu'on dit frère d'un prince de la Prusse, vint en Russie vers le milieu du 14[e] siècle, sous le règne du Grand-prince Ivan Ivanovitch.

Fédor, le dernier de ses fils, fut père de

Zakharie, qui obtint les plus grandes distinctions à la cour du Grand-prince Vassili Vassiliévitch l'aveugle.

Il eut trois fils, dont le second, nommé

Iouri Zakhariitch, fut Boïarin et Voévode sous le règne du Grand-prince Ivan Vassiliévitch. Il est fait mention de lui, pour la dernière fois, en 1501. Son troisième fils fut

Roman Iouriévitch Zakhariin, qui servit dans plusieurs campagnes en qualité de Voévode. Il mourut le 12 février 1543.

Sa fille Nastasia ou Anastasia fut la première épouse du Tsar Ivan Vassaliévitch.

Le dernier de ses fils fut

Nikite (Nicétas) Romanovitch Iourief, qui parvint à la dignité de Boïarin. Il mourut en 1586.

Son fils aîné fut

Fédor Nikititch Iourief, l'un des premiers Boïars de la cour du Tsar Fédor. Fait moine sous le règne de Boris, il prit dans l'état monastique le nom de Philarète.

Tous ses fils moururent dans l'enfance, excepté.

Mikhaïla ou Michel Fédorovitch Romanof, élu Tsar en 1613, mort en 1645, âgé de 49 ans.

Il eut deux épouses: 1°. Maria, fille du prince Mikhaïl Dolgorouki; 2°. Eudoxe, fille de Loukian Strechnef.

Il eut de son second mariage Alexei, Vassili et Ivan.

Et les princesses Irène, Pélagie, Marpha, Sophie, Eudoxe, Anne et Tariana.

Alexei ou Alexis Mikhaïlovitch, Tsar en 1631, mort en 1676, âgé de 47 ans.

Il eut deux épouses: 1°. Marie, fille d'Ilia Miloslaski; 2°. Natalie, fille de Kiril Narichkin.

Il eut de la première Dmitri, Alexei, Fédor, Sémen et Ivan.

Et les princesses Eudoxe, Marpha, Sophie, Catherine, Marie, Anne, Fédosia, Fédora.

Et de la seconde Pierre et la princesse Natalie.

Fédor Alexeiévitch, Tsar en 1676, mort en 1682, à l'âge de 25 ans.

Il eut deux épouses: 1°. Agaphia ou Agathe, fille de Sémen Grouchetski; 2°. Marpha, fille de Mathei Apraxin.

Il eut de la première le Tsarévitch Ilia, mort dans l'enfance.

Ivan Alexéïevitch, Tsar en 1682, d'abord seul et ensuite avec Pierre I, mort en 1695 âgé de 29 ans.

Il eut de son épouse Paraskovia, fille de Fédor Soltikof, Catherine, Anne, Paraskovia morte dans le célibat, Marie et Fédosia mortes dans l'enfance.

Catherine fut mariée à Léopold, duc de Mecklenbourg. La princesse leur fille épousa Antoine Ulric de Brunsvick-Bévern. Elle s'appelait Catherine comme sa mère; mais elle prit le nom d'Anne, en embrassant la religion grecque. Elle fut mère du malheureux

Ivan, empereur au berceau en 1740, renfermé dans une forteresse en 1741, poignardé dans sa prison en 1764.

Anne épousa Fréderic-Guillaume, duc de Courlande; elle fut choisie pour Impératrice de la Russie en 1730.

Pierre I, eut deux épouses:

Eudoxe fille de Fédor Lopoukhin, et

Catherine Skavronski, Impératrice après la mort de son époux.

Il eut de la première Alexis et Alexandre, et de la

seconde deux princes nommés Paul et deux nommés Pierre. De tous ces princes, Alexis parvint seul au-delà de l'enfance.

Le Tsarévitch Alexis, trop célèbre par sa fin malheureuse, épousa la princesse Charlote-Sophie de Brunsvick-Volfenbuttel, et eut d'elle un fils nommé

PIERRE II, empereur en 1727, et mort en 1730.

Anne, mariée à Charles-Fréderic, duc de Holstein, fut mère de Charles-Pierre-Ulric, empereur en 1761, sous le nom de

PIERRE III, mort en 1762, après six mois de règne.

Il a eu de

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II, son épouse, née princesse d'Anhalt-Zerbst, qui lui a succédé et a régné 34 ans,

Le Tsarévitch PAUL PÉTROVITCH, né en 1754.

PAUL I PÉTROVITCH, empereur le 17 novembre 1796 a été marié deux fois.

Sa première épouse, Natalie Alexéievna, née princesse de Hesse-Darmstadt, est morte au terme de sa grossesse n'ayant pu enfanter.

Il a de son second mariage, avec Marie-Fédorovna, née princesse de Würtenberg-Stoutgard,

Alexandre Pavlovitch, né en 1777, marié en 1793, à Louise Marie Auguste, (Elisabeth Alexéievna,) fille de Charles Louis prince héréditaire de Baden.

Constantin Pavlovitch, né en 1779, marié en 1796, à Julie Henriette Ulrique (Anne Fédérovna), princesse de Saxe Cobourg Saalsfeld.

Alexandra Pavlovna, née en 1783.

Hélène Pavlovna, née en 1784.

Marie Pavlovna, née en 1786

Catherine Pavlovna, née en 1788.

Anne Pavlovna, née en 1795.

Nicolas Pavlovitch, né en 1796.

Michael Pavlovitch, né en 1798.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans les huit volumes de l'Histoire de Russie.

Le chiffre romain indique le tome, et le chiffre arabe la page.

A.

B.

C.

Chitiki,

D.

F.

K.

L.

M.

N.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE.

TABLE

Des nations, mers, fleuves, pays, villes, etc. qui sont nommés dans la description de l'empire de Russie.

Le chiffre renvoie à la page du tome VIII[e] qu'il indique.

Potemle,

